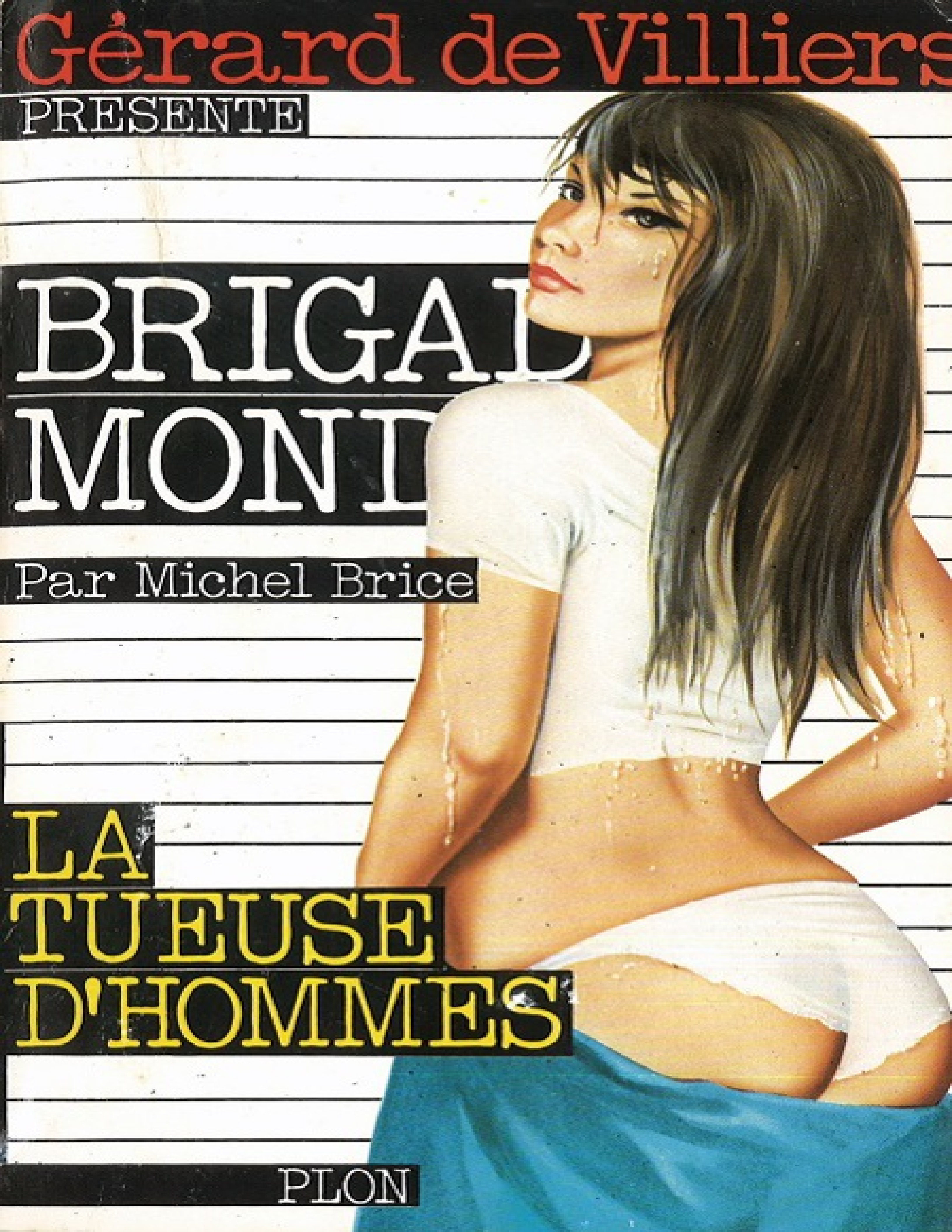

Gérard de Villiers
PRESENTE
BRIGAD
MOND
Par Michel Brice
LA
TUEUSE
D'HOMMES
PLON

MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°57)

LA TUEUSE D'HOMMES

Les dossiers Brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

ISBN : 2-259-01180-2

QUATRIEME

Cloé Larrieux n'avait plus qu'une faible lueur de conscience. Le cerveau embrumé, le corps abandonné, elle flottait à l'intérieur du caisson de relaxation, portée par le mélange de magnésium et d'algues marines.

Un merveilleux moment hors du monde…

Dans l'obscurité, elle sentit une présence. Un homme. Qui avançait vers elle, et bientôt l'attendrait entre ses jambes. Cloé sourit, et dans le noir, ses dents blanches luirent comme une menace.

CHAPITRE PREMIER



Peu à peu, des formes se dessinèrent sur l'écran. Un corps féminin au visage encore invisible. Une poitrine splendide couronnée de deux cercles rose thé aux pointes dardées… Puis un ventre également rose qui irradiait de curieuses lueurs fauves, comme s'il avait été éclairé par les hautes flammes d'une cheminée hors champ. Le nombril fut un instant en très gros plan sur l'écran, puis la caméra recula, cadrant à nouveau le ventre tout entier, les hanches, les cuisses. La peau satinée se prolongeait dans le renflement d'un pubis si blond qu'il semblait presque transparent. De la droite, Chloé Larrieux vit apparaître une main masculine, puis une autre. Les deux mains écartèrent doucement les cuisses féminines, avec des gestes très lents comme un plongeur en apnée s'amusant à ouvrir le cœur d'une anémone de mer… Le ventre aux boucles fragiles et translucides s'offrait à cette intrusion mâle avec une bonne volonté de toute évidence enthousiaste.

La chair couleur de pêche s'écarta, révélant sous le duvet pâle le dessin irrégulier et délicieux d'un coquillage de muqueuses rose corail mouvantes comme une méduse en pâmoison d'amour. Les doigts de la main droite de l'homme se mirent à évoluer autour du « coquillage » qu'ils firent changer de forme, en modifiant le dessin longitudinal au gré d'une caresse infiniment précise, ouvrant la peau tendre de l'index puis la refermant et la repliant, puis la rouvrant à nouveau, la dilatant en enfonçant un instant le doigt, faisant saillir une pointe luisante et rouge en haut des lèvres, les quittant, revenant, se réattaquant au clitoris et encore aux lèvres qu'on écartait à présent des deux mains, ou plutôt des deux index, écarquillant sur un dédale de muqueuses aux teintes de plus en plus soutenues deux bourrelets de chair qu'on voyait très nettement palpiter. Chloé Larrieux s'entendit haleter, puis gémir, puis encore haleter. Elle se demanda si c'était elle ou la fille, là-haut, sur l'écran. Elle eut honte un instant. Puis elle oublia sa honte. Qu'est-ce que ça faisait ? Qui l'aurait entendue ? Et d'ailleurs quelle importance, si ça faisait partie du traitement ?

Elle avait complètement perdu le sens de la durée. Depuis combien de temps était-elle là ? Elle l'ignorait. Envahie par une étrange musique qui l'assourdissait…

C'était un bruit extraordinaire. Un roulement cadencé. Un martèlement venu de loin et qui s'était rapproché peu à peu avec une régularité inexorable. Tellement présent maintenant, tellement là, tellement proche et évident, qu'il était devenu presque une chose. Elle avait l'impression qu'elle aurait pu le « dessiner », le « sculpter » comme ça dans l'air vide, au milieu du néant où elle flottait, lui attribuer une forme aussi précise que terrifiante, à la manière d'un artiste fixant intensément un bloc de marbre ou de glaise et y discernant déjà, par la force d'une imagination visionnaire et hallucinée, la statue qui peu à peu en émergeait.

Chloé Larrieux ouvrit la bouche. Ou plutôt, elle se dit :

— J'ouvre la bouche… Je respire…

Ça, c'était ce que pensait sa raison, son bon sens, ce qu'il lui restait de capacités de réflexion. Elle ouvrait la bouche. Elle en était sûre. Elle respirait puisqu'elle vivait.

Mais elle ne le sentait pas.

Elle ne sentait rien, à vrai dire. Plus rien du tout. Elle n'était plus elle. Elle n'était plus personne. Plus rien. Même plus une chose. Même plus un fragment minuscule des éléments du monde, de la grande houle du cosmos. Même plus un être – ce mot mystérieux qui désigne le peu de chair, de souffle et d'émotions que nous sommes, si passagèrement, dans l'infini et l'éternité du grand Tout.

— Ne résistez pas. Ne vous opposez pas à ce qui va vous arriver. N'ayez pas peur. Si vous voulez que ça réussisse, il ne faut pas avoir peur. Vous voulez être délivrée ? Il faut que vous fassiez l'expérience de n'être plus rien…

Ces mots débités sur un ton mystique de moine bouddhiste de la secte Zen expliquant à un néophyte les voies mystérieuses de l'illumination et l'accession à la « bouddhéité » par l'expérience du Satori (extase très particulière encore appelée « ouverture du troisième œil »), avaient été prononcés peu avant par une jeune femme ravissante en blouse blanche. Ravissante et bien réelle avec un corps long et souple, une croupe qui ondulait spontanément à la commande de muscles fessiers qu'on devinait parfaits, des jambes superbes et un visage triangulaire au nez retroussé dont le signe le plus « distinctif » était une paire de pommettes très saillantes, presque asiatiques, comme en ont souvent les Bretonnes, ce peuple finalement assez étrange et énigmatique dont on connaît très mal les origines, probablement mi-celtes, mi-orientales…

Chloé Larrieux s'était répété ces mots, tout à l'heure, en entrant dans l'étrange caisson insonorisé qui s'était refermé hermétiquement sur elle. Mais que voulait dire, à présent, l'expression « tout à l'heure » ? Quels sens pouvaient avoir pour elle désormais les notions de temps, de lieux, d'espace et de durée ? Elle était ailleurs. Nulle part ? Non. Elle vivait. Dans une autre dimension. La « quatrième » ? Peut-être… Peut-être que c'était ça, la « quatrième dimension » dont les romanciers de science-fiction font un usage si fréquent. Peut-être qu'elle avait percé les portes de corne et d'ivoire qui nous séparent d'un monde invisible. L'« autre » monde. Le monde d'au-delà du miroir. L'univers qui est au-delà du visible et du réel. L'espace qui s'étend par-delà l'infini. De l'autre côté de ces fameux « trous noirs » qui font fantasmer les chercheurs en astrophysique depuis qu'ils en ont découvert l'existence, du moins hypothétique…

Blom… Belom… Blom, blom, blom, belom… Le bruit était là maintenant, permanent, envahissant les quarante centimètres d'espace respirable et invisible qui s'étendaient au-dessus de son visage. Comme la marche, juste au-dessus d'elle, sur une sorte de dalle de verre, d'un monstre d'avant le déluge, un gigantesque mastodonte. Un dinosaure allant et venant dans sa prison. Mais il n'y avait pas de dinosaure, Chloé le savait. Il n'y avait personne. Il n'y avait rien.

Elle n'était plus rien elle-même qu'une masse de torpeur voguant dans une nuit totale, flottant sur un lit lourd, chaud et mouvant comme cette « soupe primordiale » qui, pense-t-on, recouvrait la Terre à ses origines et d'où est née la vie.

Est-ce qu'elle avait peur ? Non. Elle savait qu'elle ne rêvait pas non plus. Tout cela était cohérent. Avec un petit effort, elle aurait pu remettre en marche les cellules grises de son cerveau et se souvenir… L'Institut… Le chèque assez considérable signé le matin même, à l'ordre du directeur, en paiement du traitement. Les formalités diverses. Le déjeuner. Une promenade sur la plage déserte à regarder les vagues atlantiques jouer à faire des gros dos d'écume. Diverses étapes de relaxation préparatoire au sauna, sous la douche, puis dans une pièce totalement nue aux murs recouverts d'un enduit spécial blanc sur lequel l'œil ne pouvait se poser un instant sans qu'on soit envahi de vertige… Et enfin la descente. L'atterrissage au fond du caisson dont le dôme en fibre de verre noire s'était refermé sur elle sans un bruit…

— Laissez-vous aller. Ne résistez pas. N'attendez pas non plus le miracle dès la première fois… Vous êtes ici pour quinze jours. Attendez. Ne vous impatientez pas. Vous commencez un voyage. Un long voyage…

Un voyage, oui. Intersidéral. Mais sur place. Dans les profondeurs de son Moi et bien au-delà encore. Vingt mille lieues sous sa propre personnalité. Par-delà le « transfini individuel » comme disait la luxueuse brochure éditée par l'Institut :

Devenez le cosmonaute de vous-même… L'explorateur de votre espace intérieur… Remontez jusqu'à votre propre « Big Bang »…

Telles étaient quelques-unes des phrases de la brochure qui avaient décidé Chloé Larrieux à faire le voyage de Paris en Bretagne et s'inscrire à l'Institut Samsara flambant neuf et tout récemment ouvert le long de la Baie d'Audierne, à deux pas des immenses remous océaniques du Raz de Sein, à

la pointe du Finistère qui elle-même était l'extrême pointe de la France, et plus généralement l'ultime avancée terrestre du continent européen tout entier et de l'Occident lui-même…

Avec un effort surhumain, comme si elle essayait de soulever ledit Occident pesant de tout son poids sur sa nuque longue et parfaite, elle tenta de secouer sa chevelure de vraie blonde. Mais ses mèches d'or étaient engluées dans la gangue où baignait tout son corps et elle ne parvint pas à la remuer.

Elle répéta la même expérience avec ses jambes, qui devaient être là-bas, au bout de son corps totalement nu, à des kilomètres lui semblait-il. Des jambes ! Comme ça lui paraissait drôle à présent d'avoir des jambes ! À quoi ça pouvait bien servir ? À marcher ? Quelle misère ! Marcher… Alors que maintenant elle volait, elle courait, elle sautait et rebondissait de sphère en sphère. Elle était devenue atome, photon, grain de poussière ou galaxie. L'infiniment petit ou l'infiniment grand. Mais elle n'était plus elle. Elle-même. Chloé Larrieux, 27 ans. Domiciliée rue de Vaugirard. Avec un passé encore relativement court, mais déjà péniblement – très péniblement – chargé…

Blom, belom, belom… Elle savait maintenant, elle avait compris que ce bruit régulier et obsédant ne venait de nulle part sinon d'elle-même. Le vacarme insensé de son propre corps. Ce qu'on n'entend jamais. Sauf dans des conditions très spéciales. Comme celles où elle se trouvait en ce moment. Un boucan fou. À rendre dingue. Une véritable charge de bataille cosmique. Une guerre de Titans. On l'avait avertie… L'infirmière aux pommettes de descendante de Tamerlan…

— Ne vous étonnez pas. Vous allez percevoir des sons inouïs, inconnus de vous. N'ayez pas peur. Notre corps est un vrai volcan et nous l'ignorons. Vous allez faire sa connaissance.

Voilà. Elle y était. En pleine spéléo d'elle-même. Allongée sur le dos, flottant intégralement nue à la surface d'une eau qui n'était pas exactement de l'eau mais une masse extraordinairement élastique faite de 80 % de sel et de 20 % d'eau. Elle était en apesanteur. Dans ce lit de magma noir qui l'enveloppait, laissant saillir seulement son visage, ses seins riches qui tenaient droit tout seuls, l'extrémité de son ventre rond et très légèrement galbé, ainsi que la face supérieure de ses cuisses, elle avait l'impression d'être devenue une matière nouvelle, soluble, désintégrable

progressivement, fondant peu à peu délicieusement comme si sa chair s'était transformée en sucre, ou en minerai liquéfié dans un haut fourneau. Ou encore comme un iceberg se volatilisant peu à peu dans les eaux de quelque océan miraculeusement réchauffé.

Jamais elle n'avait connu ça. L'orchestre du délire… Une centrale atomique en surpression.

Au bord de la fission de l'atome… Des choses inconnues montaient dans le noir total. Des cris, des couinements, des bruits. Ce bruit de guêpes maintenant, d'essaim, qu'est-ce que c'était ? D'où ça venait ? De son cerveau. De ses circuits électriques. Combien de décibels ? 100 ? 110 ? Un chuintement. Puis un *Vroufff* métallique bourdonnant comme quand on passe sous des pylônes à haute tension. Quelle forge fantastique, le corps ! Quelle découverte ! Quelle exploration ! Et ces cliquettements de billard électrique à la hauteur du cœur ! Et ces rafales ? Mitraillettes ? Bazookas ? Orgues de Staline ? Dix mille soldats montant à l'assaut… Non, c'était son ventre. Les gargouillis, les borborygmes, l'immense et infini discours secret de son corps… L'infatigable usine… Un circuit de boulevard périphérique embouteillé un vendredi soir en plein hiver sous la pluie. Avec les ouaoua-oua-ouin-ouin-ouin ! des sirènes de police ou d'ambulances. Klaxons musicaux… Voix d'outre-tombe. Vociférations. Le déchaînement de marée d'équinoxe du sang. Des explosions de moteur de bulldozer entre les tempes. Un chantier de démolition. Une vitrine de porcelaine placée sur la route d'un troupeau de buffles affolés par des cow-boys irresponsables. Bruit et fureur, chaos et nuit, perte et fracas. Rien à voir avec le bruissement discret qu'on peut entendre quand on s'enfile des boules Quiès dans les oreilles. Ni même avec l'écrabouillement des sons que vous fait un casque de walkman dans la cervelle. Là, dans les ténèbres absolues, le tohubohu avait l'air répercuté par des baffles gigantesques échelonnés sur les parois alvéolaires du caisson. Et c'était elle qui produisait ce déchaînement d'enfer ! Rien qu'en vivant.

Et elle était là volontairement, dans ce brasier de bruits. Elle était venue de son plein gré. Personne ne l'avait obligée.

Elle fit un essai. Elle ouvrit la bouche.

— Je suis morte, émit-elle.

Aussitôt, ce fut comme une rafale démente qui lui rabattit sa propre phrase en pleine figure. Comme si chaque mot était devenu un bloc de

béton armé qu'on lui rebalançait au visage. Elle sentit son cœur s'accélérer. Non, elle n'était pas morte. Et pourtant… Si c'était ça, la mort ? Cet ouragan somnambule ? Ces décibels de discothèque fantôme ? Cette stéréo spectrale, venue de nulle part, dégageant un niveau de bruit disproportionné par rapport à sa source ? Si on l'avait oubliée ? Si ce container hermétique était son tombeau ?

Elle ferma les yeux, les rouvrit, les referma. À nouveau elle redevenait un point, un grain de poussière, une onde radio perdue dans les rayonnements gamma de l'Univers. Une de ces particules élémentaires que personne n'a jamais vues mais dont les physiciens aiment tant parler et qu'ils adorent tripoter dans le vide des *linear accelerators*[1]. Un boson, un lepton, un neutrino. Ou même un quark. La plus ancienne particule jamais repérée… Folie… Déluge de musique dodécaphonique dans les oreilles… « Ça va mal finir », pensa-t-elle. Puis encore : « Quel trafic ! » Voilà les visages qui défilaient maintenant. Son père, sa mère, ses deux frères. Des collègues de travail. Trois types enfin, chevelus, barbus, en blousons verdâtres à cols de fourrure synthétique… Qu'est-ce qu'ils venaient faire là, à ricaner, à baver, les babines retroussées au-dessus d'elle ? Elle se retrouvait avec eux dans une espèce de couloir qui filait à 150 à l'heure. Cauchemar… Deux d'entre eux avaient des rasoirs. Le troisième un 22 long rifle. Ils la regardaient avec des airs de bouchers cannibales. Elle était leur prisonnière.

Brusquement elle comprit. Elle se souvint. Dans cette expérience de thérapie dont elle savait que sa vie dépendait, et même sa survie et son avenir, ses souvenirs étaient devenus comme les éléments d'un monstrueux computer fou crachant sa « mémoire » imprimée en séquences saccadées qui se matérialisaient dans l'espace. Insupportables. Criantes de vérité.

— Coupez !

Elle hurla.

Inutilement.

Le concert sidéral continuait.

CHAPITRE II



De ses doigts aux ongles impeccablement enduits de vernis transparent, l'employée fit glisser rapidement vers les tonalités les plus basses le volume de la sono qui lui renvoyait les moindres souffles, les plus légères variations de respiration du « sujet », dans le grand caisson dont seule une paroi vitrée la séparait.

« Ça y est, pensa-t-elle. Elle panique. »

C'était à peu près à chaque fois la même chose. La terreur au bout de vingt minutes. Dans le noir et le silence absolus, on gamberge vite. Les horreurs remontent. Les plus mauvais souvenirs. Les plus méchants. Un peu comme dans les insomnies. En plus cruel. Plus aigu.

La nouvelle cliente de *l'Institut Samsara*, cette Parisienne qui se prénommait curieusement Chloé, n'avait pas fait exception à la règle. Au contraire. Elle venait même de gueuler fort. Très fort. Plus fort que la plupart à leur première séance de « privation sensorielle totale ».

Elle devait avoir vécu un sale truc dans un passé proche. Ça lui était revenu d'un coup comme une armée de mygales balancées à pleine poignée sur son corps nu.

L'employée remonta progressivement le son.

La patiente s'était calmée. Du haut-parleur, au milieu du pupitre de commande couvert de claviers, de touches et de boutons lumineux, ne montait plus qu'un halètement précipité plein d'inquiétude et d'appréhension. La grande terreur du passé qui vous remonte par vagues au cerveau. Des coulées de souffrance ou de chagrin noires comme le charbon.

La jeune femme chercha son paquet de Benson and Hedges dans la poche droite de sa blouse, et en sortit une cigarette. Le local dans lequel se trouvait l'énorme tableau de contrôle relié au caisson était carrelé sur trois côtés. Bleu Caraïbes. Comme la plupart des salles de travail de l'Institut. La quatrième paroi était en verre. De l'autre côté, au milieu d'une pièce également bleu des mers du Sud, le grand cylindre d'environ 1 m 50 s'élevait dans la pénombre. Une boîte. Rien qu'une boîte dont les parois extérieures étaient recouvertes de métal noir. À l'intérieur, le revêtement était d'un plastique spécial destiné à transformer l'espace en chambre sombre. Difficile d'éliminer tous les bruits. Presque impossible. Au mieux, une pièce *totalement* isolée résonne encore d'environ 5 décibels. On était arrivé, dans les caissons, à descendre jusqu'à 3. Presque le silence absolu. Grâce aux sculptures spéciales des parois internes en forme de prismes muraux qui buvaient littéralement les sons. Une réussite extraordinaire. Du coup, l'intérieur des capsules ressemblait un peu à des ruches vues du dedans…

Elle alluma sa cigarette avec un briquet décoré de l'emblème de l'Institut. Un cadeau du patron, Julien Antifer, à ses employés. Les mots *Institut Samsara* couraient au milieu d'un cercle entouré de caractères japonais. Reproduction d'un dessin à l'encre de Chine réalisé au XVIIIe siècle par un peintre zen pour symboliser l'état d'harmonie parfaite auquel cette religion prétend conduire.

L'harmonie. Le bien-être absolu. C'était cela aussi que promettait le docteur Antifer, avec son Institut perché comme une immense tour de guet, au-dessus des rochers sauvages de Bretagne, à l'extrême pointe du continent européen…

La jeune femme à la blouse d'infirmière vérifia l'heure, sur sa montre à affichage digital. Quarante minutes déjà que Chloé Larrieux avait commencé sa descente vers les infra-mondes qu'elle recelait en elle-même. Sa respiration – elle pouvait s'en assurer grâce à la sono – était maintenant régulière, presque paisible. C'était le moment de passer à la seconde phase de l'expérience.

Un écran de contrôle, un de ces postes de télévision appelés « moniteurs », grésillait en égrenant sa neige électronique genre « fin des programmes et bonne nuit les petits » sur les trois chaînes passées les heures de spectacle concédées chaque soir aux téléspectateurs français.

L'employée était calme, sereine. Parfaitement équilibrée, solide comme le granit de son pays natal, elle n'était pas du genre à avoir besoin d'utiliser l'un de ces caissons décrasseurs de stress du docteur Antifer. Maintenant, si ça pouvait servir quand même à quelque chose, elle n'avait rien contre. Surtout que le salaire était royal, compte tenu du travail à fournir.

Elle enfonça une petite touche verte et l'écran brusquement prit des couleurs.

Nuit noire. Silence. Et puis brusquement un chuintement. Un bruit. Discret comme une *fuite* de son. Un grésillement magnétique très doux. Comme le bruit, à peu près, d'un aérosol pressé du bout d'un index. Chloé Larrieux, presque rassurée par cette intrusion d'un élément sonore qui, cette fois, ne venait pas du remue-ménage dingue de son corps, se mit à respirer plus calmement.

Les yeux fermés, elle s'abandonnait aux impulsions musicales qui l'enveloppaient à présent, dans son bain d'eau alourdie de sel qui piquait férocement sa peau comme une armée de minuscules fourmis rouges. Engourdie, elle ne ressentait rien qu'un bien-être croissant dans son habitacle hermétique. Elle qui ne s'était jamais droguée, qui n'avait jamais aspiré la plus petite bouffée de « H », elle se dit que ça devait être comme ça, le trip de la came qui rend accros tant de gens, qui les fait planer parfois jusqu'au stade létal, jusqu'à l'overdose de la mort…

Elle avait à présent l'impression qu'on venait de la bourrer d'euphorisants. Le son qui se vaporisait dans le caisson faisait à peine 30 décibels. C'était un entrecroisement de minuscules chuchotements, de souffles un peu oppressés, de petits cris étouffés, de longs chuintements comme venus d'une main caressant une étoffe, une draperie de velours… Brusquement, pour la première fois depuis le début de l'expérience, elle se sentit à mille lieues de son passé, de ses souvenirs, de tous les points ténébreux de sa mémoire. D'un, surtout, qui était encore comme une longue plaie profonde dans sa vie et pour lequel elle avait fait tout ce voyage.

Elle ouvrit les yeux.

Les ténèbres s'étaient déchirées sans qu'elle s'en rende compte. Elle reçut comme un jet de laser la lueur pourtant très assourdie d'un écran de télé allumé au-dessus d'elle. Que se passait-il ? Elle ne comprenait plus.

Est-ce qu'il y avait quelque chose à comprendre ? Elle était bien, voilà. Son corps flottait dans l'infini. Le bonheur inexprimable qu'éprouvent peut-être les fœtus dans la piscine amniotique du ventre maternel… Cet écran de télé allumé à la place du dôme en fibre de verre noir qui coiffait le caisson, ce n'était peut-être qu'une vision. Une hallucination. Un rêve feutré et délicieux qui l'enveloppait de teintes presque irréelles, pastellisées… Ou alors ça faisait partie du matériel normal des séances. Du programme de la cure. Un écran était peut-être encastré dans la coupole qui surmontait sa capsule de « relaxation » absolue, et elle ne l'avait pas vu, tout à l'heure, en y entrant ? Peu importait, d'ailleurs. C'était un spectacle aussi flou que doux. Un songe qui continuait et elle s'y abandonnait…

Avec des gestes élastiques de cosmonaute en apesanteur faisant ses premiers pas dans les espaces intersidéraux, elle réussit à déplacer son bras droit au milieu de l'espèce de mer des Sargasses où elle baignait sans aucun danger de se noyer tant cette eau était « lourde » comme un bain d'huile solidifiée ou de mercure, et elle gagna très lentement son propre ventre. Sans jamais quitter des yeux le rectangle lumineux de l'écran, au-dessus d'elle, à la verticale, où deux mains d'homme ouvraient délicatement un ventre de femme, comme un tabernacle précieux, sous la touffe dorée de la toison…

Elle s'atteignit enfin, au terme d'un effort immense, et se mit à geindre. Elle aussi, ses lèvres s'écartaient sous ses propres doigts, comme là-haut sur l'écran de télé ce ventre anonyme sous l'intrusion de ces mains également anonymes…

Elle referma les yeux. Ses halètements, ses gémissements, se confondaient avec ceux de l'autre, l'inconnue, sur l'écran. Une impression incroyablement aphrodisiaque. Le sentiment d'être devenue une géante. De fouiller non plus son ventre mais la fournaise d'hydrogène et d'hélium des premières minutes de l'Univers… La tempête stellaire et galactique du cosmos. Le chaos originel. Ce n'était plus son doigt qui s'y aventurait, mais celui – oui ! – de Dieu,… s'il existait ! Le long index invisible et omniprésent du Créateur fouillant la matière brute aux frontières de l'espace et du temps. Caressant cet amas bouillonnant de muons, de gluons et de photons que semblait être devenu, à l'orée de son ventre, sous l'effet de l'hallucination, son propre clitoris.

Combien d'années qu'elle ne s'était pas touchée ? Caressée ? Combien d'années qu'elle se fuyait elle-même ? Interdisait aux autres, aux hommes, de l'approcher ?

Ça y était. Elle plongeait. En chute libre. Au fond de son propre plaisir.

La jeune femme à la blouse d'infirmière vira sur elle-même, pivotant sur ses minuscules chaussons chinois en soie rouge. Le règlement de l'Institut obligeait les employés à porter à l'intérieur de l'établissement les souliers les plus silencieux possible. Chaussons de danse ou assimilés pour les femmes. Baskets ou espadrilles pour les hommes. Le silence était l'un des premiers commandements du « catéchisme » édicté par le docteur Antifer. Son usine à remettre sur pied les dépressifs et les amochés de la vie et du ciboulot ne bruissait que de sons feutrés. Glissements, feulements. Pianotis électroniques. Bains d'infrasons. Les portes elles-mêmes s'ouvraient électroniquement avec des « pschaaaa » agonisants et se refermaient de même. Un seul grésillement continu tendait son réseau, sa mantille de bruits imperceptibles : celui des spots encastrés dans les plafonds. Une sorte de frisson ininterrompu. Propice à l'espèce de torpeur hypnotique dans laquelle le patron désirait plonger ses patients dès qu'ils avaient franchi le seuil de son empire.

Jacqueline Le Garrec était habituée, depuis neuf mois qu'elle travaillait à l'Institut, à cette atmosphère vaporeuse qui faisait ressembler les locaux carrelés à un décor de salle d'accueil pour extraterrestres de retour sur Jupiter, dans un film de science-fiction.

Le friselis imperceptible de la porte derrière elle l'avait fait se retourner. Elle aperçut Farid et elle sourit.

— Tu es en avance, murmura-t-elle.

L'Algérien, employé lui aussi par le docteur Antifer, ne devait pas avoir plus de 30 ans. Grand et solide, il avait une tête toute bouclée et des yeux aussi noirs que ses cheveux et ses moustaches.

— Tu imaginés pourquoi ? sourit-il.

Elle battit des paupières en secouant ses longues boucles châtain.

— Non, figure-toi, fit-elle avec un air de souveraine innocence.

L'homme jeta un coup d'œil sur l'écran de contrôle, devant la jeune femme. Le même spectacle que dans le caisson y était retransmis.

— Pas mal, apprécia-t-il.

C'était toujours dans les tons pastel. Vert tendre du fond. Rose thé des chairs. Mauve humide des muqueuses. Au fond desquelles maintenant un index masculin s'était planté bien solidement, allant et venant en déclenchant plus haut, dans tout le ventre de la femme, des mouvements convulsifs qui la creusaient et la dilataient sans répit.

— Ça marche pour elle ? fit-il en désignant du menton le caisson noir, de l'autre côté de la vitre où Chloé Larrieux, la nouvelle cliente débarquée le matin, vivait sa première expérience de *Sensory Deprivation*, comme on dit sur la Côte Ouest des Etats-Unis, particulièrement en Californie où on raffole de ce genre de « thérapies » inédites…

— Pas mal, j'ai l'impression, murmura Jacqueline. Elle a crié bien sûr, mais maintenant elle est bien calmée.

— Je vois, fit Farid sur le même ton.

La sono répercutait le halètement cadencé dans le cylindre de relaxation. Sans équivoque. Accompagné d'un gémissement qui croissait lentement.

— Nom d'un chien, fit-il. Elle s'y est déjà mise ? C'est une rapide, celle-là ! La guérison va être facile.

— Facile ou très difficile, fit remarquer Jacqueline. Souviens-toi des statistiques d'Antifer.

Les plus excitées, les plus pressées de jouir, sont aussi souvent les plus stressées, les plus perturbées.

Elle secoua brusquement l'épaule.

— Hé là ! Ce n'est pas à moi qu'il faut faire ça !

Farid venait d'avancer et de se placer derrière elle. Des deux mains, il entreprenait de lui caresser la poitrine, par-dessus sa blouse.

Elle frémit.

— Laisse-moi, dit-elle doucement. Il faut qu'on parle.

Il ne relâcha pas la caresse.

— Ton mari ? Ça fait cent fois que tu me dis que tu culpabilises. Bon. Et après ? On fait rien de mal, quoi. Ce n'est pas parce que j'aime bien te baiser que ça menace la paix du foyer. Et comme il ne sait rien…

Elle le regarda, l'enveloppant de la double lueur verte de ses yeux.

— Justement si. Je ne sais pas comment il a appris, mais il est au courant maintenant. Et ça ne lui fait pas plaisir.

Il se bloqua, les deux mains toujours sur ses seins, par-dessus la blouse.

— Depuis quand ?

— Samedi. J'ai passé un joyeux week-end, tu vois ça d'ici ? Heureusement que c'est plutôt le type doux de caractère. Il a crié mais pas cogné.

Farid était contre elle, son ventre épousant la croupe de la jeune femme. Courbes convexes affrontées l'un à l'autre.

— Merde, grogna-t-il. On va être obligés de prendre des précautions, alors…

Elle haussa les épaules.

— Rien du tout, souffla-t-elle. C'est fini, toi et moi. Je lui ai promis.

Il l'imita, haussant les épaules également.

Mais lui, ça signifiait en gros que ce qu'elle venait de dire ou rien, c'était à peu près du pareil au même.

— C'est bête, rit-il, mais tu vois : ça m'excite. Ça devrait me couper les moyens. Eh bien, pas du tout ! Tu sens ?

Elle eut un gémissement étouffé.

— Je sens, émit-elle à voix basse.

— Ça serait bête de ne pas en profiter, non ?

Elle sentit les mains de l'homme descendre brusquement le long de la blouse dont il écarta les pans, en bas, et gagner d'un coup son ventre.

— Enlève ça, fit-il.

Elle plaqua la main par-dessus la sienne, l'immobilisant sur l'élastique du slip qu'il essayait de rouler le long de ses hanches.

— Non, lâcha-t-elle d'une voix hachée. J'ai promis. J'ai juré même. Sur la tête de mon père.

Le jeune homme eut un sourire silencieux.

— C'était de la triche, fit-il observer. Je sais aussi bien que toi que ton père est en « réa » à l'hôpital de Quimper. Cancer généralisé. Au mieux, il en a pour quinze jours. Si je te fais l'amour, on risque tout au plus d'abréger ses souffrances, au pauvre vieux. Ce serait presque de la charité, non ?

Elle se contracta.

— Salaud, frissonna-t-elle tendrement.

C’était plus fort qu’elle. Depuis quatre mois, tout ce que Farid avait voulu obtenir d’elle, il l’avait eu. Elle était folle de lui. Elle l’avait dans la peau. Une fièvre irrépressible que faisait naître dès qu’il la touchait ce beau Kabyle aux yeux torrides entré en fraude en France deux ans auparavant et employé par Antifer dans la plus absolue illégalité.

— Salaud, reprit-elle plus mollement. Laisse-moi.

Elle lui tournait toujours le dos et il l’emprisonnait totalement. Il acheva de déboutonner sa blouse sous laquelle elle ne portait qu’un soutien-gorge et un slip. C’est à celui-ci qu’il s’attaqua ensuite, le roulant le long de ses cuisses brunes et musclées comme un vulgaire élastique négligeable.

— Madame veut rire ? s’esclaffa-t-il. Madame ne se rend même pas compte qu’elle est toute trempée ?

Il n’était pas prêt de la lâcher, de la laisser revenir vers son mari pour se refaire une fidélité d’épouse exemplaire comme elle l’avait promis. Il tenait beaucoup trop à cette grande fille sculpturale, belle comme une statue, au visage de déesse un peu orientale avec ses hautes pommettes sauvages, et à l’ardeur secrète de Bacchantes dans leurs déchaînements intimes où elle atteignait parfois des sommets qui l’auraient fait prendre pour une nymphomane, avant l’ère de libération des mœurs dans laquelle nous sommes entrés.

Sans cesser de la tenir, dos contre sa poitrine, il l’attira en arrière, reculant avec elle jusqu’à une chaise aux tubulures métalliques sur laquelle il s’assit, l’entraînant à s’asseoir également sur ses genoux.

— Ne bouge pas, fit-il d’une voix ardente. Laisse-toi faire, je t’installe.

La soulevant par les hanches, il la plaça à califourchon sur lui, blouse grande ouverte à présent. Elle se mit à trembler d’un profond frémissement venu de la colonne vertébrale.

— Voilà, fit-il, tu me sens ?

— Ce serait difficile de faire autrement, répondit-elle d’une voix hoquetante, entre deux entrechoquements de dents.

Il était énorme, à l’entrée de son ventre, et c’était ça qui la rendait folle. Elle adorait son mari, certes, mais Mathieu était un gagne-petit de

l'érection, à côté de ce taureau en rut qui, en plus, était pratiquement infatigable.

Comme il le faisait à chaque fois, il l'empala brutalement, s'emmanchant jusqu'au fond d'elle comme s'il voulait la défoncer. Mais la douleur fugitive de la pénétration laissa immédiatement place à un fantastique feu d'artifice de plaisir. Elle eut un « ha », puis :

— Oui, oui, délira-t-elle. Plus fort. Baise-moi encore. Défonce-moi.

Sur l'écran, en face d'eux, les images continuaient à se succéder. Toujours aussi « pastel ». Toujours aussi « soft » dans le genre aphrodisiaque. Les gémissements de la séquestrée volontaire du caisson cylindrique n'étaient plus qu'un souffle.

Mains sous les cuisses de Jacqueline, Farid la manipulait comme une marionnette, la soulevant et l'empalant à volonté. Brusquement elle se baissa en avant, les yeux exorbités, pour le voir entrer et sortir d'elle, entre ses cuisses.

— Cochon ! Sale cochon ! fit-elle dans un irrépressible transport de passion.

Dix minutes plus tard, Farid la regardait remonter lentement son slip et refermer sa blouse.

— J'y vais, ricana-t-il. Pas la peine que je me rhabille.

La porte vitrée qui les séparait de la pièce au caisson s'ouvrit quand il traversa le faisceau magnétique.

— J'espère que tu n'es pas trop jalouse, fit-il avec un air fat. Le boulot c'est le boulot, hein ?

Il passa la langue sur ses moustaches.

— Et puis, tu as eu le meilleur !

Elle baissa les yeux, toujours empourprée. Le remords l'envahissait maintenant. La honte d'avoir trahi son serment. La superstition aussi. D'avoir promis sur la tête de son vieux père mourant. Et de s'être parjurée.

— Crétin, murmura-t-elle. Fais ton boulot et laisse-moi faire le mien, maintenant.

Il lui envoya un baiser du bout des doigts.

— À tout de suite, souffla-t-il.

D'abord, Chloé Larrieux ne perçut rien. Ça faisait longtemps qu'elle ne regardait plus l'écran de télé installé dans la grosse coupole en fibre de verre qui coiffait l'habitacle. Elle avait refermé les yeux et s'était abandonnée à son plaisir. Perdue dans une ivresse éblouissante. Un état comateux. Droguée. Faisant toujours la planche sur l'épais matelas de matière à demi liquide et saumâtre plus élastique que tous les « multispires » du monde. Même les picotis – désagréables au début et dus au sel accumulé en quantité à faire atteindre en quelques minutes au mieux portant des hommes le stade d'hypertension paroxystique suivi d'une mort fatale et précoce – même ces minuscules brûlures qui attaquaient les endroits sensibles de sa personne, particulièrement les muqueuses, lui donnaient des sensations délicieuses. L'impression que ce bain de marais salant la purifiait. Pas seulement physiquement. Moralement aussi. Ses « miasmes » se déposaient. Souvenirs, mémoire, échecs, souffrances. Mauvais rêves. Elle desquamait, elle « pelait » jusqu'au fond de l'âme. Finalement, ce matin, elle avait bien fait de choisir le sel plutôt que le magnésium. Le docteur Antifer proposait les deux formules aux sujets. Le magnésium est plus doux, moins agressif, moins brûlant pour la peau. Elle avait choisi l'autre formule. Le sel c'est pur. Incorruptible. C'est ce qu'on utilise pour protéger certaines denrées de la décomposition. Un vieux reste de ses souvenirs d'enfance pieuse aussi, peut-être ? « Vous êtes le sel de la terre, et si le sel s'affadit, qui lui rendra sa saveur ? » etc. Elle, pour le moment, en tout cas, n'était pas près de s'affadir…

À nouveau, elle avait perdu conscience de l'espace qui l'environnait. Du temps aussi. Les yeux clos, baignant dans un état second, une somnolence aussi profonde que légère et douce, elle ne vit pas s'ouvrir la coupole qui tenait lieu de couvercle au container, après que l'écran de télé se fut éteint, et une forme masculine apparaître au sommet de son habitacle.

Silencieux comme un chat, l'homme descendit rapidement les quatre marches de la petite passerelle plastifiée conduisant à l'espèce de mer Morte en réduction du fond. Le caisson avait à peu près 2,60 mètres de diamètre. À condition de ne pas trop bouger, on y tenait facilement à deux. Nu lui aussi, et parfaitement invisible dans les ténèbres absolues qui s'étaient refermées sur eux dès qu'il avait clos le dôme de fibre de verre

teinté en bleu sombre, il atterrit en souplesse dans le magma noir à rendre fou de joie un surveillant des mines de sel de Wieliczka (Pologne). Farid mesurait 1 m 90. Debout, l'eau lui arrivait à hauteur du sexe. Lequel tenait évidemment très droit et flottant de lui-même à la surface de la masse de sodium pur à peine additionné d'eau. On aurait dit une embarcation de taille très respectable posée sur un océan de lave refroidie mais encore molle.

Attentif à ne pas provoquer trop de remous dans l'océan en question, il s'approcha de Chloé Larrieux. Une belle blonde grande et sportive comme une nageuse olympique. Il l'avait matée ce matin pendant les formalités d'inscription. Son genre. Le style Nordique. Affolant pour lui qui n'avait connu que des Maghrébines aux cheveux noirs comme la nuit et à la peau mate… Exception faite bien entendu de Jacqueline, sa première Française. Mais la ravissante Bretonne, avec ses pommettes kalmouk, c'était encore presque l'Orient pour lui. Un air gengiskhanien à jouer au naturel *les Steppes de l'Asie centrale*…

Avec la légèreté d'une mouette suspendue à la crête d'un rouleau d'écume il glissa entre les jambes de la cliente. Ce qu'il allait lui faire faisait partie du traitement. Le moment délicat, disait Antifer avec des airs kabbalistiques. La plupart des femmes qui venaient ici avaient des problèmes sexuels. La peur du mâle. L'horreur de l'objet étranger dans le ventre… Eh bien, Antifer avait une théorie là-dessus. Comme disait Nick Fourré, un autre des employés de l'Institut, roi du calembour quand il avait une vodka Eristoff dans le nez, ici on combattait le mâle par le mâle… Farid n'avait eu aucune difficulté à comprendre ce jeu de mots extrêmement raffiné et sophistiqué. Le jeune berger kabyle qui n'avait entendu parler français qu'à partir de sa vingtième année était aussi doué pour les langues que le plus baraqué des interprètes simultanés de l'ONU. Un don. Ça ne s'apprend pas. L'oreille musicale, quoi. En une heure, il se serait parfaitement débrouillé dans cette Tour de Babel de la Bible où Dieu s'amusa avec une certaine perversité troublante, il faut l'avouer, à taquiner ses misérables créatures en mélangeant et diversifiant à plaisir leurs langages…

Accroupi dans le mètre trente d'eau salée, il avait maintenant la tête au ras de la surface, entre les jambes de la jeune femme. Après ses ébats avec Jacqueline, la fièvre le reprenait. Au creux des reins. Comme si une main électrisée l'empoignait de l'intérieur, poussant son sexe, faisant gonfler le muscle dur et raide, provoquant des afflux de sang volcanique. Les mains

en avant, il commença à caresser l'intérieur des cuisses de la cliente blonde, en les écartant encore un peu plus. Sans résistance. La fille semblait partie dans un long voyage d'inconscience profond.

« Tu vas y passer, toi, et sans savoir ce qui t'arrive », pensa-t-il en sentant la sueur inonder son front, dégoulinant de ses cheveux noirs bouclés.

C'était, à chaque fois, un plaisir fabuleux pour lui. Se payer une fille inerte et anesthésiée. Souvent, bien sûr, les clientes n'étaient pas si belles que celle-là. Plus vieilles aussi, parfois.

Alors, dans le noir, il se faisait son cinéma. Il pensait à Jacqueline en les pénétrant. Et ça marchait. Toujours. Il avait d'ailleurs une réputation à soutenir. Est-ce qu'il n'était pas monté comme une bête, ainsi que le disait parfois la Bretonne en l'empoignant des deux mains avec un frisson qui la renversait en arrière, la gorge offerte, les yeux révulsés… Si son mari l'avait vue… Quoi qu'il en soit, lui, Farid, bête il était, bête il se devait de continuer à être…

Ses mains larges aux phalanges exceptionnellement poilues achevèrent d'ouvrir la jeune femme à l'équerre avec des gestes lents et précautionneux comme s'il manipulait le Saint Sacrement. Ensuite, il réémergea de la mare de « boue » salée et, debout, jambes solidement plantées entre celles de la cliente, il commença à la pénétrer. C'était à chaque fois une expérience inoubliable. Son sexe n'était plus qu'un élément parmi d'autres au milieu du bain aux remous élastiques, et l'antre de chair dans laquelle il glissait devenait une espèce de caverne mythologique ouverte rien que pour lui dans les abîmes des hauts-fonds marins…

D'abord tout se passa bien. Chloé, perdue dans son rêve, ahanait régulièrement, accompagnant les poussées de son partenaire avec des coups de reins imperceptibles mais très amicaux. À quel moment commença-t-elle à remonter de sa torpeur, à se réveiller ? Elle ne le sut jamais. Ça commença par des images qui vinrent se surimpressionner sur son euphorie. Désagréables. Très. Et précises. De plus en plus. Les trois voyous penchés sur elle, ricanant, quelques années avant. L'un d'eux bavant un peu en la possédant pendant que les deux autres la tenaient. La massacrant, la déchirant. Lui fouillant le ventre comme s'il avait voulu la faire exploser de l'intérieur.

Quelque chose alors se fracassa dans l'harmonie générale. Elle rouvrit les yeux. Inutilement, vu les ténèbres ambiantes. Mais elle était assez consciente à présent pour deviner qu'elle n'était plus seule. Et que ce qui allait et venait dans son ventre était tout ce qu'on veut sauf un rêve.

Elle ne cria pas, ne manifesta aucune émotion extérieure. L'horreur lui remontait dans les veines comme un serpent venimeux. Avec une froideur qui la surprit elle-même, elle acheva d'endormir la méfiance de l'ennemi inconnu en relevant les jambes, en les arrachant à la mélasse salée du bain et en les nouant autour des reins de son partenaire.

La haine maintenant claquait comme des séries de vitres brisées entre ses tempes. La vraie haine. L'appel au meurtre. Vampirique. La folie de tuer, de supprimer. D'anéantir. Qui ? L'intrus. L'homme. L'oppresseur-tortureur-tueur immémorial. Le tortionnaire de la nuit des temps. L'adversaire absolu dans la guerre des sexes.

Une guerre qui devint très rapidement inégale. Elle dénoua ses jambes, leva les mains et caressa à l'aveuglette le torse de l'inconnu. Puis, d'une voix qui sonna drôlement dans le vide :

— Lèche-moi, demanda-t-elle. Ta bouche… Embrasse-moi…

Surpris de la savoir réveillée, mais rassuré qu'elle ne se formalise pas de cette intrusion où on avait fait l'économie des présentations, il se dégagea et se réaccroupit dans la minuscule piscine saline, le visage à hauteur du sexe de Chloé.

Il n'eut pas le temps de se dire qu'il commettait l'erreur de sa vie. Les cuisses qui se refermèrent autour de sa tête étaient dures comme les mâchoires d'un broyeur à cylindres. Il n'eut pas non plus le loisir de méditer sur la déloyauté de ces faibles créatures qui savent de nos jours prendre des cours d'autodéfense ou de karaté qui les transforment en chars d'assaut impitoyables sous leur délicate enveloppe féminine. Il n'eut pas le temps de regretter le « sexe faible » de nos grands-pères. Les cuisses s'étaient rouvertes et elles se refermèrent avec la violence, cette fois, des concasseurs à marteaux qui travaillent la matière par percussions régulières et successives. Le premier coup lui fit oublier son nom. Le deuxième le pays d'où il venait et qu'il ne reverrait jamais plus. Le troisième fut accompagné d'une forte pression des mains de la jeune femme au sommet de son crâne et il plongea, aux trois quarts assommé, dans ce bain style marais salant dont les particules, non contentes de lui brûler les yeux,

commencèrent à pénétrer de toute leur densité dans sa bouche et ses narines.

Il se débattit quelques minutes, essaya de refaire surface, replongea. La scène ressemblait à une bataille d'éléphants pour la possession d'un marigot fangeux. Dans un silence si parfait qu'il en fut presque miraculeux.

Au bout de quatre minutes, Chloé Larrieux trouva que son violeur devenait de plus en plus coopératif. Elle desserra les cuisses. Elle pesait seulement encore sur sa tête, histoire de l'empêcher d'appliquer le fameux principe d'Archimède selon lequel tout corps plongé dans un fluide éprouve une poussée de bas en haut égale au poids du fluide qu'il déplace. Il aurait eu bonne mine, Archimède, dans sa baignoire, si on avait contredit ses expériences en exerçant une poussée de haut en bas, comme celle que subissait Farid depuis de trop longues minutes pour sa résistance !

La dernière vision très nébuleuse du Kabyle exilé en France fut pour Jacqueline Le Garrec. Elle n'aurait aucune difficulté à retrouver la droite voie de la fidélité conjugale.

Le caisson de relaxation méritait décidément son nom. Chloé au bout de cinq minutes relâcha son étreinte. Gorgé de sel jusqu'aux poumons comme s'il avait bu toute la mer Morte (six fois la teneur en sel des Océans), Farid ne remonta pas. Elle le prit par les oreilles et le secoua pour vérifier.

Il était vraiment parfaitement *relax*.

Jacqueline Le Garrec précipita nerveusement dans la grande poubelle bleue le gobelet de carton qui avait contenu du café arraché aux entrailles mécaniques d'un distributeur, dans le couloir qui conduisait à la salle où elle était censée surveiller ce qui se passait dans le caisson d'isolation…

C'était plus fort qu'elle. La jalousie… Accompagnée de tous les sentiments qui font cortège à la jalousie. La honte d'être jaloux. L'impression de ridicule. L'énervement. La sensation de charbons ardents. Elle se détestait d'en vouloir à Farid. D'abord, ils n'étaient pas mariés. Ensuite, il faisait son boulot. Un drôle de boulot, certes, mais quand on est immigré clandestin sans papiers on ne peut pas se montrer difficile. Et enfin, elle aurait dû normalement tout mettre en œuvre pour se détacher de lui, comme elle l'avait promis à Mathieu, son mari. Donc faire effort pour ne pas s'énerver comme à chaque fois quand il descendait dans le caisson

pour la « Phase Gamma » de la cure, comme l'appelait le docteur Antifer. Seulement voilà : c'était plus fort qu'elle. De savoir qu'il était en train de faire jouir une cliente, ça la mettait dans tous ses états.

Alors, pendant cette étape très spéciale de la séance, elle préférait s'éloigner de son pupitre de commandes, de sa gamme de claviers électriques, et surtout de la sono qui lui répercutait aimablement les cris et gémissements de la partie de jambes en l'air en cabine pressurisée.

Son café avalé, elle revint d'une démarche nerveuse dans son local de travail.

La sono était muette. Silence absolu.

Elle se réjouit d'abord. Puis s'inquiéta. De l'autre côté de la vitre, le caisson noir était hermétiquement clos. Farid n'en était sûrement pas ressorti.

— Le cochon, dit-elle entre ses dents, il a dû remettre ça. Elle en veut, la garce !

Une onde de fureur l'envahit. Sans réfléchir, elle pénétra rapidement dans l'autre pièce et se dirigea vers le caisson. Ça ne se faisait pas. Elle risquait le renvoi. Intervention non autorisée d'une employée pendant la cure… Le chômage en perspective.

Elle rejeta ce sombre avenir d'un haussement d'épaules et gravit les marches qui conduisaient à la plate-forme carrelée d'où on descendait de plain-pied dans la simili-cabine d'apesanteur pour blessés de l'âme transformés en cosmonautes de leur propre inconscient.

Elle désenclencha les broches métalliques qui fermaient le dôme supérieur, le laissa se soulever automatiquement dans un « chuuuu » étouffé, et plongea à son tour dans le noir…

— Farid ? chuchota-t-elle en descendant vers les ténèbres visqueuses du fond du caisson.

Elle n'eut pas le temps d'atteindre le dernier échelon. Comme jaillies de nulle part, deux mains s'agrippèrent à ses cuisses et, la déséquilibrant, la firent choir dans la mélasse salée qui l'accueillit comme un trampolino douteux. Elle tenta de se redresser, mais les parois de l'habitacle étaient lisses et glissantes comme une patinoire. Les deux mains qui l'avaient fait dégringoler écrasaient son visage et le faisaient descendre lentement sous la surface. Elle battit des bras. Brusquement, elle sentit quelque chose sous ses

doigts. Ceux-ci se refermèrent sur l’objet, le saisirent comme s’il s’agissait d’une planche de salut.

Elle eut le temps de réaliser qu’elle empoignait un sexe. Un sexe d’homme inerte. Qu’elle ne connaissait que trop bien. Celui de Farid.

L’instant d’après, un raz de marée au goût aigre de saumure s’engouffrait dans ses sinus.

Elle voulut hurler. Le sel en profita pour se transformer dans sa gorge en déluge brûlant.

Il n’y eut finalement pas un cri. Pas un bruit.

Jacqueline Le Garrec mourut avec un sursaut inutile. Sans rien comprendre à ce qui lui arrivait.

CHAPITRE III



Les feuilles des arbres du bois de Meudon ne s’étaient pas encore remises des attaques d’un hiver particulièrement hargneux. Sous le marronnier où toute l’équipe s’était installée un quart d’heure auparavant, de grosses gouttes froides se détachaient de temps en temps des ramures nues qui semblaient à peine effleurées par l’idée que le printemps était officiellement là depuis plus d’un mois, puisqu’on était le dernier jour^d’avril.

L'une de ces larmes qui semblaient comme tombées d'un ciel brumeux et obstinément gris, atteignit l'épaule nue de Gaël.

— Merde, fit l'adolescent en faisant un saut de côté. Vous voulez ma mort, ou quoi ?

Il était beau comme un jeune Apollon à sa première sortie sans ses parents. Grand, mince, les cheveux courts à la mode *clean* d'aujourd'hui, il avait ce dessin très particulier et rare des statues d'éphèbes grecs : une sorte de double accolade descendant des hanches et sinuant gracieusement le long des aines pour se perdre dans le pubis qu'il avait étonnamment fourni pour son âge. Au-dessus d'un sexe qui, depuis cinq minutes, s'animait et prenait des proportions impressionnantes. À 14 ans et demi, Gaël passait déjà un peu partout pour un garçon d'au moins 20 ans. Bien pratique quand il faisait des virées en boîte. Gays évidemment, c'est-à-dire homos en français. Comme les *120 Nuits*, la *Sébale*, *Broad* ou *Limelight*. Avant de terminer la soirée, la plupart du temps, par un crochet dans l'île Saint-Louis, square Henri IV, à la pointe de l'île. Le nouveau grand lieu public de drague homo depuis que le Maire de Paris a fait grillager le square Jean-XXIII… Par contre, son air d'avoir plus que son âge avait fait longuement hésiter Laurent Pinot avant de l'engager. Le premier roman-photo gay de l'histoire du roman-photo tournait autour des aventures et des émois d'un adolescent qui connaît ses premiers rapports sexuels avec un marin de 30 ans en permission. Pour jouer l'adolescent, Gaël avait l'âge mais pas tellement le physique. Heureusement que Hugo, l'auteur du scénario et des dialogues, avait fait le forcing. Au moins Hugo, il avait la reconnaissance des fesses. Une séance particulièrement émouvante, chez lui, dans son atelier de fils de famille, à Montparnasse… Gaël, lui, ne sortait pas de la cuisse de Jupiter. Son père, employé à la SNCF, avait failli le tuer quand il avait compris que son fils unique était pédé. Gaël avait claqué la porte le soir même et on ne l'avait pas revu depuis six mois dans le pavillon familial du Perreux. Evidemment, sans subsides paternels, il devait faire fonctionner son imagination pour survivre. Heureusement qu'il y avait les *Mac Do'* pour manger, quand il n'avait trouvé personne pour lui payer le repas. L'ennui, c'était les fringues. Il adorait s'offrir des fripes aux Halles, aux Puces, dans les boutiques de soldes minables où, parmi des hardes ringardes, on découvrait des chemises géniales, des pantalons extras, enfin des fringues créatives comme on disait dans sa génération d'inflation verbale galopante tous azimuts.

Pour le moment, question fringues, c'était la sobriété intégrale, absolue, puisqu'il était à poil.

Au beau milieu d'une clairière du bois de Meudon et par un matin d'avril spécialement frisquet.

— Qu'est-ce qu'il faut pas faire pour l'amour de l'art ! soupira-t-il en coulant un regard délicat vers Hugo de Flatto-Chinon, l'auteur du scénario.

— Ça y est, le rassura Marcien, le photographe, en tournant autour du pied de son « Canon ». Les éclairages sont bons.

Marcien était le seul hétéro de l'équipe. Inébranlable sur ses positions. Et ce n'était pas faute d'avoir essayé. Tous ses collègues journalistes ou autres *d'Homo-lo-Gay*, le plus populaire des mensuels homos de Paris, raffolaient de sa belle gueule de bête de scène ou d'« espoir du cinéma », avec torse sculptural, biceps qui ne devaient rien aux séances de gonflette, et surtout moustache blonde très style gay new-yorkais. Bien entendu, fatalement, son désintérêt absolu pour les hommes rendait ceux-ci fous de lui. Marcien… Finalement le hasard faisait bien les choses et il méritait son nom, dans le milieu où il travaillait et évoluait. Marcien était un vrai Martien pour eux tous. Un E.T. athlétique comme un arracheur de poids…

— Est-ce que ce serait trop te demander de ne plus bander ? s'énerva brusquement d'une petite voix aiguë Laurent Pinot, directeur *d'Homo-lo-Gay* qui supervisait les opérations.

Gaël se considéra avec un demi-sourire.

— C'est pas ma faute, rigola-t-il. C'est ce con, avec son caleçon rose… Il n'a qu'à pas m'exciter, qu'est-ce que tu veux ?

Pinot vira sur ses boots et considéra l'autre « acteur » du feuilleton à grand spectacle que sa revue allait offrir, épisode par épisode, à un public émoustillé, dès le prochain numéro.

— Imbécile, gronda-t-il affectueusement Jean-Patrick, le prétendu « marin » avec qui Gaël, dit « Gillou » dans le feuilleton, devait perdre son pucelage…

Jean-Patrick n'avait gardé que son caleçon largement ouvert sur le devant. Et laissant dépasser un membre long et rose, costaud comme un biceps et parfaitement cylindrique comme un tuyau d'arrosage. Au repos, cette espèce de merveille de la nature devait légèrement dépasser la taille

que la moyenne des hommes atteignent péniblement dans leurs plus fabuleuses érections.

— Excuse-moi, reprit Gaël, j'ai jamais vu ça.

Il avait les yeux rivés sur la masse de chair rose au bout d'un torse et d'un ventre velus comme ceux d'un gorille. Ce qui l'excitait encore plus, peut-être, c'était le paquet sur lequel reposait le sexe, le double sac de chair des testicules gonflés comme la bourse d'un industriel français recyclé en Amérique depuis trois ans.

— Tu n'as pas encore vu grand-chose, fit affectueusement Laurent Pinot en se permettant une privauté, une caresse longitudinale du bout de l'index dans la raie des fesses de l'adolescent.

Le vieux beau qui dirigeait *Homo-lo-Gay* se teignait les cheveux depuis cinq ans et n'avait plus dans la mâchoire une seule dent d'origine. En plus, il était nerveux, ce matin.

— Sois gentil, fit-il à Gaël. On prend des risques, tu sais, en te faisant jouer. La majorité sexuelle a beau être à 15 ans maintenant, tu ne les as pas encore… En plus, tu es en fugue… Et puis n'oublie pas, on a d'autres projets pour toi : la vidéo, les films…

Ça faisait quelques mois que Laurent Pinot rêvait d'agrandir son champ d'action en tournant des cassettes pornos homos. Il cogitait des scénarios avec Hugo de Flatto-Chinon. Titres des premiers projets : Les hommes préfèrent les blonds, Monsieur Bovary, la Chartreuse de Sperme, la Flûte emmanchée, Petite musique de nuit et l'Education horizontale. Rien que de l'intellectuel et du culturel, comme on peut constater.

Les yeux de Gaël brillèrent.

— C'est tout de même pas ma faute si je bande, maugréa-t-il avec un air soudain enfantin.

Le directeur *d'Homo-lo-Gay* soupira.

— Dire qu'il y a des acteurs qu'il faut « réveiller » manuellement pendant une demi-heure tellement ils perdent leurs moyens dès qu'ils voient une caméra.

Impavide, Marcien vérifiait que les deux projecteurs tombaient bien à pic sur la zone choisie pour les prises de vues : un espace vide dans la clairière et jonché de feuilles mortes, souvenir d'un hiver qui n'était terminé que pour le calendrier.

— Ça y est, fit-il en retournant derrière son « Canon ». On peut y aller.

Rajustant son foulard de cachemire, Hugo jeta un coup d'œil au découpage du roman-photo et vira vers Gaël.

— Tu te souviens de l'épisode ? Vous avez fait connaissance. Sylvain t'a dragué comme ça, direct. Sans préliminaires sentimentaux. Ça t'a choqué d'abord. Tes beaux rêves de romance étaient à l'eau. Et puis tu t'es adapté. Sylvain te plaît, t'excite. Un charme dément. Cynique, dominateur… Déjà tu te vois marié par le pasteur Machin, tu sais, le prêtre protestant qui unit les homos… Bref, aujourd'hui, c'est fini de tergiverser. En deux mots comme en cent, vous vous retrouvez pour la partie de cul…

Gaël s'était déjà installé. À genoux, mains en avant, croupe offerte.

— Jean-Patrick, commanda Pinot. En position toi aussi.

L'autre vint s'installer derrière Gaël. Il avait quitté son caleçon et son sexe grand format se plaça doucement entre les fesses de l'adolescent jusqu'à disparaître à tous les regards.

— Je vous rappelle que ce sont des photos, pas un film, grogna Laurent Pinot. Et pas du porno « hard ». Pas de pénétration visible. Du suggéré. Et immobile pour les prises de vues.

— Ça n'empêche pas les sentiments, le coupa Gaël toujours à quatre pattes. Moi, les gros calibres comme ça, ça m'affole. On peut joindre l'utile à l'agréable, non ?

Le Canon sur pied se mit à cliqueter, commandé par Marcien.

— Laisse-les faire, rigola celui-ci en haussant les épaules. Ça ne me dérange pas et ça les réchauffe. Faut être humain, quoi !

Sous la douche de lumière crue tombant des projecteurs, les deux hommes commençaient à remuer lentement. Le plus vieux donnait des coups de reins auxquels répondaient les soubresauts des fesses du plus jeune.

Marcien multipliait les clichés. En professionnel sourcilleux. En technicien pour qui ce qu'il photographie compte bien moins que l'angle ou l'éclairage.

Il n'était pas trop mécontent de lui d'ailleurs. Le feuilleton *d'Homo-lo-Gay*, *À l'ombre des jeunes boys en fleurs*, ne serait pas mal du tout.

Techniquement s'entend.

À dix mètres de là, camouflé par un buisson de fougères aux extrémités roussies par le gel, un crâne aussi nu que les deux acteurs qui s'agitaient maintenant en cadence sous les projos émergea lentement. Suivi d'un regard déformé en cercles concentriques par de grosses lunettes de myope Amor d'un rétro du plus haut raffinement. Puis par un nez aux narines habituées à être chatouillées par les poils d'une fine moustache en brosse.

L'ensemble de ce visage de Pierrot lunaire aussi incongru dans cette clairière du bois de Meudon qu'un robot de la quatrième génération livré à des Aborigènes d'Australie pour faciliter leur vie quotidienne, appartenait à un inspecteur principal désespérément hétérosexuel, comme en répondaient ses indemnités de résidence et le supplément familial qui s'ajoutaient à son traitement mensuel. Aimé Brichot, marié, père de trois enfants dont un encore à l'âge de trois biberons par vingt-quatre heures et des couches Pampers (publicité absolument gratuite), et époux de Jeannette, sa femme aimante et aimée.

— Nom de Dieu, jura-t-il, estomaqué.

Il rajusta son nœud de cravate vert pomme de chez Old England qui faisait avec le vert mousse de son loden un rapport de couleurs que ses jumelles, Rose et Colette, auraient qualifié de dur-dur si elles n'avaient pas été habituées aux errements vestimentaires d'un papa anglomane mais curieusement daltonien dès qu'il s'agissait des vêtements venus d'outre-manche.

— Dégueu, apprécia-t-il le spectacle à sa juste valeur. En plein bois de Meudon à 10 heures du matin ! Parfaitement dégueu. À deux pas de Paris et du périphérique. Heureusement que Bertoncelli m'a filé le tuyau.

Bertoncelli n'était autre qu'un vieux camarade de Brichot, qui œuvrait à la Brigade Territoriale et qui avait eu vent de l'affaire : un adolescent de moins de 15 ans recherché par ses parents était devenu la vedette d'un roman-photo homosexuel qui devait paraître sous peu dans une revue Gay parisienne. Moins de 15 ans, ça voulait dire qu'il était mineur sexuellement, puisque la majorité sexuelle désormais est à 15 ans. Et que, donc, les adultes qui l'avaient entraîné dans cette galère prématurée encouraient la Correctionnelle (ou le Tribunal de lre Instance, comme on dit aujourd'hui) pour acte impudique sur mineur de moins de 15 ans, selon les propres termes de la loi.

— Ils ne manquent pas de culot ! reprit-il. S'enc… comme ça, en public, et avec un gosse en plus !

À ce moment, un autre visage de policier émergea à son tour des fougères. Celui de Rabert, congestionné à 10 heures du matin comme s'il cuvait un repas de noces. Apoplectique.

— Surtout que Laurent Pinot, le directeur du canard, est une vieille connaissance, opina l'inspecteur Rabert.

Normalement, il faisait équipe avec Tardet, aux Affaires Recommandées de la Brigade Mondaine, la section reine spécial coups durs, coups tordus et coups fourrés. Mais Tardet était au lit. C'était drôle d'ailleurs, dans un sens : lui si maigre et jaune au naturel, avait fini par se payer vraiment une jaunisse carabinée.

Quant à l'anglomane chauve Aimé Brichot, il faisait habituellement équipe avec Boris Corentin. Seulement voilà : ce dernier avait fini par obtenir le feu vert de la part de Charlie Badolini, son patron, commissaire divisionnaire de la Brigade Mondaine, pour trois semaines de vacances. À l'arraché. Et encore : parce que les affaires, en ce moment, somnolaient un peu. Privilège des célibataires : il partait au mois de mai se faire dorer sur les plages…

Brichot eut une pensée mélancolique pour son complice de quinze années.

— Dommage que tu ne voies pas ça, songeât-il.

Là-bas, sous les coups de boutoir du plus vieux, le plus jeune se déplaçait hors du champ des projecteurs. Le photographe gueula et les deux hommes reculèrent. Ensemble. D'un même mouvement. De loin, leurs corps soudés formaient un peu la silhouette d'un centaure inversé…

— Laurent Pinot, récita Brichot entre ses dents en regardant le quinquagénaire élégant aux cheveux teints. N'a pas toujours sévi dans le journalisme. Prof de lycée pour commencer. Organise des « surprises-parties » où il invite ses élèves, garçons bien entendu. Les plaintes ont commencé à affluer. Tout ça se passait avant 1968, autrement dit avant le déluge. Placé en « congé de maladie de longue durée », il a essayé d'exercer ses talents d'éducateur en créant une organisation de vacances. Ça s'est terminé par des perquisitions à son domicile où on a saisi assez de photos d'adolescents tout nus dans des positions diverses pour l'envoyer au trou quelques années. Et puis il est sorti. Et il a refait surface. Et le voilà…

— Qui revient à ses vieux démons, éternua Rabert d'une voix étouffée. Les vrais pédophiles ne se recyclent jamais.

— Et si l'homosexualité n'est plus un délit, termina Brichot, la pédophilie, elle, l'est toujours. On y va ?

Ils giclèrent ensemble de leur buisson de fougères.

Celui qui eut finalement l'air le moins étonné de cette intrusion policière au milieu de leurs ébats champêtres, ce fut Gaël, l'adolescent. La fugue l'avait mûri vite et il se disait depuis quelques jours que tout ça ne se terminerait pas bien.

Les autres membres de l'équipe étaient catastrophés.

— Monsieur l'inspecteur, glapit Pinot qui essaya de le prendre de haut, je vous signale que l'homosexualité est dépénalisée depuis l'arrivée de la gauche au pouvoir.

— Mais pas la pédophilie, grogna Brichot. On vous embarque.

Il regarda Gaël et son partenaire dont le sexe haut-de-gamme retombait sans presque rien perdre de ses dimensions impressionnantes.

— Rhabillez-vous, leur dit-il.

Ni lui ni Rabert n'avaient sorti leurs armes. Ils ramenèrent bientôt toute l'équipe vers l'orée du bois, où les attendait la R 18 grise prise ce matin dans le parc de la PJ du 36 quai des Orfèvres. L'affaire se dénouait en douceur et les lecteurs *d'Homo-lo-Gay* se mettraient la ceinture, le mois prochain, pour leur feuilleton salace.

Brichot surveillait la bonne ordonnance de la petite troupe pas plus fière que ça.

— Je passe un coup de fil pour qu'on nous envoie un car, fit Rabert en s'installant pesamment dans le véhicule et en décrochant le téléphone de bord.

À sept, ils risquaient d'être serrés, même dans une voiture spacieuse.

L'adolescent photogénique passa le museau par la portière droite.

— Je peux m'asseoir ? demanda-t-il d'un air piteux. J'ai les jambes sciées, c'est plus fort que moi.

Rabert grogna quelque chose d'indistinct en pianotant les boutons du téléphone-radio branché sur la bande de 450 Mégahertz. Cherchant TNZ 2, c'est-à-dire la PJ. Ça grésillait dans le récepteur. Il ouvrit la bouche pour parler.

Aucun son ne sortit. Gaël, le gosse en fugue, venait de s'éjecter de son siège aussi vite qu'il s'y était installé. Mais pas seul. À son poing, un MR 73 réglementaire de calibre 9 mm que Rabert connaissait parfaitement puisqu'il venait de commettre l'erreur impardonnable de le fourrer dans la boîte à gants, en entrant dans la R 18…

— Ne fais pas l'imbécile, murmura-t-il enfin.

— Pas question que je retourne chez mes parents, fit l'adolescent.

La couperose de Rabert commençait à se décomposer. Le revolver était chargé. 357 Magnum.

— Tu vas regretter ce que tu veux faire, reprit-il. Tu n'en as plus que pour six mois avant d'être majeur. C'est trop bête…

— M'en fous, grinça Gaël. Même six jours. Même six heures. Plus jamais mes parents.

Sa gueule d'ange émergea au-dehors. Sous les yeux sidérés de Brichot et des autres.

— Vous me laissez filer sans faire d'histoire, siffla-t-il à l'intention de l'inspecteur chauve qui hésitait à se pincer pour se convaincre qu'il ne rêvait pas.

Gaël regarda les autres. L'équipe *d'Homo-lo-Gay*.

— Ciao, les chasseurs d'images, lança-t-il. À une autre fois.

Il agita le canon du MR 73.

— Reculez-vous tous, commanda-t-il.

Quand ce fut fait, quatre détonations sèches trouèrent le silence du bois de Meudon.

Figé à l'intérieur de la R 18, Rabert se sentit descendre de vingt bons centimètres.

Le gosse venait de percer les quatre pneus de la voiture.

— Les clés, demanda ensuite Gaël en virant vers Laurent Pinot.

Muni de celles-ci, il recula lentement. L'estafette Citroën était à cinquante mètres le long de la route. Rien ne pourrait plus empêcher Gaël,

maintenant, de l’atteindre.

Brichot bouillait.

« Boris, gémit-il intérieurement, pourquoi tu n’es pas là ? Tu trouverais quelque chose, toi, j’en suis sûr ! »

Mais même Corentin n’aurait peut-être rien trouvé. Au moindre geste, le gosse risquait de faire une bêtise dangereuse. Et on n’abat pas un gamin de 14 ans comme s’il s’agissait de l’Ennemi Public n°1.

Lamentable, vert de rage, Aimé Brichot vit l’estafette disparaître dans la brume grise avec son cliquetis de diesel caractéristique.

En se disant qu’au concours des minables de la police il aurait récolté le premier prix, et qu’il ne lui restait plus qu’une solution : se recycler garde-champêtre à Nohant (Berry). Sa ville natale…

CHAPITRE IV



Le regard bleu ardoise de Ghislaine Duval-Cochet balaya le quai pratiquement désert.

— Pas foule, apprécia-t-elle. Tu vas voyager tranquille.

À côté d’elle, appuyé comme elle à la vitre du compartiment de chemin de fer baissée à mi-hauteur, un athlète d’origine bretonne aux cheveux noirs bouclés et aux yeux également noirs. Un fauve provisoirement au repos,

muscles détendus sous le blouson de cuir marron. Une espèce de dieu du stade ou de jeune premier prolongé qu'elle connaissait dans tous ses coins et ses recoins.

Boris Corentin, inspecteur divisionnaire de la section des Affaires Recommandées de la Brigade mondaine. Provisoirement veuf de son coéquipier inséparable, Aimé Brichot.

— Normal qu'il n'y ait personne, murmura-t-il. Tu crois que ça viendrait à beaucoup de gens, l'idée de partir en vacances au 30 avril ?

— Ça t'est bien venu, à toi, soupira-t-elle en secouant sa crinière de vraie blonde aux boucles indomptables qui lui donnaient toujours l'air de sortir plus ou moins d'un lit.

— Erreur, corrigea Corentin. Cette idée est venue à Charlie Badolini, commissaire divisionnaire et notre père à tous. Trois semaines en mai. Tu oublies que mon destin de vacancier est comme d'habitude entre ses mains.

Les ongles vernis rouge de Ghislaine pianotèrent sur le rebord de la vitre.

— Je n'oublie rien. Et surtout pas qu'après tes huit jours à Audierne on file ensemble en Italie. Rome… Ça fait tellement longtemps que j'ai envie de revoir Rome et de te la faire découvrir !

Un soupir gonfla sa poitrine et deux gros seins bien droits tendirent une robe noire très stricte même pas décolletée. Presque austère. Mais extrêmement élégante.

— N'empêche que c'est bête, laissa-t-elle tomber, qu'on perde une semaine sur les trois auxquelles tu as droit.

Boris la regarda.

— Méchante, lui reprocha-t-il tendrement. Tu crois que pour ma mère, à Audierne, ce sera huit jours de perdus ? Elle n'a pas vu son seul et unique fils depuis un an et demi…

Ghislaine se serra contre lui.

— Excuse-moi, fit-elle, c'est vrai que je suis égoïste.

Un voyageur coiffé d'un chapeau tyrolien passa sous eux, portant deux grosses valises, et alla se perdre en bout de quai, cherchant méticuleusement une place dûment réservée dans ce train parfaitement désert.

La ligne Paris-Quimper n'affichait pas vraiment complet, au départ de la gare Montparnasse.

Ghislaine regarda le compartiment où Boris avait déposé ses valises. Puis le couloir du wagon. Parfaitement vide.

Puis elle se réaccouda, visage au-dehors.

— On se connaît depuis combien de temps ? questionna-t-elle soudain, les yeux embrumés. Tokyo… Ça me paraît si loin et si proche en même temps…

Elle secoua sa chevelure dans le vide.

— Deux ? Trois ? Quatre ans ?

Boris l'entoura par les épaules.

— Ne calcule pas. Pourquoi veux-tu savoir ?

Elle pencha la tête de côté.

— Parce que, murmura-t-elle, j'ai mes raisons.

— On peut les connaître ?

— Je me demande combien de temps il te faudra pour te lasser…

Il accentua la pression de son bras autour d'elle !

— Ghislaine.

— Je sais ce que je dis, se cabra-t-elle.

Il haussa les sourcils.

— Moi, vraiment pas.

Elle gigota :

— Tu veux savoir alors ? Eh bien voilà : si on en était à l'une de nos premières rencontres, toi et moi, dans des conditions comme celles-ci – train désert, wagon désert, quai désert – avec moi appuyée comme ça à la fenêtre et t'offrant mes fesses pour que tu les prennes à ta guise, il y a longtemps que tu ne me poserais plus de questions stupides !

Boris se pencha vers elle, les lèvres dans les frisottis de sa nuque.

— Ghislaine, fit-il d'une voix étouffée, je suis un crétin !

Trois minutes plus tard, mains bloquées sur ses hanches, il la fouillait à grands coups de reins. Elle n'avait pas changé de position. Sa robe noire était seulement relevée sur sa croupe magnifique ouverte sous lui. Et, à coups de reins de plus en plus impérieux, elle s'employait à lui arracher le plus de plaisir possible, comme si elle avait voulu le vider complètement de lui-même.

— Nom de Dieu, ahana-t-il brusquement, qu'est-ce que c'est bon, les brèves étreintes !

Un contrôleur qui passait sur le quai, en bas, se retourna, interloqué. Il mit une minute à comprendre la raison pour laquelle cette superbe blonde en robe noire stricte appuyée à la vitre à moitié abaissée d'un compartiment tressautait comme si elle était montée sur une Vespa faisant du stock-car en pleine nature.

Quand il pigea enfin, il se ripolina d'écarlate depuis la racine des cheveux jusqu'au cou.

La « Vespa », derrière la blonde, était un athlète aux épaules d'armoire à glace probablement monté dans le style « Tour Montparnasse », le monument new-yorkais du pauvre dont la masse gigantesque fait de l'ombre sur la gare du même nom, quand le soleil tourne avant de mourir derrière les zincs des toits à la Haussmann.

La blonde lui adressa un grand sourire, menton à ras de la vitre demi baissée, ne paraissant pas se soucier des coups de boutoir de son compagnon qui la cognaient à chaque va-et-vient contre ladite vitre.

Ce sourire excluait absolument l'hypothèse viol. Du moins le viol non consenti.

Le contrôleur avait 54 ans, une épouse fatiguée, trois enfants dont l'aîné était en train de démarrer en flèche dans la vie (par des vols de pneus – et qui vole un pneu vole bientôt un essieu, et ainsi de suite), et un appartement en bordure d'une riante ZUP, à Ecouen (Val-d'Oise) qu'il était loin d'avoir achevé de payer. Les blondes de luxe qui se font troncher dans un ascenseur, un wagon, un parking ou dans le métro, sans compter celles qui chavirent en hurlant de plaisir au milieu des chandelles d'un tête-à-tête romantique avec Steely Dan sur la platine, il ne connaissait pas, n'avait jamais connu et ne connaîtrait jamais. Un autre monde. Une autre espèce.

Il s'éloigna en titubant lentement comme quelqu'un qui vient de descendre deux bouteilles de whisky, à une heure de l'après-midi en plein désert de l'Arizona.

Cinq minutes plus tard, Ghislaine s'abandonnait à un semi-évanouissement de bonheur. Derrière elle, Boris Corentin, son complice, son amant, son compagnon épisodique, infidèle mais plus fidèle en fin de compte que des millions d'hommes mariés, l'inondait au plus profond d'elle-même. Mains entre ses propres cuisses, la belle blonde qui gagnait

royalement sa vie dans le prêt-à-porter international, fouillait nerveusement et pressait entre ses paumes les boules douces et gonflées qui pendaient entre les cuisses de Boris comme pour les vider de leurs dernières réserves.

Le train commença à chuinter en glissant sur ses rails.

— Alors ? Mardi prochain, dans huit jours ? Rome ? Hôtel *Hassler* – Villa Medici ? lança Ghislaine redescendue sur le quai.

— Piazza Trinita dei Monti, récita Corentin. C'est enregistré.

— Embrasse ta maman, cria encore Ghislaine en marchant le long du wagon qui accélérait.

Elle avait vu une fois la vieille dame, juste le temps de déjeuner, pendant une escapade de quatre jours en amoureux dans le Finistère.

— Je n'y manquerai pas, fit Corentin.

Le train prenait de la vitesse.

— Et pas d'infidélités avec les Bretonnes ! cria la jeune femme.

— Promis ! éclata de rire Boris.

« Salopard, pensa Ghislaine quand il fut tout à fait loin. Si tu savais ce que tu me fais craquer, même si je n'imagine pas un instant que tu puisses résister cinq minutes au premier sourire armoricain qui passera à ta portée ! »

Boris Corentin s'assit, alluma une Gallia et referma autour de lui son blouson brun doublé mouton. Le train traversait la désespérance de la banlieue parisienne. Une enfilade d'immeubles ou de pavillons qui semblaient sculptés à même le charbon ou la suie par les mains habiles et cruelles de la Tristesse incarnée.

Trois cent soixante-quatorze kilomètres avant Rennes. Puis la vallée de la Vilaine. Ensuite Redon, Vannes, Lorient, Quimper. Les premières crêperies dans les villages. Les premiers écussons bretons aux frontons des manoirs. Les premières fumées des petites maisons blanches à toits d'ardoise flanquées de deux cheminées symétriques… La voiture de location d'Avis retenue par téléphone, la veille, l'attendrait dans le parking de la gare de Quimper. Il y aurait ensuite Douarnenez, à la nuit déjà

tombante. Les mâts des sardiniers au repos dans la brume bleu sombre du soir étouffant les bruits. Puis les vingt-deux derniers kilomètres. Et enfin, au bout du monde, très loin d'un Paris où pesait encore l'obstination de l'hiver, la petite maison familiale presque en bordure de l'océan, avec une lune blanche juste au-dessus d'elle dont il n'apercevait sans doute que le reflet entre deux bancs de nuages. Comme dans son enfance.

À Paris, à l'heure précise où son train s'arrachait enfin à la crasse et aux couleurs froides et sales des derniers faubourgs, un inspecteur principal myope à lunettes Amor, teint anémié de cholestérolique léger et calvitie tellement lisse et intégrale qu'il aurait fallu avoir des dons extralucides pour deviner qu'il avait été blond dans son jeune temps (heureusement, subsistait la petite moustache en brosse pour en témoigner), cet inspecteur donc se disait qu'il aurait mieux valu pour lui ne pas être né.

D'autant plus que, dans le bureau du commissaire divisionnaire Charlie Badolini, patron de la Brigade Mondaine, au deuxième étage du 36 quai des Orfèvres, on ne lui avait fait aucun reproche.

C'était pire que tout.

Badolini s'était au contraire efforcé de le consoler. Des consolations en forme d'injection d'arsenic dans les veines d'Aimé Brichot.

— Ce n'est pas votre faute, avait-il dit. Vous étiez tout seuls, Rabert et vous… On ne peut rien vous reprocher.

Ça signifiait en clair : « Evidemment, Corentin aurait été là, les choses se seraient passées différemment »…

Tout autour de la moustache blonde, la face normalement blême de Brichot se pastellisait de rouge, peu à peu.

— On va retrouver le gosse, promit-il. Même si on doit retourner tout Paris. Toute la France…

Badolini fixa le cuir fauve de son bureau Empire du Mobilier National.

— Ne culpabilisez pas, se racla-t-il la gorge, rapport à un paquet et demi de Celtiques maïs consumées depuis le matin au fond de ses poumons. Vous avez quand même coincé le reste de la bande…

Brichot se tordit les mains.

— Mais pas le gamin. Les autres sont des vieux salauds… Lui, il n’a que 14 ans et j’ai peur que sa cavale ne lui fasse faire des conneries.

Badolini regarda pour la dixième fois avec écœurement les clichés développés deux heures avant : la pellicule du Canon de Sébastien Marcien, le photographe *d’Homo-lo-Gay*. Le seul hétéro de l’équipe, extrêmement embêté d’être mouillé jusqu’au cou dans une affaire vicelarde qui ne lui ressemblait pas. Chacun ses perversions. Lui, les « ados », ça le laissait aussi froid qu’un congélateur. Mais qui le croirait ? L’hétérosexualité (ce qu’on appelait il y a encore dix ans la sexualité *normale*, un mot à ne plus prononcer sous peine de se faire jeter de partout) c’est comme l’innocence des prévenus. Est-ce qu’il n’est pas plus facile de faire la preuve d’une culpabilité que d’une innocence ?

Badolini avait sous les yeux les photos montrant Gaël, ce matin même, se faisant défoncer par son taureau de partenaire et ayant l’air d’aimer ça.

— Pauvre gosse, grogna le chef de la Brigade mondaine entre ses dents. Quel monde ! Quel monde dingue et malade…

Il réfléchit un instant puis, à voix basse :

— Vous savez quelque chose ? Tout à fait entre nous, il y a des jours où je me demande si l’humanité n’était pas moins dangereuse et plus raisonnable quand elle avait peur de quelque chose… Le diable, l’enfer, Dieu ou le péché originel… Vous voyez ce que je veux dire ?

CHAPITRE V



Comme à regret, Boris Corentin s'arracha au spectacle inoubliable qui se déployait derrière le rideau de mousseline de la petite salle à manger. L'immensité de l'océan avec ses lames longitudinales et plombées qui venaient cataracter par strates successives d'écume jusque sur la plage. Le maelström de la falaise rocheuse. Le plan horizontal de la baie à perte de vue, à droite et à gauche. Puis ce branle-bas de la houle, comme un déluge retenu, menaçant. Là-dessus un vent tranchant comme un rasoir qui avait chassé, peu après son arrivée, les derniers nuages lourds et noirs comme des nappes de kérosène débarquées par un pétrolier du ciel vidangeant irrégulièrement au large d'Audierne.

Sa voiture de location trouvée deux heures avant à la gare de Quimper était garée devant la maison. Une R14 flambant neuve, souple et nerveuse comme il aimait et remarquablement bien insonorisée, ce qui lui avait permis, sur la route de Quimper à Audierne, de goûter tous les agréments de l'autoradio réglée immédiatement sur France-Musique. Par chance, il n'était pas tombé sur une émission de musique moderne. Sérielle, dodécaphonique ou électronique. Style grincements de portes, cliquetis de fourchettes et concassage d'instruments à vent à coups de hache. Non : le *Stabat Mater* de Pergolèse (1710–1736). Une merveille pure et simple.

Il soupira. Rien n'avait changé, ici. La lime, dégagée et flambante comme de l'argent liquide, s'éparpillait en copeaux de reflets dans l'océan. La petite route devant la maison avait seulement été goudronnée il y a cinq ans. Dans son enfance, c'était un chemin de terre battue où il avait mille fois laissé les empreintes de ses pieds nus allant ou revenant de la plage.

Maintenant il se réorientait, retrouvant des émotions oubliées. La nuit, étrangement éclairée par la lune comme dans un de ces effets spéciaux de cinéma qu'on appelle *nuit américaine*, palpitait de jets de feu rapides et tournant tout le long de la grève. Les phares. Celui de la pointe de Lervily, à l'extrémité nord-ouest de la baie. Celui de la Pointe du Raz. Celui de la baie des Trépassés qui porte ce nom réjouissant à cause des druides – ces prêtres de la religion celte – qui y étaient embarqués après leur mort pour être enterrés sur l'île de Sein.

La maison de Mme Corentin mère se dressait toujours, minuscule et isolée, à deux kilomètres d'Audierne, à la sortie sud du port, sur la route de

Plouhinec et Plozévet, tout près du minuscule port de pêche de Porz-Poulhan, le seul à s'être construit sur la baie pour la bonne raison qu'il est abrité par une crique d'un côté et par la pointe de Souch de l'autre. Partout ailleurs c'est l'immensité de la côte avec sa mer sournoise, plutôt dangereuse, sa plage à l'infini tendue en arc de cercle et sa plaine dénudée et basse où les vents cavalcadent sans rencontrer de résistance. Ce qui explique – un inconvénient pouvant devenir un avantage inestimable en certaines circonstances – que la folie vacancière des Français n'était pas venue au fil des années massacrer le site et assiéger de lotissements et autres résidences secondaires la petite maison de Mme Corentin, toujours farouchement et splendidement solitaire.

Il revint vers là salle à manger qu'il traversa. Des vieux meubles cirés de son enfance, montait toujours la même odeur un peu moisie, si rassurante.

Soudain il s'arrêta, à deux pas de la cuisine.

— Maman, s'écria-t-il, qu'est-ce que c'est que ça ?

La silhouette en tablier à fleurs et jupe bleu foncé qui s'activait entre la cuisinière et l'évier maîtrisa à la volonté un tressaillement. La voix du fils prodigue qui revenait irrégulièrement la voir entre deux haltes, entre deux enquêtes, entre deux aventures, était pour la vieille dame la plus douce des musiques. Mais elle était assez fine aussi, assez intelligente, pour savoir qu'une mère ne doit pas montrer le dixième de son émotion à un grand fils, même aussi tendre que son Boris, de peur de le voir s'agacer et se crisper. Elle s'arracha posément au homard à la bigouden qu'elle était en train de mettre au four – une spécialité des vraiment très grands jours à laquelle elle devait penser depuis au moins trois semaines, plus impatiente chaque matin de revoir son fils unique.

Elle se rapprocha de la salle à manger, en s'essuyant les mains à un torchon.

— Maman, reprit Boris en souriant, il faut que je te gronde, tu sais ? On dirait un reposoir ! Un autel !

Il montrait une grande glace toute piquée, au tain à demi écaillé, et entourée d'un cadre doré Louis XVI. Mais ce n'était pas la glace elle-même qu'il désignait. C'était, entre le cadre et le verre, ce qui la décorait et, de place en place, par un système compliqué de petits bouts de scotch, avait fini par recouvrir presque complètement la surface du miroir.

— On peut dire que tu es conservatrice, émit Boris en riant.

Il y avait là des dizaines et des dizaines de cartes postales. De tous les coins de France et de bien des endroits du monde. Toutes expédiées par Boris Corentin lors de ses enquêtes. Il en reconnut quelques-unes. Ça faisait comme un drôle de voyage dans son passé. Une vue aérienne des gratte-ciel de Cocody, le quartier snob d'Abidjan[2]. Un vieux palais de Tokyo[3]. Un cliché représentant des phoques jouant dans les rochers sur la côte bulgare[4]. La perspective plongeante du Golden Gâte à San Francisco[5]. Et bien d'autres encore. De France, cette fois. La Corse, Saint-Tropez, les ruines romaines de Saint-Rémy-de-Provence…

Des années de planques, de traques, de recherches, de dangers évités par miracle. Des années de paperasserie aussi, on l'oublie trop souvent que la vie d'un flic c'est aussi des rapports tapés, des procès-verbaux rédigés, des recherches dans les Archives, les démarches pour les allocations financières appelées bons roses et pour les commissions rogatoires, sans compter les bordereaux de frais à régler par le caissier du « stratif » à la fin des enquêtes…

La monotonie de l'existence, quoi. Avec ses coups d'accélérateur fabuleux dus à une rencontre, un mot, un geste. Ou ses plongées en catastrophe dans l'horreur et le cauchemar.

En fils aimant, Boris veillait à ne jamais laisser sa vieille mère plus de quinze jours sans nouvelles. Quand il était à l'étranger, il savait parfaitement qu'elle tremblait pour lui jour et nuit. Aussi s'arrangeait-il toujours pour expédier ses cartes postales juste au moment du retour en France, de manière à ce que leur arrivée à Audierne coïncide avec le coup de fil rituel qu'il lui passerait, l'informant par là même qu'il était toujours bien vivant et calmant provisoirement des angoisses qu'elle aurait préféré se faire couper en morceaux plutôt que d'avouer.

— Je te suis par la pensée, murmura la vieille dame, confuse comme une petite fille prise en faute.

— Et tout ça, Maman, tu crois que c'est sérieux ?

Entre les cartes postales, il y avait des tas de photos plus anciennes. Noir et blanc. Jaunies par le temps. Boris à tous les âges. En short. En slip de bain. En collégien studieux mais énergique dans les bagarres, si on en croyait ses deux genoux royalement « couronnés ». En premier communiant

aussi, avec ses grands yeux de charbon chaud qui faisaient déjà se retourner les filles. En lieutenant dans les Aurès enfin…

— Je suis si seule, murmura la vieille dame en baissant la nuque.

Il l'entoura de ses grands bras.

— Je sais, fit-il ému. Je te taquinais, Maman.

Il y avait aussi une photo qui représentait Boris à 8 ans. Celle-là, il la connaissait depuis longtemps et ne pouvait la regarder sans une grande déchirure dans le cœur. Il était là, petit garçon brun déjà musclé et élancé, serré contre la haute silhouette aux épaules larges et athlétiques d'un homme auquel aujourd'hui il ressemblait comme à un frère jumeau.

Son père. La photo avait été prise un matin du début de l'hiver. Le lendemain son père s'embarquait à Audierne pour une campagne de chalutage en mer d'Irlande, et Boris ne devait plus jamais revoir ce colosse aux yeux doux et aux mains qui lui paraissaient immenses.

Jean-Baptiste Corentin, marin pêcheur de pure souche bretonne, avait disparu dans une de ces tempêtes qui ravagent chaque année tant de familles du Finistère et des Côtes-du-Nord. Mme Corentin était restée avec un fils à élever qui ressemblait comme une ombre au disparu, et une longue vie solitaire devant elle…

Il la serra un peu plus contre lui.

— On est bien ensemble, Maman, laissa-t-il tomber en détournant la tête pour dissimuler ses yeux un peu humides.

La vieille dame se dégagea.

— Avec toutes tes histoires, gronda-t-elle, je ne sais plus où j'en suis. Je vais rater mon dîner, moi !

Le dîner n'était pas raté, précédé de deux vodkas Eristoff à l'orange bien glacées. Le homard à la bigouden aurait mérité haut la main un 19 et demi sur 20 avec cinq toques rouges (c'est-à-dire : « cuisine inventive ») dans le dernier guide gastronomique de Gault et Millau.

On en était au café lorsque la vieille dame après un silence fit d'une toute petite voix :

— Boris, mon grand, il faut que je t'avoue quelque chose…

Elle regarda son fils reposer sa tasse à moitié vide.

— Je crois que j'ai fait une bêtise et tu vas m'en vouloir…

Boris haussa les sourcils. Ils avaient tous les deux les mêmes pommettes saillantes presque orientales, le même teint mat aussi, comme naturellement bronzé. Mme Corentin avait eu les cheveux aussi noirs que son fils et son mari. Ils étaient blancs maintenant, en longs bandeaux descendant sagement sur les tempes.

— Je me demande bien de quoi je pourrais t'en vouloir, pauvre maman, fit-il en souriant.

— Attends, fit précipitamment sa mère. J'ai trop parlé, avant-hier. Je ne sais pas ce qui m'a pris… C'était pendant que je faisais les courses… Chez le boucher… On se connaît depuis longtemps. À chaque fois que je viens, on discute de la pluie et du beau temps. Là, je me suis laissée aller. J'ai dit que je t'attendais. Que tu venais passer huit jours à la maison…

Du bout d'une petite cuillère en argent, Boris remua le reste de café dans le fond de sa tasse.

— Je ne vois pas où est le crime, fit-il observer.

— Tu vas comprendre, reprit Mme Corentin. Le boucher a parlé, après mon départ. Et particulièrement avec Mathieu Le Garrec…

— Le Garrec ? Connais pas, fit Corentin en fouillant ses souvenirs.

— Attends. Le Garrec est un brave gars qui n'a pas eu de chance dans la vie et qui vient d'avoir un grand malheur…

Elle toussa deux fois.

— Bref, à cause de mon indiscrétion, parce que tu es policier, un policier de Paris, c'est-à-dire une vedette en somme, il voudrait te voir…

Boris sentit se coincer quelque chose dans ses neurones. La case « tuiles ». Coups durs en pleines vacances. Intuition fulgurante qu'on ne le laisserait pas savourer ses huit jours de Bretagne en paix…

Le sentiment qu'ont aussi les médecins en congé quand ils sont démasqués. Ou les avocats à qui on demande sur le pouce un petit conseil, trois fois rien… Et tous ceux qui exercent des professions utiles dans la vie quotidienne.

— Maman, fit-il le plus doucement qu'il put, tu sais, je suis en vacances ici, ça arrive rarement et j'ai envie d'en profiter avec toi. Rien que nous deux…

Elle se contracta. Ses grands yeux noirs pleins de vivacité malgré l'âge s'embuèrent.

— Moi aussi, mon grand. Tu crois que je ne suis pas la première punie ?

— Mais qu'est-ce qu'il veut, ce type que je ne connais pas, à la fin ?

Mme Corentin repliait sa serviette qu'elle glissa dans un rond d'ivoire. Un geste qu'elle répétait deux fois par jour depuis des dizaines d'années.

— Tu ne le connais pas mais lui te connaît, fit-elle remarquer.

— Comment ça ?

Elle lissa les bandeaux blancs de ses cheveux.

— Il a souvent entendu parler de toi…

— Mais par qui ?

— Sa femme est… Je veux dire, sa femme était la sœur d'une fille d'ici que tu connaissais… Vonnick. Vonnick Le Clech. Tu te souviens ?

— Vonnick ? répétait-il. Vonnick Le Clech ?

Sa mémoire galopait sur le flot des souvenirs remontant à la vitesse de la marée dans la baie du Mont-Saint-Michel.

— Je pense bien, s'écria-t-il enfin.

Vonnick ! Il la revoyait comme si c'était hier.

Le nuage de ses cheveux roux autour de son petit visage triangulaire. Son sourire. Son parfum. Et puis' brusquement la tache rousse feu de sa toison, entre ses cuisses, et cette constellation de pointillés de son sur ses reins, son dos, ses fesses et ses seins respectivement et également rebondis… Et tout le reste. Ils avaient jadis vécu ensemble une drôle d'aventure, pas si drôle que ça dans le smog assez peu ragoûtant d'une cité de HLM des environs de Paris, la Vallée-aux-Renards[6]. Une sale enquête où la seule bouffée d'air frais, le seul rayon de lumière, ça avait été précisément Vonnick Le Clech, avec qui les hasards de la vie l'avaient fait cohabiter pendant quelque temps. Comme mari et femme. À tous les sens du mot…

— Vonnick, murmura-t-il, gardant pour lui les souvenirs les plus « chauds ». La fille du droguiste d'Audierne… Elle avait 18 ans à l'époque. Qu'est-ce qu'elle est devenue ? Elle cherchait du travail à Paris comme sténodactylo.

— Mariée, fit Mme Corentin. Elle vit au Brésil. C'est drôle la vie, non ? Et elle a trois enfants…

Il refoula dans un coin de sa tête des souvenirs de bouche vorace, de croupe mangeuse de sexe masculin et de ventre ardent au plaisir et brûlant de fièvre.

— Bon, reprit-il sur un autre ton. Ce… ce Le Garrec est son beau-frère, si je comprends bien ? Il a entendu parler de moi par Vonnick, il vient de lui arriver une tuile et comme il a appris que je venais, il veut me voir ?

— C'est cela même, fit la vieille dame.

— Et il t'a dit quand il me contacterait ? Demain ?

Il avait envie de s'intéresser aux problèmes de ce Le Garrec comme de se précipiter dans l'océan, depuis le dernier rocher émergé de la Pointe du Raz.

— Ce soir, fit la vieille dame horriblement gênée. Il m'a suppliée. Si tu savais ce qui vient de lui arriver…

Boris serra les mâchoires. En se répétant qu'il était en vacances tandis que quelque chose se dessinait dans son champ de vision, sur quoi était marqué, bien lisible : Sac de nœuds et emmerdements inévitables.

CHAPITRE VI



Boris Corentin regarda avec une résignation infinie la calvitie naissante du beau-frère de Vonnick. Le genre de blond qui se déplume vite. Avec une grosse moustache en crocs dans l'espoir de compenser les dégâts fatals de l'âge. Dans sa canadienne beige doublée mouton, Mathieu Le Garrec avait

plutôt l'air d'un costaud, mais ça devait être dû à la canadienne plutôt qu'à lui-même.

Il chercha longuement des yeux un endroit où poser son verre de vodka Eristoff sans risquer d'imprimer un beau rond bien blême dans le chêne ciré de la table de la salle à manger débarrassée de ses plats et de sa nappe après le dîner. Mme Corentin leur avait laissé la bouteille et s'était éclipsée dans la cuisine d'où venaient des bruits de vaisselle entrechoquée et des gargouillis de robinets et de tuyauteries qui auraient eu besoin d'une sérieuse révision.

Le Garrec finit par trouver un terrain d'atterrissage pour le verre en question : son paquet de Gitanes posé en s'installant près de lui, sur la table.

— Voilà, fit-il lentement. Maintenant que vous savez le principal, vous devinez pourquoi j'ai essayé d'obtenir cet entretien avec vous… Tout en sachant à quel point ça doit être pénible, pour quelqu'un qui est en vacances, de…

Boris balaya l'espace de sa main.

— Laissons ça, voulez-vous ? Je suis capable de me mettre à votre place…

Le beau-frère de Vonnick venait de lui raconter une sacrée histoire, il fallait avouer. Mais où il ne voyait pas du tout quelle aide il aurait pu apporter à son interlocuteur.

Jacqueline, sa femme – la sœur par conséquent de Vonnick – avait été retrouvée noyée dans des conditions pour le moins curieuses. D'après Le Garrec, elle était employée depuis quelques mois dans un Institut qui venait de s'installer tout près d'Audierne, à deux pas, sur la côte.

— De la route, on voit les baies des bâtiments, avait-il expliqué. Ça reste allumé toute la nuit. C'est ultramoderne à l'intérieur. Ils y font des thérapies classiques, style bains d'algues, douches sédatives, bains bouillonnants, rééducation en piscine, mécanothérapie… Et puis d'autres trucs aussi. Médecines « différentes », paraît-il. Je n'ai jamais très bien compris. C'est d'ailleurs de ça que Jacqueline s'occupait.

Cinq jours avant, on l'avait retrouvée morte. Noyée dans un des « caissons de relaxation » de l'établissement.

— Bien entendu, il y a eu enquête ? interrogea Corentin.

Le Garrec hocha la tête. Il parlait d'une voix lente, sans timbre. La voix de quelqu'un qui se ressasse des choses toute la nuit sans parvenir à trouver

le sommeil.

— Tout s'est passé normalement, fit-il. Police Secours d'abord. Puis l'identité judiciaire. Le commissariat de Quimper a été prévenu. Le lendemain, un commissaire divisionnaire du SRPJ de Rennes est venu sur les lieux…

Il avala une gorgée d'alcool.

— Ça m'ennuie, monsieur l'inspecteur, de mettre en cause des collègues à vous, mais quand j'entendis dire aujourd'hui qu'il s'agit probablement d'un accident et qu'on va clore l'enquête, je me pose des questions…

Boris soupira. Flairant la fin de ses vacances avant qu'elles n'aient commencé.

— Ecoutez, fit-il, vous vous imaginez bien que, même si je le voulais, je ne pourrais pas intervenir. Je n'ai pas de mission, pas de CR, le SRPJ de Rennes s'occupe de l'affaire, le Ciat de Quimper également… La presse locale, comme vous venez de me le dire, suit l'affaire de près…

Il montra le dernier numéro du *Télégramme de Brest* qui relatait en première page les derniers éléments de l'enquête.

— Je ne crois pas, termina-t-il, que je serais très bien reçu si je fourrais mon nez là-dedans… J'imagine très bien, croyez-moi, ce que vous ressentez. Mais comment pourrais-je vous être utile ? C'est tout de même peut-être vraiment un accident…

Le Garrec souleva son verre pour prendre une Gitane. Il l'alluma puis ouvrit la bouche. Puis, quand il eut fini de parler, Boris sut définitivement que ses vacances étaient gâchées.

— Vous croyez, monsieur l'inspecteur, qu'on peut se noyer dans un bain dont la composition est si riche en sel qu'aucun corps ne pourrait y rester une seconde immergé ?

Il y eut un silence. Boris tenta sa dernière chance. Le baroud d'honneur.

— Qu'est-ce qu'ils en disent, au SRPJ, quand vous leur posez cette question ?

— Malaise cardiaque suivi de noyade, laissa tomber Le Garrec. Ça tient debout, si je puis dire. À condition d'avoir vraiment envie d'y croire. C'est-à-dire d'éliminer d'autres éléments…

— Que voulez-vous dire ?

Le Garrec rougit soudain, regardant la cuisine où la mère de Boris s'activait toujours à ranger de la vaisselle.

— La suite, je préférerais vous la confier ailleurs, souffla-t-il. Ça me gêne, vous comprendrez pourquoi… Vous voulez bien que nous fassions quelques pas dehors, ensemble ?

Boris repoussa sa chaise. Savourant un instant qui ne reviendrait plus.

Voilà. Il était à Audierne, chez sa mère, dans la maison où il avait vécu dix-neuf ans. Il avait tout pour se sentir en paix, heureux.

Et puis le malheur des autres était venu sonner à la porte, heurter sa fenêtre.

Comme d'habitude.

Il se leva.

— Allons-y, fit-il doucement.

La route bleuie par la lune évoluait sinueusement entre les premiers rochers de la côte et la plaine. Ils s'éloignèrent en silence du jardinet plutôt desséché par le vent salé qui entourait la maison de Mme Corentin. La petite barrière blanche entourait des parterres de plantes marines, dures et pâles, comme minérales, salines, à demi consumées par le climat et transformées en espèces de bancs de coraux végétaux qu'on aurait dit pétrifiés. Seul un grand pin sombre s'élevait, derrière la maison, courbé docilement par le vent d'ouest.

— Monsieur l'inspecteur, reprit soudain Le Garrec, je préfère me jeter à l'eau tout de suite. C'est assez pénible comme ça. Voilà. Jacqueline, ma femme, avait un amant.

Boris se tut. Avec l'impression qu'on était en train de désemboîter devant lui les diverses pièces d'une poupée-gigogne.

— Ça durait depuis longtemps, je crois, mais je n'en ai eu la certitude que récemment. J'ai fait quelque chose que je ne me serais jamais cru capable d'imaginer. J'ai engagé un détective privé pour la suivre… Un type de Quimper. Quand j'ai eu le rapport de sa filature, j'ai cru que j'allais en crever. Photos, adresses des rendez-vous, horaires… Le week-end qui a précédé sa mort, j'ai eu une explication plutôt dure avec Jacqueline et elle m'a promis qu'elle allait rompre…

Corentin sortit son paquet de Gallia.

— Pardonnez-moi, murmura-t-il, mais qu'est-ce que ça prouve, concernant la mort de votre femme ?

L'autre s'arrêta. La marée montante grondait, à leur droite, le long de l'amphithéâtre immense de la baie.

— C'est ce qu'on m'a répondu au SRPJ. Et aussi au commissariat de Quimper. Pourtant, dans tout ça, il y a des trucs bizarres que je ne m'explique pas…

Il secoua la tête.

— Je n'en veux pas à Jacqueline. Elle avait envie de vivre et je n'étais pas un mari drôle, paraît-il. En plus, depuis un an j'ai perdu mon boulot et je n'arrive pas à en retrouver un autre… J'ai un job quand même ; je travaille pour une boîte de Paris… Je vends des encyclopédies au porte-à-porte. Vous voyez le genre ?

Il rapprocha la flamme de son briquet de la Gallia de Corentin.

— Je n'avais qu'une toute petite vie minable à lui offrir, à Jacqueline. Elle était jeune, elle plaisait aux hommes… Elle n'avait pas envie de se résigner… Elle a pris ce type, ce Farid, comme amant pour oublier. S'étourdir.

Il écouta un instant le bruit sourd, caverneux, le bruit de succion que faisaient les vagues comme si elles avaient voulu avaler le sable de la plage.

— Comme son nom l'indique, mon, heu… mon rival venait d'Afrique du Nord. Algérie, paraît-il. Les renseignements du détective privé sont vagues sur ce point pour la bonne raison que Farid vivait de toute évidence en France dans l'illégalité…

— Immigré clandestin ?

— Ça en a tout l'air. Pourtant, il payait un loyer. Un studio meublé à Quimper. C'est là qu'ils se retrouvaient, Jacqueline et lui…

Narines dilatées, il aspira une violente gifle d'iode.

— Vous devez vous demander pourquoi je vous raconte tout ça. Je me fais peut-être du cinéma, mais d'après le rapport du détective privé que j'avais engagé, Farid se rendait tous les matins à l'Institut où travaillait Jacqueline. Il en ressortait tous les soirs à la même heure. L'heure des employés. Six heures. Vous devinez, maintenant ?

Boris Corentin fronça les sourcils.

— Ce Farid aurait été employé à l'Institut, lui aussi ? Sans fiche de salaire bien entendu, ni cotisations sociales…

— Ce qui expliquerait sa rencontre avec ma femme et ses moyens d'existence lui permettant de payer ponctuellement un loyer à Quimper.

Boris le regarda.

— Vous en avez parlé à la police ?

L'autre haussa les épaules.

— Ils m'auraient pris pour un mythomane, probable.

— Pourquoi ?

— Parce que Farid, outre qu'il n'avait sûrement pas d'existence administrative dans les papiers de l'Institut et la liste du personnel, a disparu exactement le même jour que ma femme.

— Comment le savez-vous ?

— Mon privé, toujours. Il n'a pas su tout de suite que Jacqueline était morte. Vous imaginez bien que je n'ai pas pensé à le prévenir. J'avais autre chose en tête… Il a continué sa filature, ses planques. Eh bien, Farid n'a pas reparu chez lui depuis le soir où on a retrouvé Jacqueline morte. Pas plus à Quimper qu'à l'Institut. Volatilisé.

Boris avala sa salive plusieurs fois et s'aperçut qu'il avait des difficultés à réaliser cette opération. Signe que ça y était. L'autre avait gagné. Il était accroché.

— Tenez, fit brusquement Le Garrec. C'est là que Jacqueline travaillait. C'est là qu'elle est morte.

Les bâtiments s'élevaient à moins de deux kilomètres de la maison de la mère de Corentin. Tout récents. Il y a un an et demi, lors de son dernier séjour, ils n'existaient pas.

— Voilà, reprit Le Garrec d'une voix étranglée. Avant de m'excuser de vous avoir ennuyé avec mes histoires, il me reste à vous donner une dernière précision. Celle-là, elle me vient de la police. L'autopsie pour être plus précis… Un peu avant de mourir de mort « naturelle », Jacqueline a eu des rapports sexuels.

Il eut un rire lugubre.

— Et je peux vous jurer que ce n'est pas avec moi.

Corentin passa une main dans ses boucles noires.

— Je veux bien réfléchir à tout cela et essayer de vous aider, murmura-t-il. Mais ne comptez pas sur moi pour intervenir. Pas question de parasiter l'enquête officielle.

— J'entends bien, souffla Le Garrec, docile.

— Et vous allez me promettre une chose. Vous allez téléphoner demain matin au commissaire divisionnaire du SRPJ de Rennes qui s'occupe de l'enquête pour lui raconter toute cette histoire, avec ce Farid. Je ne veux pas en savoir plus qu'eux, vous comprenez ?

— Je comprends, fit Le Garrec.

— Ne vous faites pas d'illusions. Je ne sais pas trop ce que je pourrai faire…

Ses yeux allèrent de l'Institut qui brillait, là-bas, au démarcheur d'encyclopédies que le malheur, quelques jours avant, avait saisi entre ses pattes et tourné un bon coup en direction de la fatalité et du chagrin.

— Revenez me voir demain matin quand vous aurez appelé Rennes, fit-il. J'aurai réfléchi. La nuit porte conseil.

— Merci, vibra le veuf.

— N'attendez pas de miracles, l'avertit encore Corentin.

Et en même temps, il savait qu'il irait jusqu'au bout. L'autre lui avait donné assez d'éléments bizarres, tragiques et contradictoires pour éveiller cet instinct qui, chez tout policier, ne dort jamais que d'un œil et qui fait que les flics ne sont pas tout à fait comme les autres hommes : l'instinct de la chasse.

Et puis il y avait encore autre chose. La mort de cette Jacqueline qu'il n'avait jamais vue ne concernait pas tout à fait une étrangère.

Jacqueline était la sœur de Vonnick. Et celle-ci, malgré les années, il la revoyait comme si elle était encore dans ses bras. Il ressentait encore contre lui les longs frémissements de sa colonne vertébrale ondulant en cadence. Le parfum de sueur saine montant de ses aisselles rousses. Et les mille taches de rousseur de son dos et de son ventre, plus nombreuses que les étoiles de la Voie Lactée.

Très vaguement, quelque part dans son inconscient, il avait comme une sorte de dette à payer. Pour tout le bonheur qu'elle lui avait jadis donné.

CHAPITRE VII



Comme toutes les salles de judo qui se respectent, celle de la rue de Reuilly, tout près de la place Daumesnil, était parfaitement nue et dépourvue de toute décoration risquant de perturber la concentration des élèves. C'était une sorte de cellule monacale avec l'espace en plus, au premier étage d'un vieil immeuble en cours de ravalement, dans les anciens locaux d'une Académie de billard qui avait périclité depuis longtemps. Sur un mur, comme dans beaucoup d'endroits de ce genre, il y avait tout de même un portrait, celui de Jigoro Kano, le maître, né en 1863 au Japon dont l'action en faveur du judo a promu cet art martial à l'échelon mondial tout en lui insufflant une indispensable bouffée de spiritualité.

Le Maître Kano n'était pas un hercule, loin de là. Il mesurait 1 m 50 et pesait cinquante kilos ! De quoi encourager les moins athlétiques. De quoi également faire comprendre aux femmes qu'elles ont toutes leurs chances dans la pratique de ce sport de combat qui, de nos jours, vu l'ambiance de criminalité galopante qui se développe dans les villes, peut rendre des services inestimables.

Chloé Larrieux l'avait compris depuis longtemps. Elle était d'ailleurs ceinture noire 2e Dan.

La jeune Femme blonde vêtue d'un judogi, la veste et le pantalon de toile en usage pour l'exercice des arts martiaux, s'avança dans le dojo, effleurant

de ses pieds nus les plaques de paille tressée entourées de cadres de bois qui formaient les tatamis traditionnels.

Elle paraissait minuscule, frêle, presque une adolescente, face à son adversaire, un moustachu brun aux cuisses monumentales et à la face carrée.

Pourtant, à raison de deux séances par semaine d'entraînement depuis cinq ans, elle avait acquis une assurance certaine.

Sous l'œil du professeur, les deux judokas se saluèrent. Debout, jambes jointes, bras le long du corps. Le cérémonial rituel avant le combat.

Puis ils se rapprochèrent l'un de l'autre, saisirent leur kimono respectif, manche droite de Chloé dans le poing gauche de son adversaire et réciproquement, assurèrent longuement leurs prises et commencèrent à se déplacer au même rythme, face à face, chacun tentant de rompre l'équilibre de l'autre.

Pendant dix minutes, tout se déroula normalement. Les mouvements de chutes se succédaient. Fauché de cuisse intérieur (Uchi-mata). Fauché de jambe extérieur (O-soto-gari). Bloqué de pied au genou (Hiza-Guruma).

Et puis, soudain, ce fut comme si tout se désarticulait. À une allure folle. Les yeux fixes, une longue veine saillante partageant son front, Chloé maintenait son adversaire à terre. Un Udagatami impeccable. L'homme, confiant dans la loyauté de sa partenaire, était sur le dos. Chloé, des deux mains, tirait vers elle son coude dans le sens contraire au mouvement normal de cette articulation. En même temps, le genou droit de la jeune femme pesait sur la cage thoracique du moustachu.

Celui-ci avait en gros plan, au-dessus de lui, le visage de la ravissante blonde. Il comprit avant le professeur qu'il se passait quelque chose de pas normal. Les yeux de Chloé étaient devenus deux pastilles bleues phosphorescentes. Leur lueur était insoutenable.

Et puis il y avait son genou qui, non seulement pesait sur sa poitrine, mais essayait maintenant de l'écraser.

Il s'affola et se dit en même temps que c'était trop tard. Il voulut crier mais n'y parvint pas.

L'odeur de sueur qui flottait dans la salle, mêlée aux remugles d'embrocation, montait comme un poison entre les tempes de Chloé

Larrieux. L'odeur du mâle en rut. Sa puanteur âcre et chaude. Des délires d'images l'assaillaient.

Elle se dit vaguement qu'elle devenait folle. Cette sensation, c'était comme la brûlure d'un électrochoc. Une secousse violente et elle était expédiée dans un autre monde. Son monde. Celui de ses cauchemars.

— Hé ! Ça suffit, cria soudain le professeur de judo. Pas d'immobilisation de plus de 30 secondes.

Chloé tressaillit à cette voix. Son adversaire la sentit qui hésitait, immobile. Puis ses muscles se détendirent. Son genou se fit plus léger. L'air s'engouffra à nouveau dans la poitrine de l'homme.

Elle sourit lentement comme si elle suivait le parcours d'une vision intérieure qui s'en allait. Absente, comme groggy après un flash de drogue, elle se redressa en vacillant légèrement.

L'autre fit de même. Il n'avait rien compris. Sauf qu'il avait senti passer tout près de lui quelque chose qui n'avait rien d'humain.

Au premier étage du tout nouveau *Multi-Store* du boulevard des Capucines qui vient de remplacer l'ex-*Drugstore-Publicis* situé au même endroit, Marc Mado savourait ce qu'il pensait être l'une de ses dernières soirées de chômeur. Vingt-deux ans, le bel âge pour démarrer au Club. Il avait rendez-vous demain matin avec un responsable haut placé et une recommandation en béton puisque le responsable en question était un cousin germain de sa mère.

Le Club ? Quel Club ? Mais le seul bien sûr qui ait conquis ses lettres de noblesse en devenant *Le Club* tout court. Connu à travers le globe entier, du nord au sud. Et qui a révolutionné les loisirs en une génération. Un bouleversement presque aussi important que la démocratisation de l'automobile, l'invasion de la télé et la popularisation de la pilule, ces trois piliers de la civilisation de la seconde moitié du XXe siècle. Le Club, avec son nom devenu une sorte de slogan, était le quatrième pilier. La quatrième colonne du temple de la vie quotidienne des habitants de la planète – du moins cette partie de la planète qui n'est pas sous surveillance soviétique, c'est-à-dire qui vit pas tout à fait dans la misère et le contrôle policier permanent aux approches de l'an 2000.

Cocotiers, lagons, piscines, soleil, filles bronzées, faciles et roucoulantes de plaisir sur des plages de sable chaud ou dans un lit rafraîchi par la climatisation… Ça s'agitait sec sous son crâne, les images stéréotypées du Paradis terrestre ici et maintenant, à portée de la main. Les filles surtout. Les autres organisatrices, ses collègues. Les clientes aussi. Il les voyait toutes belles, aguichantes, séduites au premier mot, au claquement des doigts, au sourire ou au clin d'œil. On lui avait raconté des trucs… Il paraît qu'il s'en passait de belles, sous les myriades de constellations du ciel des Tropiques, dans les villages de vacanciers… La grande orgie heureuse. La symphonie des sens…

Par les grandes baies du *Multi-Store* qui donnaient directement sur l'Opéra illuminé dans la nuit et ruisselant de la petite pluie aigre de printemps qui s'acharnait sur Paris, il regarda un instant les voitures, en bas, qui essayaient de se faire des vacheries entre les feux rouges. Histoire de se donner du courage pour draguer la fille assise à deux tables de lui, dans le décor très japonais de la salle de restaurant, au-dessus des boutiques de l'endroit (librairie, traiteur, mini électronique de pointe). Une fille blonde superbe. Habillée style femme active. « *Exécutive woman* », comme disent les Américains. Tailleur gris en laine avec ceinture corsetée en cuir dessinant une taille ultra-mince, jupe descendant jusqu'au-dessous des genoux mais serrant les cuisses et la croupe rien que pour les dessiner et les rendre plus excitantes encore que si elles étaient nues, bijoux en argent enfin. Au poignet gauche et autour du cou. Elle était de trois quarts. Assise au-dessus d'une salade composée. La seule chose qu'il ne voyait pas, c'était son visage.

Il se décida à agir. Lui, il était plutôt du genre beau mec type méditerranéen. Cheveux mi-longs bruns, regard de beau ténébreux. Il saisit son verre après en avoir vidé les dernières gouttes de vin et le projeta contre l'angle de sa table où il se fracassa.

Bien entendu, l'inconnue blonde eut le réflexe espéré. Elle vira sur elle-même et lui présenta son visage. Grands yeux bleu pétrole, bouche large, un faux air d'Isabelle Adjani mais en blonde… C'est-à-dire dévastatrice, frémissante et sublime.

— Merci, fit-il tranquillement.

Sa voisine le dévisagea de son regard brumeux, comme blessé intérieurement, secrètement.

— Pardon ?

— Merci, j'ai dit merci, reprit-il avec la volubilité des timides qui ont longtemps répété une scène avant de se jeter à l'eau. Je voulais voir votre visage. Si ça avait été nécessaire, j'aurais fait sauter l'Opéra pour ça.

Elle sourit.

— Je dois dire que ça valait la peine des dégâts, ajouta-t-il.

Déjà un garçon remplaçait le verre et ramassait les débris sur la moquette. Râlant intérieurement.

— Vous êtes content à peu de frais, ça fait plaisir, fit la jeune femme en le jaugeant ironiquement.

Marc Mado était du genre répandu qui n'arrête pas de se vanter de ses dragues devant ses copains. Des coups fumants. Des filles levées à la hussarde et culbutées dans des toilettes de cinéma, des voitures, des recoins sombres de parkings. À l'entendre, elles n'arrêtaient pas, toutes, de cavaler après le bijou ultra-précieux qui se trimbalait entre ses jambes, et de tomber en pâmoison devant dès qu'il approchait. « Moi, les femmes… » C'était en général comme ça qu'il attaquait ses confidences. L'ennui, c'est qu'il se montrait plutôt discret et n'exhibait jamais ses conquêtes. À l'entendre, elles étaient toutes mariées ou terrorisées par un amant jaloux comme une bête. « Moi-les-femmes », c'était le surnom que ses copains lui avaient donné quand leur crédulité avait fait place à un scepticisme amical et indulgent.

Il essaya un vieux plan.

— Vous savez, reprit-il d'un air futé et pas si bêtement que ça, j'aimerais bien être le premier homme de l'histoire de la drague à dire à une femme qui lui plaît : « J'ai l'impression de vous avoir déjà vue quelque part, est-ce que je me trompe ? » Mais comme l'a dit je ne sais plus qui : « Le premier qui a comparé une femme à une rose était un génie, le deuxième était un imbécile… »

Comme il avait épuisé provisoirement son répertoire de citations, il s'arrêta net.

— Je comprends vos inquiétudes, fit-elle en recommençant à grignoter sa salade. Vous auriez horreur de passer pour un imbécile, n'est-ce pas ?

Le futur bronzé de choc des plages d'Afrique ou des Caraïbes se rengorgea. Fier de ce qu'il croyait être son look sportif de Méditerranéen

buriné.

— Exact, fit-il. Moi, ce qui me branche, c’est le coup de foudre magique… Sans paroles… On se regarde, on se plaît… On se lève tous les deux au même moment, sans rien dire, on se retrouve dehors, on marche sans parler, on tourne à droite ou à gauche ensemble, et on se retrouve au lit une demi-heure plus tard. Pas seul bien entendu.

Elle laissa retomber sa fourchette.

— Désolée, souffla-t-elle. Vous avez parlé de magie à juste titre. Et la magie ça ne se commande pas. Ça marche ou pas. Tout seul. Et ce soir, c’est le point mort.

Cinq minutes plus tard, quand elle se leva, il ne se leva pas en même temps qu’elle, comme dans le rêve sans paroles qu’il venait d’évoquer, et le roman-feuilleton sentimentalo-érotique dont il caressait la perspective se déchira en confettis.

Il suivit des yeux, amèrement, le derrière magnifique de l’inconnue, balancé sous la jupe grise étroite dans une course de métronome pleine d’éloquence.

— Merde, se secoua-t-il brusquement. Celle-là il me la faut.

— Alors vous êtes du genre collant, finalement ?

Chloé Larrieux venait de se voir rejointe au rez-de-chaussée du *Multi-Store* de l’Opéra par le grand garçon brun qui venait de faire un bide si retentissant avec elle.

— Vous achetez un livre ? questionna-t-il en regardant autour d’eux la librairie où il l’avait retrouvée.

Elle haussa les épaules et poursuivit son chemin entre les rayons. Elle s’arrêta et feuilleta un best-seller de l’hiver, *Débris d’un chagrin amoureux*. Cent mille exemplaires en moins de trois mois, après que l’auteur, lors de son passage à la célèbre émission *Apostrophes*, eut mis ses tripes à nu et son cœur blessé au soleil artificiel des projecteurs.

— Tenez, décida brusquement la blonde. Je vous l’offre. C’est ce qui vous attend avec moi si vous insistez.

« Moi-les-femmes » grimaça.

— Tant pis, dit-il, j’insiste quand même.

— Maso ?

— Si vous voulez.

Elle le regarda. Il y en avait vraiment qui galopaient après leur malheur sans qu'on ait besoin de les pousser.

— Très bien, fit-elle. En route pour le chagrin… Chez vous, n'est-ce pas ?

Un quart d'heure plus tard, un taxi les déposait au pied d'un vieil immeuble de l'avenue du Général-Leclerc.

— Vous venez ? questionna Marc Mado. N'ayez pas peur. Juste un cognac. Si vous voulez partir après, je ne vous violerai pas. C'est pas mon genre.

— Qui vous a dit que j'avais peur ? questionna-t-elle.

Il vacilla, incertain. À mille lieues de ses proclamations habituelles sur les femmes qu'il défonçait et qui en redemandaient en se traînant à quatre pattes avec des cris à fendre l'âme d'une ville de cinquante mille habitants.

— Eh bien… Allons-y, bafouilla-t-il, brusquement impressionné par le regard fixe et bleu qu'elle venait de poser sur lui.

Un drôle de regard qu'il n'avait encore jamais vu à aucune femme.

C'est avec une imperceptible panique qui lui remontait dans la colonne vertébrale qu'il s'engouffra après elle dans l'ascenseur.

Assise en tailleur sur la moquette du living, au troisième étage, un chat angora de sexe féminin prénommé « Nana » au creux de ses cuisses, Chloé Larrieux regardait fixement son dragueur. Son verre de cognac à la main.

Qu'est-ce qui se passait en elle, ce soir ? Tout à l'heure, dans la salle d'Arts Martiaux où elle s'entraînait deux fois par semaine depuis cinq ans, elle avait failli tuer. Ecraser la cage thoracique de son partenaire. Du moins essayer. Ça avait été comme un vent violent, mauvais, un poison fou grimpant dans ses veines, explosant en taches rouges dans ses yeux. Cette odeur. Cette odeur de mâle. De sueur. De rut. Cet affolement en elle du cœur qui cognait, du sang qui ricochait entre ses tempes comme mille billes de flippers fous. Ce monde irréel qui s'était substitué au monde normal, en quelques secondes. Et cette galopade en elle, comme un instinct de mort et de crime venu de loin, du fin fond des âges, et qui avait failli la transformer

en bête sauvage. Rien que parce qu'elle tenait ce mâle sous elle, avec sa puanteur de brute saoule de viol, avide de femmes ouvertes, forcées, martyrisées…

Ensuite, ça avait été comme un coup de flou, une sorte d'évanouissement de sa conscience. Quand le professeur qui surveillait le combat était intervenu, trouvant qu'il y avait quelque chose qui clochait. Elle était allée prendre une douche, s'était rhabillée, remaquillée, et avait traversé une partie de Paris à pied avant de pénétrer comme une somnambule dans les couloirs flambant neufs du *Multi-Store* du boulevard des Capucines.

Il y avait autre chose, derrière tout ça. D'autres pensées. D'autres souvenirs. Proches. Et un peu plus lointains. Qui lui revenaient au cœur, de temps en temps, comme une morsure ou un vertige. Des scènes qui s'interposaient entre sa rétine et la réalité, et qu'elle chassait tout de suite. Plus tard… Plus tard… Maintenant, il fallait qu'elle aille jusqu'au bout.

Soudain, elle chassa le félin angora, libérant le creux de ses cuisses d'un geste sans équivoque. Et elle se décida à donner l'ultime coup de pouce au destin. Puisque ce garçon assez beau et parfaitement stupide n'avait pas compris les signaux d'avertissement qu'elle lui lançait pour le dissuader d'aller comme ça, si bêtement, au-devant de sa propre mort…

— Pourquoi vous ne venez pas près de moi ? fit-elle. La moquette est très confortable, on a dû déjà vous en parler…

« Moi-les-femmes » ne se le fit pas dire deux fois. Une seconde plus tard, sa langue fouillait la gorge de Chloé qui venait de s'offrir. Elle, les yeux bien ouverts, respirait l'odeur de l'homme. De la bête, pensait-elle sans même s'en rendre compte. Il y avait un peu de tout. Crème à raser du matin, baume après rasage, shampooing sans doute… Et puis cette espèce de patchouli coupé de bergamote et de citron dont il devait s'arroser trois fois par jour.

Mais par-dessus tout ça, aigre, entêtante, il y avait la sueur du mâle qui insistait, remontait, s'insinuait et avait triomphé depuis des heures des effluves d'eau de toilette ou de crèmes moussantes.

Et c'était ce parfum qui la piquait jusqu'aux extrémités des nerfs, comme si on lui avait enfoncé des aiguilles dans l'épiderme. Il allait falloir en finir. Et vite. Très vite.

Elle se dégagea brusquement, comme reprenant haleine, troublée.

— Laisse-moi un peu respirer, haleta-t-elle. Tiens, donne-moi une cigarette.

Elle désignait son sac de cuir verni de chez Dorothée Bis qui avait chaviré sous une chaise.

Marc Mado rampa vers le sac. Maladroitement il le renversa. Des choses s'en échappèrent. Tube de rouge à lèvres, cartes de crédit, carnet d'adresses, chéquier, stylo, papiers variés.

— Imbécile, soupira-t-elle. Si c'est comme ça que tu t'y prends pour tout…

Il trouva quand même les Benson. Une odeur de miel douceâtre emplit bientôt le studio du jeune homme.

— Bon, décida-t-elle après avoir tiré trois bouffées, c'est moi qui prends la direction des opérations, si tu veux bien ?

Il la regarda, désarçonné.

— Oui, quoi, on va voir ce que tu sais faire.

Elle s'allongea sur la moquette.

— Déshabille-moi, ordonna-t-elle.

Timidement, le pseudo-tombeur de légende s'attaqua au chemisier que gonflaient deux seins rebondis qui tenaient parfaitement en place, même quand leur propriétaire était couchée sur le dos.

— Pas la peine, fit-elle. La jupe seulement. Et le slip.

Il s'exécuta, troublé au moins autant par sa voix soudain autoritaire que par ce qu'il découvrait à présent. Depuis que, jupe de son tailleur relevée sur ses longues cuisses blanches, elle exhibait son ventre nu sous le slip transparent qu'encadraient des jarretelles noires.

Cambrée, cuisses ouvertes, Chloé offrait sa fourrure pubienne d'un blond plus sombre que ses cheveux au milieu de laquelle les grandes lèvres s'allongeaient jusqu'au sillon des fesses comme les deux moitiés d'un abricot renflé, rose et duveteux.

— Ta langue, commanda-t-elle. Tout de suite.

Elle le regarda plonger en se redressant lentement sur les coudes. C'est fou ce que les hommes peuvent perdre leurs moyens quand une femme leur demande de faire ce qu'ils ont justement l'intention de lui faire ! Elle en était presque troublée.

— Comme ça ? fit-il en émergeant du buisson chaud et humide où sa langue s'activait, écartant les lèvres pour mieux dégager le bouton rose qui les surmontait.

— Continue, apprécia-t-elle sobrement.

En même temps, elle continuait à se redresser. D'autres têtes d'hommes, dans la même position que celle-ci, se substituaient à la sienne. Une surtout, tout récemment, cinq jours avant, dans les profondes ténèbres d'un caisson de relaxation…

Un instant, elle faillit tout arrêter, lui crier qu'il était dingue de ne pas avoir compris depuis le début qu'elle était dangereuse, qu'elle était son malheur. Sa mort.

Mais elle était allée trop loin, maintenant, avec lui. Il n'était pas en son pouvoir d'arrêter l'inéluctable.

Elle était à présent aux trois quarts redressée du buste. Doucement, elle saisit le jeune homme par ses cheveux noirs, caressant ses tempes.

— Viens, souffla-t-elle d'une voix sourde.

Il se méprit, confiant. Elle avait des mains si douces qui couraient autour de son visage, descendant le long de ses joues…

Elle le tint enfin comme elle le voulait, la main droite sous le menton, l'autre derrière l'oreille, sur la nuque.

Ça ne fit qu'un minuscule « clac » presque imperceptible, un craquement indistinct. « Nana », la chatte angora réfugiée sur une chaise, ne sursauta même pas lorsque son maître mourut avec un soubresaut de grenouille décérébrée, la nuque cassée en deux d'un coup sec. Rien qu'un mouvement tournant vers la droite en tirant. Un demi-tour et ça avait suffi. Chloé avait opéré avec une précision chirurgicale.

Elle laissa retomber le visage inerte et elle s'affala à nouveau sur la moquette, épuisée. Dans sa chute, Marc Mado retrouva sa position de tout à l'heure, entre ses cuisses, à hauteur de son ventre toujours ouvert, sa bouche sur les muqueuses encore trempées de sa salive.

Ce contact fit comme un jet électrique dans les reins de la jeune femme. Elle qui ne ressentait rien l'instant d'avant, se sentit soudain furieusement excitée par les lèvres du mort collées à son sexe trempé. Elle le ressaisit par les tempes et le fit aller et venir contre elle, le dirigeant où il fallait, le

faisant monter et descendre, s’enfouir du nez dans les profondeurs de son intimité.

Cinq minutes plus tard elle s’évanouit presque après l’avoir inondé de son plaisir. Haletante, couverte de sueur, elle resta presque un quart d’heure sur le dos, à reprendre son souffle, son macabre « amant » immobile entre ses jambes, le visage blême et couvert du plaisir posthume qu’elle venait de prendre grâce à lui…

La conscience finit par revisiter Chloé Larrieux. Elle se releva rapidement, se rhabilla, défroissa sa jupe grise et fit posément le tour du living en essuyant un peu partout les traces d’empreintes qu’elle avait pu y laisser. Ce qui l’énerva le plus, ce fut d’avoir à ramasser et remettre dans son sac tous les objets que cet imbécile avait renversés, quand elle lui avait demandé une Benson.

Le seul témoin de son crime c’était « Nana », la chatte angora. Il n’y avait pas de danger qu’elle la dénonce.

CHAPITRE VIII



Boris Corentin avait insiste pour qu’on prenne sa R 14 de location plutôt que la 2 CV du placeur d’encyclopédies qui n’étaient même pas écrites en breton, ce qui lui aurait au moins valu les suffrages des indépendantistes de la région.

C'était lui aussi qui avait décidé que, puisqu'on était en avance, on prendrait le chemin des écoliers. D'abord la côte jusqu'à Penmarch. Puis on remonterait légèrement par Pont-L'Abbé jusqu'à Quimper. Où on ne les attendait qu'à 11 heures du matin.

Un pèlerinage aux sources, pour Boris qui avait laissé dans le coin assez de souvenirs pour remplir les longues années de retraite qui l'attendaient, quand on le trouverait trop vieux pour être flic.

Mme Corentin l'avait vu partir avec un petit pincement au cœur tout à l'heure. Moins pénible toutefois que lorsque c'était un coup de fil de Paris qui lui arrachait son fils comme c'était déjà arrivé plusieurs fois, le lui volait à peine arrivé… Au moins, jusqu'à preuve du contraire, les problèmes de Le Garrec contraignaient Boris à rester dans la région…

— Vous avez bien fait de suivre mon conseil, fit soudain Boris en regardant de trois quarts Mathieu Le Garrec dont la semi-calvitie s'ébouriffait dans le vent qui s'engouffrait par leurs vitres abaissées. Je ne vous aurais pas aidé, sans ça.

Ils longeaient la côte. La mer s'était retirée loin derrière les rochers, laissant des grands bancs de sable humide qui se fardaient du bleu pur du ciel. Le soleil était haut et chaud. Pétillant. Presque estival.

— Je le savais, murmura Le Garrec.

Dès 9 heures, il avait prévenu par téléphone le SRPJ de Rennes et avait longuement parlé au commissaire divisionnaire Tallement de l'histoire Farid. La présence presque certaine de l'Algérien immigré clandestin à l'Institut comme employé sans papiers et sans fiches de paye. Ainsi que sa liaison avec Jacqueline. C'était ça, bien entendu, qui lui avait le plus coûté.

— J'avais oublié une précision, hier soir, reprit-il. Farid vivait en meublé à Quimper et il louait sous un faux nom. Comme de juste.

Il laissa son regard errer du côté des terres, vers la tour carrée de l'église Saint-Vinnoc de Plouhinec qui élevait sa galerie ajourée et sa flèche de pierre à un peu plus d'un kilomètre de la mer, au bout d'une lande rose où fleurissaient des buissons de papillons d'or : les champs de genêts et d'ajoncs en fleurs qui incendient, au printemps, toute la Bretagne.

— J'ai parlé de Jouël aussi, évidemment, le privé de Quimper que j'avais engagé et avec qui nous avons rendez-vous tout à l'heure. Ils vont le

contacter. Comme il a des photos de Farid, ça permettra de lancer un avis de recherche et de publier un cliché dans la presse.

Boris avait pas mal cogité sur la question, cette nuit. Une employée morte noyée dans un bain de sel tellement dense que les corps y sont parfaitement insubmersibles… L'autopsie qui détermine avec certitude qu'elle a eu un rapport sexuel peu avant de disparaître… Et son amant qui se volatilise le même jour… Aussi bien de son domicile que de son emploi… Parce qu'il y avait neuf chances sur dix pour qu'il ait été employé « au noir » par l'Institut.

— Je suppose qu'ils vont enquêter aussi dans l'établissement où votre femme travaillait, reprit-il. Quoi que ça m'étonnerait que ce Farid y ait laissé la moindre trace…

Le Garrec eut un sourire fatigué.

— Ça m'étonnerait aussi.

Plus Boris remuait l'affaire dans tous les sens, plus il lui paraissait difficile de continuer à soutenir la thèse de l'accident – malaise cardiaque ou pas.

— Vous m'avez bien dit que, le week-end qui a précédé les événements, au terme de la discussion que vous avez eue avec votre femme, elle vous a juré de rompre définitivement avec son amant ?

— C'est exact.

Boris conduisait sans se presser, savourant l'iode qui s'engouffrait par bouffées dans l'habitacle de la R 14. Çà et là, le long de la côte, s'élevaient de minuscules chapelles vieilles comme la christianisation de la Bretagne. Basses, trapues, en grosses pierres couleur de sable.

— Vous pensez que l'explication, entre Jacqueline et lui, aurait pu mal tourner ? questionna soudain Le Garrec.

Boris suivit du regard des alouettes qui fuyaient devant l'intrusion d'une bande de mouettes sorties de leur territoire marin pour envahir l'empire terrestre des premières.

— Je ne suppose rien, fit-il. J'essaie de comprendre.

Une querelle entre les deux amants… Des coups… Une bagarre… Et Jacqueline qui mourait, tuée parce qu'elle voulait reprendre sa liberté… Ça constituait une hypothèse plausible. Sauf que l'autopsie n'avait révélé aucune trace d'ecchymoses sur le corps de la jeune femme…

— De toute façon, fit-il lentement, ça supposerait plus ou moins la complicité du patron de l'Institut… Comment ça s'appelle, son machin, déjà ?

— *Samsara. L'Institut Samsara*. Ça désigne en sanskrit le « fleuve des existences ». C'est un terme mystique. La doctrine de la métempsycose[7]…

— Merci, je savais, articula Boris.

Ils obliquèrent sur la gauche sans traverser Pont-L'Abbé et remontèrent vers les terres, en direction de Quimper.

— Comment est-il, le type qui dirige ça ? fit enfin Boris Corentin.

— Je ne sais que ce que m'en disait Jacqueline, répondit Le Garrec. D'origine suisse, paraît-il. Il a longtemps séjourné aux USA et il en a rapporté l'une de ses méthodes de thérapie. La *Sensory deprivation*… On soigne les gens en les plongeant dans un milieu complètement isolé. Paraît-il qu'ils sortent de la cure calmés, rassérénés. Ils ont décompressé, quoi… Certains ont même des visions curieuses. Ils remontent en pensée jusqu'à leur enfance et même avant… Si on croit aux vies antérieures, bien entendu. Mais le docteur Antifer y croit.

— *Sensory deprivation*, répéta Corentin. En Allemagne ça a un tout autre sens… C'est même synonyme de torture carcérale. Les cellules des prisonniers de la fameuse « Bande à Baader » étaient aménagées de façon à produire une « privation sensorielle » totale et à briser leur résistance morale… Murs blancs recouverts d'une peinture spéciale sur laquelle on ne peut arrêter les yeux, lumière 24 heures sur 24, isolation phonique totale… Au bout d'un certain temps de ce traitement, on risque une désorganisation grave des circuits du cerveau…

Il réfléchit un instant. Plus on s'éloignait de la côte, plus la végétation reprenait ses droits. Merveille du printemps breton, qui fleurit bien des semaines avant celui de Paris. Les talus de la route étroite et sinueuse qu'ils suivaient étaient couverts de hautes fougères vert tendre. Dans les haies, les aubépines commençaient à exploser et, si on s'était arrêté, on aurait pu entendre les premiers bourdonnements d'abeilles autour des narcisses ou des lauriers-roses.

— J'aimerais bien faire sa connaissance, à ce docteur Antifer, murmura Corentin entre ses dents.

Ils entrèrent dans Quimper à 11 heures moins le quart. La petite ville, qui était en même temps une sorte de port de mer, ou plutôt une cité « fluvio-maritime », avec ses bateaux amarrés le long des quais et sa rivière si proche de la mer que son niveau monte et redescend avec les marées, était presque vide. Difficile d'imaginer que ces ruelles aux vieilles maisons vénérables, ces minuscules passerelles enjambant des cours d'eau, ces quais bordés de caboteurs et de barques de pêche, ces crêperies, cette cathédrale avec ses deux tours gothiques, ces boutiques remplies d'objets en faïence, ces places pavées à l'ancienne, se remplissaient de nuées de touristes deux mois par an. Pour l'instant, comme à peu près tout le reste de la France hormis Paris, Quimper somnolait, attendant les invasions vacancières.

— Bien entendu, fit Corentin en stoppant la voiture rue Kéréon, je ne suis qu'un ami pour votre « privé ». Pas un policier.

— J'avais compris, opina Le Garrec.

De sa canadienne il tira quelque chose qu'il tendit timidement à Corentin.

— C'est pour vous, fit-il à mi-voix.

— Qu'est-ce que c'est ?

— J'ai remarqué que votre voiture avait un radiocassette. Alors…

C'était un enregistrement complet sur trois cassettes de la Carmen de Bizet. Chantée par Maria Callas.

— Mais je ne peux pas…

— Hé ! s'écria Le Garrec en souriant. Il n'y a pas de corruption de fonctionnaire, inspecteur. Puisqu'ici vous n'êtes qu'un ami…

En bas, près de la porte d'entrée du vieil immeuble à encorbellements et piliers de pierre sculptés qui devaient dater du XVe siècle, une plaque de cuivre bien astiquée annonçait la raison sociale. « Enquêtes, filatures, renseignements confidentiels. Discrétion, efficacité. Méthodes modernes, sûres et rapides. »

Au second, la première pièce du local qu'occupait Eric Jouël était meublée d'un grand bureau derrière lequel tapait une secrétaire à l'âge

terriblement canonique. Dans le second bureau, Jouël mijotait au-dessus d'un fouillis de dossiers concernant des cocus inquiets ou des rapports sur des postulants à des emplois divers dont les futurs patrons voulaient absolument savoir à qui ils allaient avoir affaire dès que le contrat d'embauche serait signé. La routine, quoi.

— Voilà, fit Jouël, vous avez tout vu. Ce n'est pas exactement *ad usum delphini*[8], mais…

Boris se replongea dans la série de clichés sortis de la chemise marquée « Jacqueline Le Garrec ».

— Enfin, reprit Jouël, comme je le disais à votre ami (il montrait Le Garrec) au début de cette malheureuse enquête, tous les goûts sont dans la nature, n'est-ce pas ? *Trahit sua quemque voluptas*[9]…

Ils étaient là depuis un quart d'heure, et Corentin avait déjà entendu une bonne dizaine de proverbes latins fleurir sur les lèvres du privé quimpérois. Il ne désespérait pas, avant la fin de l'entretien, de voir passer d'autres vérités profondes et immortelles du genre *Verba volant* (les paroles s'envolent), *ad augusta per angusta* (à des résultats magnifiques par des voies étroites) ou encore *Cogito ergo sum* (je pense, donc je suis). Jouël avait dû apprendre par cœur les pages roses du Petit Larousse illustré.

— Vous n'avez jamais eu l'occasion d'apercevoir cet homme, ce Farid, avec d'autres personnes ? questionna-t-il après un silence.

Les photos montraient Jacqueline et l'Algérien dans diverses postures pour la plupart fort correctes, mais qui ne permettaient pas de se faire la moindre illusion sur la réalité de leurs rapports. On voyait les amants se promener main dans la main dans les ruelles de Quimper, s'embrasser au milieu d'un des alignements mégalithiques de Carnac, ou encore prendre un café derrière une devanture de bistrot. Quelques photos montraient aussi Jacqueline pénétrant avec Farid dans l'immeuble où celui-ci habitait. Une dernière, prise peu avant le drame, révélait l'Algérien en train de gravir les trois marches de granit conduisant à la grande porte d'entrée vitrée de l'Institut Samsara.

— Visiblement, murmura Jouël, cet individu connaissait peu de monde dans la région. Je l'ai toujours vu seul. Hormis, bien sûr, avec Madame…

Il laissa mourir sa phrase. Même si tout le monde dans le bureau savait, c'était pénible de remuer le fer dans la plaie devant le mari dont le malheur d'avoir été trompé se doublait de celui d'être veuf.

— Vous connaissez l'établissement du docteur Antifer ? questionna Corentin.

— Bien sûr. Je me suis rendu sur les lieux. On y rencontre des stressés, des dépressifs, comme dans tous les établissements de cure. Plutôt aisés, me semble-t-il. Les méthodes de *Sensory deprivation* du docteur Antifer ont donné lieu à des reportages dans les journaux de la région. Il a même été interviewé il y a un mois par les journalistes de FR 3 Rennes. C'est une sorte de célébrité dans la région, ipso facto[10].

Boris se leva. Le latin de cuisine du « privé » commençait à le rendre nerveux. Après quelques phrases de courtoisie, il entraîna Le Garrec à sa suite avant qu'Eric Jouël ne leur balance encore quelques sentences bien frappées du genre *Primum vivere, pro memoria ou qualis artifex pereo.*

Ils retrouvèrent la pénombre de la rue Kéréon avec plaisir.

— Je crois qu'il va tout de même falloir que je rende visite à mon collègue de Quimper, fit Boris en sortant de ses méditations.

Il montra un bistrot, au coin de la rue, juste en face de l'église gothique de Quimper qui s'appelait comme par hasard la cathédrale Saint-Corentin.

— Venez, je vous invite, fit-il à Le Garrec : Nunc est bibendum[11] !

Le docteur Julien Antifer rentra la tête dans les épaules, un tic qui le prenait à chaque fois qu'il s'essuyait les mains. Et Dieu sait s'il se les essuyait souvent, puisqu'il faut bien se les essuyer quand on vient de les laver et qu'il se lavait précisément les mains à peu près une fois par demi-heure, toute la journée.

« Tout va bien, pensa-t-il. Tout va très bien. »

En bon obsessionnel caractérisé, ça lui arrivait de se bloquer sur une phrase et de la répéter comme ça sans arrêt pendant des heures. Depuis l'histoire du caisson de relaxation de la semaine dernière, il n'arrêtait plus de se répéter que tout allait parfaitement bien. Ce qui n'était pas faux puisque la police semblait prête à classer l'affaire en concluant à un

accident cardiaque pour Jacqueline Le Garrec. Quant à Farid, il s'était dématérialisé comme s'il n'avait jamais existé. Le seul point noir, c'était Chloé Larrieux. Mais il avait quelqu'un, dont il attendait justement des nouvelles, qui était censé s'en occuper en ce moment même.

Après avoir examiné ses dix ongles sous toutes les coutures, il se rapprocha des quatre écrans vidéo alignés côte à côte sur un mur de son bureau. Merveilles de la technique moderne. La vidéo en circuit fermé permet aujourd'hui d'être le voyeur de ce qui se passe chez soi sans avoir à regarder par les trous de serrures ou écouter aux portes – positions humiliantes et dégradantes des voyeurs de jadis…

Il sourit en considérant les images mouvantes et même émouvantes que l'écran n°4 lui renvoyait complaisamment et en couleurs.

Deux femmes. Arrivées ensemble la veille au soir. De Paris elles aussi. Toutes les deux rousses, ce qui ne gâtait rien. Et lesbiennes, comme Antifer avait pu s'en assurer cette nuit en surveillant l'écran n°2 qui permettait de voir ce qui se passait dans leurs chambres communicantes comme si on y était.

Elles avaient été attirées, à l'origine, par le traitement thalassothérapique que dispensait également l'Institut. L'une d'elle souffrait d'un commencement de rhumatismes et chacun sait que la trilogie eau de mer, algues et microclimats marins permet des résultats thérapeutiques parfois miraculeux. Le traitement prévoyait des bains en baignoires individuelles et collectivement en piscine.

Mais Antifer ne désespérait pas de les amener très vite à s'intéresser à sa cure de choc. Les séances de *sensory deprivation*. Dont il rêvait de devenir le promoteur en France…

Il rapprocha son long visage au nez pointu hérissé de points noirs de l'écran. Pour le moment, les deux femmes faisaient connaissance avec les délices du jacuzzi installé dans une des salles du sous-sol entièrement carrelée de bleu pastel et croulante sous les plantes vertes tropicales. Nues toutes les deux, elles n'avaient gardé que leurs bijoux. Collier de perles noires pour l'une et émeraude énorme à la main droite pour l'autre. De même taille ou presque, elles étaient belles comme deux statues antiques avec leurs crinières rousses et leurs toisons rousses au bas du ventre. Pas du même roux, d'ailleurs. L'une était plutôt couleur feu, tandis que l'autre, à la peau très blanche, se rapprochait davantage du blond.

Enlacées, elles basculèrent ensemble dans les remous d'eau chaude bouillonnant à grosses bulles dans une immense baignoire en fibre de verre. Encore une invention de l'Amérique, les jacuzzis, autrement appelés hot-tubs ou spas. Pas une villa californienne qui n'a à l'heure actuelle son jacuzzi, où on se plonge seul, en duo ou en famille. Parfois même entre amis des deux sexes, ce qui permet – sous couvert de santé ou d'hygiène – des rapprochements voluptueux… On est vivifié, fouetté, secoué et massé par des milliers de microbulles chaudes qui vous visitent partout et relaxent merveilleusement votre corps en le fouillant dans ses replis les plus intimes…

Un peu rouge, le sang battant aux tempes, Antifer les regarda évoluer. Les deux femmes se déplaçaient dans la petite piscine en s'enlaçant, s'embrassant, se caressant.

— Tout va bien, répéta-t-il. Tout va très bien.

Ces deux naïades qui ne semblaient pas vraiment portées sur le sexe opposé étaient des recrues de choix tombées du ciel. Surtout après l'expérience catastrophique avec cette blonde, Chloé Larrieux, de toute évidence une dingue, qui lui avait tué d'un coup deux employés avant de disparaître sans attendre que son crime soit découvert… Un échec cuisant de son traitement, qui l'horripilait bien davantage que la mort de Jacqueline Le Garrec et celle de Farid ne l'avaient désolé. Tout pour la science, c'était son obsession de chaque instant. Surtout depuis que cette Science avec un grand « S », l'officielle, l'académique, l'avait rejeté après trois échecs à ses examens de psychiatrie, à la Fac de médecine de Lausanne… Depuis, Antifer ne rêvait que d'une chose : leur prouver, à tous, qu'ils s'étaient lourdement trompés. Qu'ils avaient écarté de leurs rangs un génie. Un inventeur. Un bienfaiteur de l'humanité. Est-ce que, d'ailleurs, les véritables novateurs en matière de découvertes scientifiques n'avaient pas tous été, à leur façon, des marginaux par rapport à la science officielle ? Sans parler de Freud, rejeté par ses collègues, ridiculisé, humilié, il y avait le cas frappant de Pasteur, ou encore celui d'Einstein…

Antifer se sentait le frère, l'égal de ces « maudits » devenus des gloires du genre humain.

Son long séjour aux Etats-Unis, particulièrement sur la côte Ouest, l'avait renforcé dans sa conviction de l'injustice qui pesait sur lui. C'est là-bas qu'il s'était converti à cette science nouvelle inventée en 1954 par John

Lily, l’homme qui parlait aux dauphins… Les isolations tanks, comme on disait aussi… Le nettoyage de l’esprit par l’expérience du vide intégral… Antifer préparait depuis des années une thèse sur la question. Un livre énorme qui ferait un bruit fou quand il serait publié.

C’est pour cela, pour sa thèse, qu’il avait besoin de sujets d’expérience. Comme Chloé Larrieux, la semaine dernière. Comme ces deux femmes rousses aujourd’hui, ces deux déesses qui évoluaient comme des ondines dans l’eau frénétiquement brassée en se caressant longuement et tendrement…

Il était en train de regarder ses mains et de se demander si elles n’avaient pas besoin d’être de nouveau lavées, lorsque le téléphone sonna. La ligne directe, celle qui ne passait pas par le standard de l’établissement.

Il décrocha.

— C’est moi, docteur, fit une voix masculine lointaine teintée d’un léger accent pied-noir. Elle est chez elle. Je la suis depuis ce matin.

Il y eut un instant de silence. Avant de raccrocher, Antifer laissa tomber :

— C’est parfait. Tu agis comme prévu. En cas de difficultés, tu appliques le plan d’urgence…

Sur l’écran n°4, les deux rousses venaient de regagner les dalles de plastique bleues du sol, imitant le marbre et beaucoup plus chaudes que le vrai marbre pour le corps.

Allongées l’une sur l’autre mais tête-bêche, les cuisses écartelées, le visage de chacune enfoui dans le ventre de l’autre, elles se fouillaient nerveusement avec des petits cris de plaisir aigus qui allaient croissants.

CHAPITRE IX



Le voisin du cinquième, celui qu'elle rencontrait tous les matins dans l'escalier et qui avait (comme tous les hommes d'ailleurs à ses yeux) un regard de violeur de femmes, massacrait une fois de plus au piano les vingt notes exaspérantes du début de la Panthère Rose. Mais Chloé Larrieux s'en moquait éperdument. En temps normal, elle aurait commencé à se crisper. Même peut-être à somatiser. C'est-à-dire à avoir une éruption brutale et éphémère de petits boutons rouges autour du cou. Mais depuis une semaine, les temps étaient encore moins « normaux » que d'habitude. Depuis ce jour, à Audierne, où elle était passée de l'autre côté du monde. Dans le clan de ceux qui tuent…

Elle ne comprenait même pas ce qui lui arrivait. Bien sûr, il y avait le traumatisme, déjà vieux de trois ans. La catastrophe qui avait changé sa vie, l'avait bouleversée de fond en comble. Comme une explosion atomique intime ravageant tout ce qu'il y avait d'humain en elle. Rasant sur son passage toutes ses possibilités de tendresse, d'amour, d'attachement. Ne laissant à vif qu'une plaie saignante, enflammée, douloureuse parfois à hurler… La haine à l'état brut.

Masquée sous le paravent des convenances, de la vie sociale, d'une existence professionnelle quotidienne régulière, mais n'attendant, dans l'ombre, que l'occasion pour jaillir à l'air libre et se venger en semant le malheur sur son passage.

L'occasion était venue au bout de trois ans. Et maintenant c'était un engrenage infernal qui risquait de ne plus s'arrêter.

Elle tenta de se concentrer sur les cartes qu'elle tenait dans sa main gauche. Elle en prit trois. Deux étaient de la même couleur. Elle saisit celle qui était le plus près de son pouce et la plaça devant elle, à sa gauche. Elle

retourna trois autres cartes et recommença le même manège jusqu'à ce qu'elle en ait vingt et une disposées en demi-cercle.

Le « jeu du destin ». Son jeu favori pour se prédire l'avenir, quand elle essayait de se détendre, de se calmer les nerfs, d'oublier.

Deux Dix. Ça signifiait un voyage.

Un As de Trèfle près du Dix de Carreau : une lettre apportant de bonnes nouvelles.

La Dame de Trèfle : une femme riche et bonne allait l'aider.

Comme il y avait un Valet de Cœur près de l'As de Cœur, ça voulait dire qu'il y avait pour elle des perspectives de fiançailles…

— Conneries, siffla-t-elle. Tout ça ne signifie rien !

Elle se leva, traversa son vaste studio, au quatrième étage d'un immeuble de la rue de Vaugirard. Elle avait fait abattre toutes les cloisons et disposé des meubles bas en bois clair un peu partout. De grands paravents en fines lamelles de bois accrochés au plafond comme des stores coupaient l'espace et formaient des cloisons mobiles isolant sa chambre, la salle de bains et la cuisine.

Elle ouvrit le frigidaire et le referma. Il était désespérément vide. Depuis huit jours, Chloé Larrieux ne menait plus son existence habituelle. Incapable même de faire ses courses pour subsister. Heureusement qu'officiellement elle était toujours en cure pour quinze jours. Heureusement aussi qu'à son bureau, elle n'avait pas donné l'adresse de l'Institut d'Audierne où normalement, à cette heure, elle aurait dû encore se trouver. Chloé Larrieux partageait avec deux autres femmes le titre de directrice littéraire d'une petite maison d'édition, *Astrorama*, spécialisée dans les arts divinatoires, la géomancie, la Kabbale, l'astrologie et les Tarots. Un créneau inépuisable, puisque l'humanité n'est pas prête d'abandonner ses espoirs immémoriaux et ses illusions ancestrales. Depuis deux ans que les Editions *Astrorama* fonctionnaient, les bénéfices que faisait la maison ne cessaient de croître.

Absente, elle retraversa l'appartement, saisit son sac à main et se dit qu'elle allait descendre manger quelque chose dans le restaurant le plus proche. N'importe où. Pour tuer le temps. Fuir une heure sa solitude.

Comme un satellite ayant perdu tout contact avec les ordinateurs de la base d'où il a été lancé, son esprit tournait autour de quelques points fixes

avec une obstination inquiétante. L'Institut Samsara d'abord, bien entendu. Pour l'inscription, elle avait payé en liquide et on ne lui avait pas demandé ses papiers d'identité. Mais elle avait donné son nom. Et sa voiture, une 104 beige, était restée parquée quelques heures devant l'établissement. On aurait donc pu en relever le numéro de la plaque minéralogique.

Or personne ne semblait la rechercher. Un journal du soir avait relaté la mort d'une employée par noyade dans un caisson de relaxation d'un institut de thalassothérapie proche d'Audierne. Rien d'autre. Pas la moindre mention du second mort. Ni de la curiste qui s'était enfuie en laissant deux cadavres dans leur bain de sel comme des poissons dans les cales d'un chalutier. Pourquoi n'avait-on rien dit ? Pourquoi n'avait-on pas parlé d'elle à la police ? L'Institut avait-il quelque chose à cacher ? Le viol qu'elle avait subi avant de l'interrompre par un crime, était-ce un accident, une bavure due à un employé indélicat, ou une des pratiques habituelles mais secrètes de cet établissement de luxe qui prétendait laver magiquement votre âme de ses blessures en libérant votre cerveau des entraves de l'espace et du temps ?

Sans savoir comment, elle se retrouva sur le trottoir de la rue de Vaugirard. Les moments d'absence, de somnambulisme « éveillé », étaient de plus en plus fréquents. Elle avait comme ça, après son double meurtre, littéralement « avalé » les six cents kilomètres qui la séparaient de Paris. En dormant si on veut. En conduisant machinalement. Comme si c'était une autre qu'elle qui était concernée par tous ces problèmes techniques subalternes : ralentir, accélérer, freiner, prendre de l'essence, allumer les phares, clignoter, etc.

Son nouveau meurtre, la veille au soir, avenue du Général-Leclerc, s'était déroulé dans les mêmes conditions. Sur une autre planète, pour ainsi dire. Dans une sorte de bulle infernale, une capsule transparente qui l'enfermait, l'isolant du monde extérieur.

Et en plus il y avait eu ce plaisir, quand elle avait tué. À Audierne puis hier soir, à Paris. À chaque instant, le spectacle revenait à sa mémoire, la harcelait. Elle avait l'impression que ce souvenir était gravé sur son visage et elle s'étonnait que les passants, dans la nuit froide où les silhouettes n'étaient plus que des ombres, ne s'arrêtent pas pour lire en elle son insoutenable vérité.

Et elle savait qu'elle allait recommencer. Qu'à la première occasion, le même déclic s'opérerait en elle. Et qu'elle tuerait de nouveau. Pour se venger. Leur faire payer.

De son enfance à Oran, Dante Parmigiano avait gardé, outre son accent pied-noir à couper au couteau, un goût prononcé pour les blondes, cette denrée si rare en Algérie.

— La garce, n'arrêtait-il pas de répéter entre ses dents. Je me la ferais bien avant de la ramener au patron.

Sur le trottoir de l'interminable rue de Vaugirard où il suivait Chloé Larrieux, il n'arrêtait pas de se ronger les ongles.

Il y avait un os de taille dans son projet de « se la faire » : celle qu'il avait pour mission de ramener le plus vite possible à Audierne avait tué un de ses potes qui travaillait comme lui à l'Institut. Entre le pied-noir d'origine italienne et l'Algérien né en Kabylie, il aurait dû y avoir tout un monde. Et pour commencer des tas de mauvaise souvenirs de sang, de bombes et de guerre. Mais Farid et Dante s'étaient tout de suite appréciés. Au flair. En hommes à femmes tous les deux.

Seulement Farid était mort. Et c'était cette fille qui l'avait tué.

Ce n'est que tard, beaucoup plus tard dans la nuit, que Chloé Larrieux se décida à rentrer chez elle. Complètement ivre. Aux « Alexandra ». Son cocktail préféré. Descendus de bars en bars à travers le quartier de Saint-Germain-des-Prés.

Dans l'escalier de son immeuble, rue de Vaugirard, elle ne songea pas à se retourner tandis qu'elle gravissait les étages. C'était pourtant bien un pas étouffé qui montait derrière elle, lentement, assourdi par le tapis qui recouvrait les marches.

Au quatrième ses doigts s'escrimèrent longtemps autour de la serrure de sa porte, à essayer d'y glisser la clé. Elle se cassa même un ongle et s'insulta bruyamment.

— Pas la peine de se fatiguer, fit brusquement une voix mâle derrière elle, une voix chantante de tout le soleil algérien perdu pour jamais. On redescend.

En même temps, une main se plaqua sur sa bouche et une violente sensation de piqûre au bras droit fut suivie très vite d'une brume de torpeur qui l'envahissait.

Pâle brusquement, les narines pincées, elle se laissa aller en arrière entre les bras de l'homme qui retint sa chute.

De grandes rafales lugubres secouaient les vagues. Le rayon d'un phare à droite passait, très loin, et s'engloutissait dans la nuit. Remplacé, sur la gauche, très loin aussi dans l'immensité des ténèbres par un autre, légèrement plus jaune et plus saccadé. Celui d'Eckmühl à droite. Celui de la Pointe du Raz, à gauche. Les deux vigiles de la baie d'Audierne.

Le *Berc'hed*, un petit langoustier trapu et bas sur l'eau, commençait à danser vraiment très fort dans les bourrasques. Sur le pont, Yann Jildaz et trois hommes de son équipage achevaient de relever les derniers casiers qui allaient être *gerbés* avec leurs crustacés rouges à antennes mobiles. Il avait la tête ailleurs, Jildaz. À Berc'hed précisément. Berc'hed, ce n'était pas seulement le nom de son bateau, c'était aussi celui de sa femme. Il n'y avait que lui qui l'appelait comme ça. Berc'hed, en breton, c'est Brigitte en français. Mais le père de Brigitte, militant nationaliste breton, farouche indépendantiste, l'avait baptisée comme ça, du nom de la déesse celtique Berc'hed ou Berc'hed, christianisée en sainte Bregait patronne de l'Irlande, au moment où les vieux dieux païens qui avaient fait leur temps avaient dû céder la place devant les nouveaux évangélisateurs comme des petits boutiquiers devant les grandes surfaces. S'il pensait à Brigitte, ou Berc'hed, ce n'était pas seulement parce qu'il l'aimait, depuis trente deux ans qu'ils étaient mariés. C'était aussi et surtout parce qu'elle était atteinte de ce qu'on appelle pudiquement une « grave maladie », c'est-à-dire un cancer incurable. Les progrès de la médecine n'étaient capables que de prolonger ses souffrances. Dans quelques jours, une semaine au plus, elle serait morte.

Le dernier casier résistait bizarrement. Trois des hommes également vêtus de bleu saumon s'agrippèrent au treuil pour le remonter.

Sous les lampes qui éclairaient le pont, le casier finit par émerger.

Il était bourré comme les autres de langoustes et de crabes. Mais ce qui l'alourdissait, c'était un cadavre ligoté, avec plusieurs boules de fonte autour de lui.

Un homme, de toute évidence, si on en croyait ce qui en restait.

Les crabes en effet ne s'étaient pas gênés pour le grignoter de-ci de-là avec un acharnement patient et fort inesthétique.

CHAPITRE X



Sur l'autoroute, quelques kilomètres avant le Mans, Dante Parmigiano, 39 ans, employé comme masseur kinésithérapeute à *l'Institut Samsara* du docteur Antifer, à Audierne, sentit une vague de fatigue l'envahir. Deux heures du matin. Si ça continuait comme ça, il allait se payer le balustre de ferraille qui séparait deux par deux les voies de l'autoroute. Parmigiano était du genre plutôt bavard. Il avait besoin qu'on lui parle, en voiture. Et la passagère, recroquevillée à l'arrière sous l'imperméable du conducteur, n'était pas dans les meilleures dispositions pour soutenir une conversation. La piqûre qu'il lui avait administrée tout à l'heure, sur son palier, rue de Vaugirard, comportait une dose de somnifère à terrasser pendant vingt quatre heures un éléphant surexcité par le printemps et la vue d'une demi-douzaine de croupes d'éléphantes offertes à sa concupiscence.

Le vent fouettait de temps en temps la Mercedes grise de Parmigiano, par grandes baffes puissantes et régulières sur le côté droit. On aurait dit déjà que les tempêtes de l'Atlantique avaient sauté des centaines de kilomètres rien que pour venir le déstabiliser sur l'autoroute.

La Mercedes n'était pas de la toute première jeunesse. Le précédent propriétaire avait cru bon de peindre à la peinture indélébile sur les portières ses préférences pour tel ou tel club de football. Sans compter, en plus petit, sur le pare-chocs arrière, quelques obscénités du meilleur goût : « Si vous pouvez lire ça et si vous êtes une femme, vous êtes trop près mais que ça ne vous empêche pas de venir me faire une pipe. » Ou encore : « Chez moi, les filles entrent avec le sourire et ressortent sans culotte. » En plus, le pot

d'échappement explosait de temps en temps en flatulences multicolores du style fumigènes *d'Apocalypse now*. Bref, ça faisait un véhicule qui ne passait pas inaperçu. Mais Parmigiano n'avait pas les moyens de se payer quelque chose de plus raffiné. Le docteur Antifer, son patron, retenait à la source la moitié de son salaire. Un accord entre eux. Depuis le jour où l'employé avait été obligé de reconnaître que les cinq millions de centimes volatilisés dans la caisse de l'Institut, eh bien oui, c'était lui… Comme il avait aussi signé une confession complète soigneusement conservée par Antifer, il n'était pas vraiment en position de force pour refuser des missions comme l'enlèvement de cette fille blonde en plein Paris. Ou, il y a une semaine, la liquidation en haute mer du cadavre de son copain Farid.

Il ralentit tandis que la Mercedes pétait d'une façon absolument inconvenante. Dans le rétroviseur, il apercevait la chevelure blonde de Chloé Larrieux. La tueuse de son pote. Une femme tout de même. Et salement bien balancée. De partout.

« Ça me réveillera peut-être, si je me la grimpe ? » se dit-il à lui-même assez familièrement.

Certes, ce type de privauté n'était pas prévu au programme fixé par le docteur Antifer. Mais est-ce que l'enlèvement lui-même ne sortait pas des strictes fonctions d'un kinésithérapeute ? Et puis d'ailleurs, la kinési elle-même n'était pas du tout une activité qu'il avait choisie par plaisir. Au contraire. Seul le destin l'avait poussé à exercer ce job. Le destin, c'est-à-dire le ratage de sa vraie vocation : acteur. Comédien. Cinq années à Paris avec cours intensifs. Chômage, errances interminables dans les couloirs de la télé, et pour finir deux ou trois apparitions en arrière-plan dans des spots publicitaires, avaient un peu refroidi son rêve de devenir l'Humphrey Bogart français. Il en avait l'imper mastic, le feutre, la cigarette lasse et négligente et même la voix légèrement nasillarde, accompagnée d'un demi-sourire au bord de la grimace fascinante. Il n'en avait pas le talent, voilà tout.

Il obliqua et roula lentement sur la droite pour s'arrêter sur un de ces parkings d'autoroute camouflés derrière des bosquets et offrant aux usagers assaillis d'un besoin pressant toutes les commodités pour résoudre leur problème.

Par la suite, très vaguement, Chloé Larrieux, directrice littéraire de la maison d'édition Astrorama spécialisée dans les « Sciences occultes », se

souvint d’avoir été soulevée, portée par deux bras vigoureux, couchée à plat ventre sur quelque chose de froid tandis que, sans qu’elle comprenne comment, ses fesses se retrouvaient à l’air avec un coulis de vent frisquet entre celles-ci, ce qui devait signifier qu’elles étaient plus que largement écartées et ouvertes.

Au-dessus d’elle, Dante Parmigiano se « réveillait » en explorant, des mains d’abord, ses deux magnifiques hémisphères de chair rose qui s’écartaient sur un sillon plus sombre où bouclait très haut un duvet chaud et intime.

Il avait baissé jusqu’à ses chevilles le pantalon de velours noir de Chloé, après l’avoir couchée à plat ventre sur une table de pique-nique, une de ces installations mises à la disposition des voyageurs sur les mini-aires de repos de l’autoroute. À dix mètres, une lampe allumée toute la nuit au-dessus du bâtiment des toilettes éclairait faiblement les fesses de la jeune femme, rendues proéminentes par sa position puisque son ventre était coupé par le bord de la table et qu’elle creusait involontairement les reins.

« Ma belle salope, pensa Parmigiano sans ressentiment particulier, je vais te mettre comme ça ne t’est encore jamais arrivé de ta vie. »

Il ne lui en voulait plus vraiment de la mort de Farid, ni de la corvée macabre que ça avait été d’aller l’immerger au large de la baie d’Audierne, en pleine nuit, avec ces bijoux plutôt pesants autour du cadavre qu’étaient les poids de fonte. Et puis il se dédommageait en quelque sorte de sa peine. Morale et physique. Et puis enfin, elle ressemblait à Monique. Une petite d’Oran avec qui il avait un ticket d’enfer, à 16 ans, mais que ses parents avaient ramenée en métropole au moment de la débâcle de l’Algérie française six mois avant que la famille Parmigiano ne se décide elle-même à plier bagages après avoir vendu à un voisin algérien l’épicerie fine tenue par trois générations de Parmigiano pour le vingtième de sa valeur. Une faveur, d’ailleurs, que leur avait faite l’Algérien, de les dédommager, même dans de telles proportions. Ils auraient pu, comme bien d’autres, être chassés à coups de pied dans le derrière avec juste le temps de remplir la moitié d’une valise.

Un peu haletant, il remonta, du bout de sa hampe gonflée qui battait comme un énorme cœur rouge congestionné, le sillon profond des fesses. Enfin, d’un coup de reins violent il pénétra en elle, se concentrant sur ce qu’il faisait, ivre de sa puissance et des coups de boutoir qu’il lui donnait, à

écraser sa croupe, à chaque fois qu'il s'enfournait un peu plus profond, jurant comme pour encourager l'énorme pieu qui la forait. Sans cesser de se regarder entrer et sortir avec des ardeurs d'étalon sauvage.

Elle n'eut que quelques gémissements du fond de son inconscient. À la fin, elle se mit même à roucouler étrangement. Il crut que c'était lui qui la faisait jouir et l'inonda à longs jets brûlants torrentiels.

En réalité, ce qui était en train de conduire Chloé au plaisir malgré elle, c'était le rebord de la table, frottant de plus en plus fort à l'endroit précis et intime où elle-même, certaines nuits, s'activait des deux mains presque jusqu'à la crise nerveuse : cette zone, à l'orée de la fente de son ventre, où saillait dans le buisson de son pubis le minuscule nez rose de son clitoris.

Dante Parmigiano lâcha encore quelques jurons, accompagnés des derniers jets de plaisir.

Finalement, le docteur Antifer avait eu une bonne idée de le charger de cette mission.

Heureusement que le patron de Y Institut Samsara faisait toujours une enquête précise et secrète sur les clients de l'établissement. Ceux-ci s'inscrivaient sans montrer leurs papiers, c'était la règle de l'endroit. Discrétion assurée… De toute façon, le traitement n'était pas remboursé par la Sécurité sociale. Pas encore du moins…

Tout changerait quand il aurait publié sa thèse et que la « Relaxation par privation sensorielle » serait reconnue d'utilité publique… Mais des perquisitions discrètes dans les chambres permettaient de relever les adresses. Chéquiers, cartes de crédit, papiers d'identité, permis de conduire, carte grise, tout était photocopié et classé. Toujours discrètement bien entendu.

Fixement, Dante Parmigiano regarda le contraste de ses deux mains calleuses et poilues sur le satin rose pâle des fesses de Chloé.

Il se sentit remonter d'un seul coup. D'une seule décharge électrique qui jeta une vraie panique transneuronale dans son système nerveux. Cette liberté que lui offrait ce corps à son entière disposition l'affolait.

Cette fois, il décida de l'envahir par un autre endroit. Le genre de manœuvre qui provoque généralement de la part du partenaire féminin des « Non, non, pas par là ! », qui se transforment (ou pas, c'est selon) en résignation plus ou moins enthousiaste si on insiste un peu.

Quand sa virilité presque doublée de volume s’engagea dans cette nouvelle offensive, il eut l’impression de pénétrer dans un puits de velours.

Au même instant, allongé sur son lit dans la petite chambre du premier, toute blanche de chaux et décorée d’une modeste commode rustique aussi ventrue que ce brave buveur de bière de Rabert, Boris Corentin écrasait sa cinquième Gallia en quarante minutes. Deux jours qu’il était ici et déjà le piège s’était refermé sur lui. Le piège à flics. Les mystères embrouillés de la vie plus captivants que n’importe quel roman… Une femme morte dans des conditions tout ce qu’il y avait de suspectes. Un amant immigré clandestin disparu corps et âme. Un mari cocu mais déchiré de chagrin qui réclamait justice. Un drôle d’Institut où il faudrait bien qu’il aille fourrer le nez un jour ou l’autre. Et puis les comparses : le « privé » latinisant. Les policiers auxquels il s’était décidé à se présenter, cet après-midi. Le commissaire divisionnaire Tallement, d’abord, du SRPJ de Rennes, qui ne l’avait pas accueilli aussi mal qu’il le craignait. Des collègues de Paris, ça énerve souvent les fonctionnaires locaux. Surtout lorsque rien d’officiel ne motive leur présence. Chiens dans un jeu de quilles… Dieu merci, les deux heures de route qu’il avait faites pour se rendre à Rennes, au siège du SRPJ, n’avaient pas été payées de trop de soupe à la grimace. Tallement avait l’air décidé à se remuer, depuis le coup de fil de Le Garrec, hier matin, pour lui parler du cas Farid. Il avait même dépêché à Y Institut Samsara un inspecteur pour interroger les employés. Ledit inspecteur était revenu bredouille comme prévu. Personne n’avait jamais entendu parler d’un Algérien travaillant sans fiches de paye dans les équipes du docteur Antifer. Comme de juste.

On allait donc faire publier la photo du disparu dans les journaux de la région, la passer aux actualités de FR 3 Rennes. Et puis continuer l’enquête sur une affaire dont le dossier, finalement, n’allait pas se refermer comme ça.

Le commissaire divisionnaire Mannoni, par contre, avait plutôt mal réagi, lui. En fin de journée, Boris Corentin avait terminé par là, à Quimper de nouveau, rue Théodore Le-Hars, au siège du commissariat central installé dans un grand immeuble neuf.

Mannoni faisait partie de ceux qui n'aiment pas qu'on cherche midi à quatorze heures quand ils l'ont trouvé, eux, à douze. Les policiers fouille-merde de Paris étaient sa hantise, visiblement. Déjà qu'il aurait probablement accueilli avec la plus grande fraîcheur Corentin si celui-ci avait été précédé d'un coup de fil officiel du Quai des Orfèvres… Ce bel animal athlétique de quatre-vingt-cinq kilos de muscles pour un mètre quatre-vingt-cinq avec des yeux de loup-cervier pas du tout décidé à lâcher sa proie, il en avait horreur. En plus, Mannoni était laid. Irrémédiablement laid. Une grosse tête chauve sur un corps chétif. Il y a des laideurs séduisantes. La sienne était sans charme, hargneuse, malheureuse. Une raison supplémentaire de détester le sosie d'Alain Delon qui se tenait devant lui.

— Histoire à dormir debout, avait-il grogné. L'affaire est limpide. Vous voulez voir le rapport d'autopsie ?

Tout le temps que Corentin avait égrené les points obscurs de cette affaire limpide, il avait ostensiblement bâillé.

Maintenant, dans sa chambre, avec ce vent qui pleurait derrière les persiennes, et ce mugissement lointain de l'océan, Boris n'arrivait pas à trouver le sommeil.

« Il faut que je me « couvre », décida-t-il enfin. »

Il en était de plus en plus sûr : si ça continuait comme ça, il y aurait un moment où il serait amené à opérer dans l'illégalité complète. Les événements se précipiteraient et il se trouverait dans la position inconfortable de ces agents secrets de cinéma qu'on envoie au casse-pipe en les avertissant que si ça tourne mal il n'y aura personne pour les rapatrier en catastrophe.

« Moi, songea-t-il, j'aurai le choix entre la révocation, les sommiers judiciaires et la mutation dans un bled du Nord perdu entre deux corons et trois terrils. »

La perspective d'avoir à choisir entre ces solutions excitantes faisait couler un peu de sueur glacée entre son tee-shirt et sa colonne vertébrale.

Doucement, il quitta son lit, sortit de sa chambre et traversa le couloir. Sa mère dormait depuis au moins une heure et le téléphone était dans l'entrée, en bas. Il descendit en essayant de ne pas trop faire craquer les marches.

Pas question d'appeler Charlie Badolini, chef de la Brigade Mondaine, en pleine nuit. Il ne restait qu'une solution : l'inspecteur divisionnaire

Dumont, adjoint de Badolini. Il l'avait déjà tiré de plusieurs mauvais pas dans le passé.

Boris décrocha le combiné – un appareil noir et lourd qui avait le charme des choses disparues en notre époque de téléphones digitaux aux lignes design – et composa le numéro personnel de Dumont. Même s'il le réveillait, l'autre comprendrait qu'il avait un vrai problème et qu'il ne le dérangeait pas pour rien.

— Non, je ne dormais pas, fit la voix lourde et lente du policier proche de la retraite aux digestions laborieuses. Qu'est-ce qui se passe, Boris ? Quelque chose de grave ?

— Pas encore. Mais avant que ça ne le devienne, je préfère contracter une assurance tous risques, chef.

— C'est moi, l'assurance ?

— Je vous choque, chef ?

— Tu veux rigoler, Boris ? Accouche vite.

Corentin brossa un topo rapide de la situation. En précisant bien qu'il n'avait pas du tout envie de jouer les Zorro solitaires ou les cow-boys intrépides dans les chasses gardées du SRPJ de Rennes. Encore moins de piétiner les plates-bandes d'un commissaire divisionnaire de Quimper spécialement mal intentionné à son égard.

— Avant de ne plus avoir le choix, je préfère prévenir, ajouta-t-il.

Il y eut une toux méditative à l'autre bout du fil.

— Pas de conneries quand même, Boris, hein ?

La porte d'entrée de la maison maternelle était vitrée jusqu'à mi-hauteur. La nuit qu'on apercevait à travers le rideau de tulle tuyauté était percée régulièrement par le giclement jaune, sous l'horizon, du phare de l'île de Sein.

— Tout ce que je peux te promettre, reprit Dumont, c'est d'essayer de t'éviter la Maison Bœuf-Carottes en cas de bavure. Je dis bien : essayer…

— Je vais essayer, moi aussi, d'éviter les bavures.

Dumont réfléchit encore.

— Tu as de la veine, dans tes problèmes, laissa-t-il tomber finalement. Tallement, au SRPJ de Rennes, est un camarade de jeunesse. On s'est un

peu perdus de vue mais on s'aimait bien. Je l'appelle tout de suite. Si mes souvenirs sont bons, il était aussi insomniaque que moi, à l'époque.

— Merci, fit affectueusement Corentin, vous êtes un père.

— Disons un parapluie en cas de déluge de tuiles. Ou un parachute en cas de chute libre.

Il y eut un bruit sourd, très lointain, étouffé par la brume. Un Tanker de cinq cent mille tonnes passant au large, peut-être.

— Boris, reprit encore Dumont lentement, qu'est-ce que tu as dans la peau, à te fourrer dans des coups tordus sans y être obligé ? Tu es en congé, pas en service. N'oublie pas que tes compétences ne dépassent pas les limites de la couronne parisienne et que tu n'as ni commission rogatoire, ni instructions officielles… Tu as un sixième sens pour les emmerdes, ou quoi ?

Boris sourit.

— Ça doit être ça, murmura-t-il.

Deux minutes plus tard, avant de raccrocher, Dumont dit soudain :

— À propos, je n'ai pas de conseil à te donner, mais demain matin tu devrais appeler Brichot. Ça ne va pas fort pour lui depuis ton départ.

— Déprime ?

— Oui, mais motivée. Il t'expliquera lui-même.

— Promis, fit Corentin, je vais essayer de lui remonter le moral.

Un quart d'heure après, la sonnerie du téléphone dans la petite maison silencieuse prouva à Boris Corentin que Dumont ne s'était pas vanté.

C'était Tallement, du SRPJ de Rennes. Nettement plus chaleureux que dans l'après-midi. Un ami commun, ça dégèle les relations.

— L'affaire Farid vous intéresse toujours ? demanda le commissaire divisionnaire.

— Bien entendu.

— Ça ne vous ennuie pas de vous rhabiller, de prendre votre voiture et de venir jusqu'à Quimper ?

— Pas le moins du monde.

— Au fait, Mannoni vous a appelé ?

— Non.

— Je l’aurais juré, fit Tallement avant de raccrocher. Ça confirme mes impressions. L’histoire Farid a l’air de l’embêter énormément, je ne sais pas pourquoi…

Après avoir raccroché, Corentin enfila son pantalon, sa chemise, ses chaussures et son blouson à la vitesse d’un dessin animé passé en accéléré sur un magnétoscope. Ce fut à peu près à la même allure qu’il galopa à travers les petites départementales tortillées qui joignaient Audierne à Quimper.

De temps en temps, sur le bleu sombre de la nuit giflée de vent, se détachaient les masses noires surmontées de croix de calvaires en granit, avec leurs personnages naïfs et courtauds répétant en pleine Bretagne des scènes bibliques qui s’étaient déroulées sous le soleil de plomb de la Palestine ancienne.

Le lieu du rendez-vous n’avait pourtant rien d’enthousiasmant : le CHU Laennec, 3 rue Etienne Gourmelin, à Quimper. Plus précisément : la morgue de l’hôpital.

Dès que la porte de la chambre froide fut refermée, Corentin recommença à respirer. Sans pouvoir chasser de ses yeux la vision d’horreur qu’il venait d’avoir. Le cadavre, dans son casier glissant sur ses rails bien huilés, d’un homme encore jeune au visage et au corps boursouflés par le séjour dans l’eau, et bouffé çà et là par les crabes.

Les précisions du médecin légiste avaient achevé de mettre de l’ambiance.

— Il a été noyé, c’est sûr. Mais il semble qu’il ait été étranglé avant, avait-il dit. Il porte encore des ecchymoses autour du cou. Comme si on avait essaye de lui broyer la nuque.

Dans le couloir de l’hôpital, Boris Corentin se sentait un tout petit peu les jambes en coton. Il s’accrocha du regard à la silhouette ronde de Tallement et ses plaques de couperose de buveur et de mangeur sans complexes. L’amitié avec Dumont avait dû passer par pas mal de dîners très arrosés.

— Vous êtes sûr que c’est Farid ? murmura-t-il.

— On a comparé avec les photos, non ? fit Tallement. Bien sûr, il est sérieusement amoché, mais je ne crois pas qu’il puisse y avoir des doutes…

Une jeune infirmière martiniquaise les croisa. Elle se retourna trois fois sur Corentin comme si elle avait aperçu un dieu de l'Olympe.

— Ça rend l'affaire moins simple et ça confirme les intuitions de Le Garrec, constata Boris.

C'était drôle, le hasard, tout de même. Il avait suffi d'un casier à langoustes placé à proximité du point de chute du mort dans l'océan, pour que l'enquête reçoive un coup d'accélérateur fantastique.

— En tout cas, maintenant on ira jusqu'au bout, fit Tallement entre ses dents.

Boris s'arrêta.

— Pourquoi dites-vous « on » ? Moi, je n'existe pas dans tout ça, vous savez ? La Brigade Mondaine n'a pas l'intention de vous faucher l'affaire, rassurez-vous. D'ailleurs, jusqu'à plus ample informé, ça ne ressort pas du tout de ses compétences… Maintenant, bien entendu, si je peux vous aider. Avec votre accord, évidemment.

L'autre allait lui répondre qu'il avait son accord lorsque le médecin légiste les rejoignit.

— On a de nouveaux résultats d'analyse, annonça-t-il. C'est curieux… J'aimerais que vous en preniez connaissance.

La bizarrerie résidait dans le fait que les poumons du cadavre étaient gorgés de sel. Rien d'étonnant en principe, vu que l'océan est salé comme chacun sait. C'étaient les proportions qui étaient étranges, anormales même. Une teneur en sel de 90 %. On n'avait jamais vu ça chez aucun noyé…

Corentin et Tallement se regardèrent. Ils pensaient tous les deux à la même chose. Jacqueline Le Garrec, morte elle aussi « accidentellement » en avalant à pleine bouche le sel du caisson de relaxation où elle avait eu la malencontreuse idée de vouloir se « noyer »…

— Ça change pas mal de choses, fit Corentin, rêveur.

Décidément, il allait falloir rendre une visite au bon docteur Antifer, dans son Institut flambant neuf de la baie d'Audierne…

CHAPITRE XI



La pièce était vide et silencieuse. Une lumière très douce l'éclairait, infiniment reposante et rassurante. En plus il y avait ces draps frais, cette chaleur ambiante comme un cocon, ce duvet moelleux et élastique qui enveloppait son corps nu. Les rideaux étaient tirés sur le rectangle d'ailleurs minuscule de la fenêtre, et il était impossible de savoir s'il faisait jour ou nuit. D'ailleurs, quelle importance ? Chloé Larrieux se sentait bien, merveilleusement bien. Est-ce qu'on se préoccupe de ridicules questions de temps ou de lieu quand on est heureux ? Non, on est heureux, simplement. On n'est même plus sur la terre. On est sur la planète du bonheur…

— Et ensuite, Chloé, ensuite ? Que s'est-il passé ensuite ?

La voix qui tombait de nulle part était lourde et lente. Monotone. Pesante comme le sommeil qui avait envahi la jeune femme tout à l'heure, sous l'effet d'une nouvelle intraveineuse, à son arrivée. Ses muscles étaient devenus flasques, sa respiration régulière. Et curieusement, son attention s'était décuplée… Elle se sentait exactement dans l'état particulier où elle se trouvait chaque soir avant de s'endormir. On sait que pour passer de la veille au sommeil, nous transitons par un état intermédiaire qui est l'hypnose. Le monde extérieur s'est aboli, les bruits et les soucis se sont estompés, une léthargie profonde se substitue à la conscience…

— Après, fit-elle très lentement, je suis rentrée chez moi… Chez moi…

Sa tête blonde oscillait sur l'oreiller. Elle avait tout raconté au moins quatre fois de suite. Le double crime, à l'Institut, dix jours auparavant. La remontée vers Paris en pleine panique, à bord de sa 104 beige. L'épisode si troublant pour elle dans la salle d'entraînement de judo, où elle était inscrite

depuis cinq ans. Puis la drague dans un restaurant d'un inconnu qu'elle avait suivi et qu'elle avait tué, lui aussi, comme les autres, parce qu'il avait voulu la toucher, la caresser. La violer…

Elle s'était couverte d'un peu de sueur lorsqu'elle avait dit :

— Ils veulent… Ils veulent tous me prendre, me souiller… Ils rient… Je les entends rire. Je les tuerai. Je les tuerai tous…

La voix qui venait de nulle part recommença son roulement monocorde.

— À partir d'aujourd'hui, ton anxiété va disparaître, tes inquiétudes s'apaiser. Tu demandes la paix et tu vas l'avoir. N'aie plus peur. Je veux que tu imagines une grande plage sous le soleil, avec la mer bleue et tiède devant toi. Tu es allongée sur le sable chaud. Tu dors. Tu rêves… Tu te promènes dans un rêve où tu imagines que tu dors sur le sable chaud, au bord d'une mer très bleue… Tu rêves que tu as envie d'un homme… Voilà… Il va s'approcher…

Chloé répétait chaque phrase, haletant imperceptiblement.

— Oui, murmura-t-elle. Voilà, il s'approche…

Dans le bureau du docteur Antifer, l'écran vidéo du Moniteur n°1 tremblait légèrement. Il le régla et l'image de Chloé Larrieux, allongée dans les draps d'une chambre totalement dépouillée, à l'autre bout de l'Institut, se précisa.

— Ça marche ? fit Parmigiano derrière le patron de l'établissement.

Celui-ci haussa les épaules.

— Evidemment, ça marche. Ça ne pouvait pas ne pas marcher.

Il connaissait ses dons d'hypnotiseur. Aux Etats-Unis, il avait gagné sa vie pendant plusieurs années comme ça, changeant d'Etat quand on s'intéressait de trop près à ses diplômes. Il n'avait pas son pareil pour capter l'attention de ses patients, dissoudre littéralement leur champ de conscience, les conduire peu à peu de la somnolence à la léthargie, et de celle-ci à l'état hypnotique où l'activité mentale peut être dirigée à volonté. Il avait même guéri des intoxiqués du tabac, en associant pendant des heures, sous hypnose, les mots « tabac » et « dégoût » ou « nausée », de sorte que le patient à la fin ne pouvait plus voir une cigarette sans être tordu par l'envie de vomir.

Accessoirement, bien sûr, il lui arrivait de dépasser le strict cadre des pouvoirs de l'hypnotiseur qui n'a évidemment pas le droit d'agir, en principe, contre la volonté de l'hypnotisé. Ni d'entreprendre un traitement sans son accord…

D'une main, il recouvrit le micro par lequel il communiquait avec la pièce où reposait la jeune femme.

— On a bien fait d'intervenir, fit-il. Une tueuse… Trois morts déjà sur la conscience… Un jour ou l'autre elle se serait fait coincer et aurait probablement tout déballé sur l'Institut.

Dante Parmigiano eut un petit frisson rétrospectif, à l'idée qu'il avait roulé pendant dix heures, la nuit dernière, avec sur la banquette arrière de sa Mercedes cette créature dangereuse qui semblait en vouloir à toute l'espèce masculine.

Ce qui l'excitait surtout, c'était de l'avoir violée impunément, cette nuit, alors qu'elle ne semblait pas même supporter l'approche d'un mâle à dix mètres.

— Tu te l'es évidemment payée ? fit soudain Antifer sans se retourner.

Parmigiano eut un petit hoquet. Le patron lui avait toujours paru un peu sorcier sur les bords, mais de là à se montrer extralucide…

— Ne mens pas, trancha Antifer nettement.

L'autre n'arrivait pas à avouer, paralysé.

— C'est très bien, de toute façon, reprit le directeur de l'Institut Samsara avec un petit rire. Elle est à toi.

Les yeux de l'ancien comédien victime d'une absence de talent trop flagrante pétillèrent.

— C'est vrai ?

— À condition que tu m'obéisses au doigt et à l'œil.

Il ricana encore.

— On va en faire une véritable petite pute, de la tueuse d'hommes, fit-il. Tu vas voir, elle ne rêvera plus que de ça, te sauter à la braguette.

Antifer reprit le micro en main. Ce n'était pas exactement un cadeau qu'il faisait à son employé. C'était surtout une assurance qu'il prenait sur son silence. Bien sûr, il le tenait à cause de son barbotage dans la caisse. Mais la dette s'amenuisait chaque mois. Et puis il y avait le risque que

Parmigiano préfère avouer un vol à la police plutôt que d'être complice de ce qui se passait à l'Institut. Il fallait donc le mouiller. Jusqu'au cou.

— Tu as tout oublié à présent, Chloé, tout. Dante est ton ami. Tu l'aimes. Tu vis en paix avec lui. Tu es heureuse quand il te prend…

La voix tombait à nouveau du haut-parleur, dans la pièce vide où trônait le lit sur lequel reposait la jeune femme blonde.

— Répète après moi, fit la voix monocorde. Dante est ton ami…

— Dante est mon ami, dit lentement Chloé Larrieux, la femme qui haïssait les hommes.

Ensuite, sans savoir comment, elle retrouva le bien-être de l'isolation tank. Plus petit que celui de l'autre fois et rempli de magnésium, moins brûlant pour la peau. Délicieusement absente au monde, elle se dématérialisait. Le magnésium, sous elle, la soulevait littéralement comme un paquet de plumes. Elle n'avait plus de muscles, plus de visage, plus de jambes. Son corps fondait dans la nuit et le silence, tandis que son âme voguait à une hauteur vertigineuse. Sans casque, sans scaphandre, sans vaisseau spatial. En orbite dans l'infini.

CHAPITRE XII



La vieille Mme Corentin s'avança sur le pas de la porte, traversa le jardinet aux parterres chétifs de plantes marines héroïques et comme cuirassées contre le sable, le sel et autres inconvénients des bords de mer, et chercha une silhouette familière, sur la petite route qui passait entre la maison et les dernières dunes surplombant les rochers.

Cette carrure d'athlète en survêtement de coton rouge, dans le soleil blanc de huit heures du matin, c'était Boris, son fils adoré qui faisait son jogging avant le petit déjeuner.

Elle s'abandonna sans retenue à son admiration maternelle pendant les dix minutes qu'il fallut à Corentin pour revenir en foulée rasante, bras à quatre-vingt-dix degrés le long du torse, tronc légèrement penché en avant.

Des mouettes criaient dans l'air comme amorti, duveté de bancs d'ouate opaque. Une délicieuse matinée de printemps breton, comme les touristes de l'été ne pourront jamais seulement en avoir la moindre idée.

— Boris, fit la vieille dame quand il fut près d'elle, on vient de t'appeler de Paris.

Les Adidas blanches à rayures bleues soulevaient des petits nuages de poussière.

— Ton ami Aimé Brichot… Tu étais trop loin pour que je te prévienne. Je lui ai dit que tu rappellerais.

Il y avait un peu d'appréhension dans sa voix. Les coups de fil de Paris, quand Boris était chez elle, ça n'était jamais pour lui demander de prolonger son séjour à Audierne.

— Ne t'inquiète pas, maman, fit-il en reprenant son souffle. D'ailleurs c'est moi qui devais l'appeler, je me souviens. Je manque à tous mes devoirs.

Cinq minutes plus tard, au bout du fil, il avait la voix amicale et familière de son plus vieux complice de la Brigade mondaine. Son coéquipier depuis quinze ans.

— Il paraît que tu travailles en free lance à Audierne ? éclata la voix de Brichot. Ça s'appelle faire de la perruque, non ? Fais gaffe, Boris, aux bavures ! Surtout en ce moment, avec l'atmosphère empoisonnée qui règne quai des Orfèvres…

Il avait l'air beaucoup moins abattu que ne l'avait laissé craindre Dumont, hier soir.

— Tu crois que c'est pour mon plaisir, Mémé ? Et toi ?

L'inspecteur chauve, à cinq cents kilomètres, éternua.

— D'abord j'ai chopé un rhume, fit-il. Dans le bois de Meudon, je te raconterai. Le roi de la bavure, en fait, c'est moi. Avec Rabert comme vice-roi, d'ailleurs. Tu ne peux pas savoir comme on s'est fait avoir comme des bleus !

— Dur ?

— Dur, dur, Boris. Vraiment. Heureusement ça s'est arrangé hier soir. Dumont n'était pas encore au courant… Baba passe l'éponge puisqu'on a ramené au bercail le petit malin qui a crevé les quatre pneus de notre voiture avec un de nos revolvers ! En ce moment, il est entre les mains du juge pour enfants et adolescents…

Ça restait un peu nébuleux pour Boris Corentin, tout ça.

— Figure-toi, reprit Brichot, que Baba m'a confié une autre affaire. Ça va t'amuser… Enfin : façon de parler ! Ça a un lien avec l'endroit où tu es.

— Le monde est petit, Mémé…

— Plus petit que ça encore. Ecoute bien.

De l'histoire que Brichot racontait dans tous ses détails, il ressortait que la concierge d'un immeuble du XIVe arrondissement, avenue du Général-Leclerc, venait de découvrir le cadavre d'un de ses locataires, un certain Marc Mado, 22 ans, la colonne vertébrale brisée dans son appartement.

Pour le moment, Boris ne voyait pas très bien les coïncidences promises par Brichot.

— Attends, fit celui-ci précipitamment. Bien sûr, pas d'empreintes dans le studio. Pas d'indices. Rien pour suivre la moindre piste. Sauf…

Il s'arrêta, faisant visiblement durer le plaisir.

Tranquillisée par le ton de la conversation et voyant reculer une nouvelle fois le spectre d'un rappel à Paris précipité, Mme Corentin était retournée dans sa cuisine.

— Sauf, reprit Aimé Brichot, un minuscule porte-monnaie qui avait roulé sous le canapé. Tu sais, un de ces petits porte-monnaie en argent comme en avaient les femmes à la fin du siècle dernier. Dedans, il y avait

deux ou trois pièces de 10 francs et un récépissé de carte bleue. Au nom d'une femme. Une certaine…

Il s'interrompit, consultant probablement ses notes.

— Chloé Larrieux, c'est ça. Drôle de prénom, hein ? Mais ce que j'ai oublié de te dire, c'est que cet achat par carte bleue porte aussi le nom de la boutique : une librairie d'Audierne. Alors ? Pas trop déçu ?

— Pas vraiment, fit Boris en se recoiffant distraitement. Coïncidence…

— Tu comprends quand même que j'aie pensé à toi ? Ah ! Encore un détail… Les analyses ont pu déterminer que le type, avant de calancher, n'était pas en train de réciter sa prière, si tu vois ce que je veux dire.

— Je crois que je vois, oui, murmura Corentin.

— Je ne pense pas qu'il ait… disons : consommé. Mais il en était aux préliminaires. Des préliminaires en quelque sorte… buccaux. Avec une femme indubitablement.

Boris réfléchit.

— Et cette Chloé Larrieux, vous avez pu la loger ?

— On vient juste d'avoir son adresse. Rue de Vaugirard. Je pars chez elle dès que j'aurai raccroché.

— Alors, ciao, Mémé. Et bonne chasse.

— Bon western à toi aussi, Boris. Et fais gaffe !

Cinq minutes plus tard, en avalant un bol de café, Boris Corentin ouvrit le numéro tout frais du Télégramme de Brest qu'on venait de déposer comme tous les matins dans la boîte aux lettres, ‘ devant la petite barrière blanche qu'entourait le jardin aux plantes héroïques.

La photo de Farid y trônait en première page. Mais comme le commissaire divisionnaire Tallement n'était pas chien, il avait prévenu la rédaction du repêchage, hier soir, du cadavre de l'Algérien par le patron d'un langoustier dont la femme agonisait sur un lit d'hôpital, bombardée de rayons inutiles et douloureux.

— Je me demande, songea-t-il brusquement, si je ne devrais pas m'inscrire, moi aussi, pour suivre une cure à *l'Institut Samsara*…

Le docteur Antifer repoussa le Télégramme de Brest et le rendit précipitamment à Parmigiano, comme s'il venait de toucher un produit toxique. Ce qui était le cas à ses yeux : il évitait au maximum de prendre des journaux entre les mains. Ça tache. Son horreur des souillures ne le quittait jamais.

— Bon, fit-il en regardant ses paumes avec angoisse, inutile de nous affoler. Farid était clandestin en France. Même si on remontait jusqu'à nous on ne trouverait aucune trace de son passage.

— Un flic est quand même venu hier questionner le personnel, objecta l'ancien acteur pied-noir.

Le docteur Antifer haussa les épaules.

— Farid était très discret, il ne s'occupait que des caissons de relaxation et la seule qu'il approchait c'était Jacqueline Le Garrec. De ce côté-là, donc, rien à craindre… Bien sûr, j'aurais préféré qu'il ne tombe pas à pic dans un casier à langoustes…

Il regarda, par-delà les baies du bureau, les cinq clients de l'Institut allongés dans leurs chaises longues sous le pâle soleil qui baignait la côte. Deux industriels anglais sans aucun intérêt. Une vieille femme venue de Rennes pour soigner ses rhumatismes. Et les deux lesbiennes rousses récemment arrivées. Le point commun de tous ses patients, c'était l'argent. Il en fallait beaucoup pour suivre un traitement dans l'Institut du docteur Antifer.

Il montra les deux rousses plongées dans la lecture de leurs magazines.

— Elles attendent une amie, expliqua-t-il. Elles m'ont prévenu pour que je lui garde une chambre. Une certaine Lisiane…

Il hocha la tête.

— Dommage que je ne puisse pas m'occuper d'elles comme je le projetais. Notre amie Chloé va prendre tout mon temps. Le sujet d'expérience rêvé. Qui pourrait imaginer qu'elle est ici, chez moi, alors qu'elle devrait se trouver à Paris ? On peut faire ce qu'on veut, avec elle…

Il regarda encore ses mains en grimaçant.

Elles étaient horriblement sales. Il se précipita vers le cabinet de toilette, au fond de son bureau.

Au même instant, dans une petite maison blanche si pauvre et si simple que Julien Antifer, génie de l'hypnotisme et des nouvelles thérapies non encore reconnues par les médecines officielles, devait la trouver ridicule et méprisable, ce qu'on peut appeler des ennuis de taille se préparaient pour lui. À travers une simple et brève conversation téléphonique.

— On n'avancera pas, disait Boris Corentin, si on n'a pas quelqu'un dans la place. Incognito, bien entendu.

— Vous savez que je ne pourrai hélas rien pour vous, si…

— Je sais, Monsieur le commissaire, coupa Corentin. N'ayez pas peur, je n'ai pas l'habitude de faire des reproches à ceux qui ne peuvent pas m'aider.

— Ne gardez rien qui puisse permettre de vous identifier, l'avertit le commissaire divisionnaire Tallement au bout du fil.

— Bien entendu. Pas même la voiture. Avec la plaque d'immatriculation, on peut très vite remonter jusqu'à l'agence qui me l'a louée et tout savoir. J'arriverai en taxi. Comme si je débarquais du train de Paris.

— Soyez prudent, Boris, fit encore le chef du SRPJ de Rennes avec de l'inquiétude et de la chaleur dans la voix.

Corentin, après avoir raccroché, récapitula. Il allait tout de même appeler Le Garrec. Le veuf n'avait pas osé le recontacter depuis l'autre matin. Par discrétion. Timidité. Peut-être qu'il serait tout de même content de savoir qu'on s'occupait de son affaire, même si rien de décisif n'était encore intervenu.

Ensuite, il faudrait qu'il abandonne dans la maison de sa mère toutes les pièces permettant de l'identifier. Sa carte, son insigne, son revolver, ses menottes, son brassard de police. Toute sa panoplie d'inspecteur de la PJ.

Puis il resterait encore le plus dur. L'explication avec Mme Corentin. Parvenir à lui faire comprendre qu'une impérieuse nécessité l'obligeait à opérer ce changement de domicile assez surréaliste puisqu'il allait se déplacer d'environ deux kilomètres…

Il fallait veiller surtout à ce qu'elle ne s'inquiète pas. Et lui promettre de revenir le plus tôt possible.

CHAPITRE XIII



Dante Parmigiano regarda en grimaçant l'écran de télévision qui scintillait par faibles pulsations lumineuses. Trois femmes d'un coup, le docteur Antifer y allait fort. Bien sûr, c'était flatteur si on pensait à l'idée que l'on se faisait en haut lieu de sa virilité. Mais même monté comme il était, ça appartenait à la catégorie des excès sexuels fatigants. Heureusement qu'elles étaient toutes les trois également belles et que lui, Parmigiano, « levait » pratiquement à la commande.

« Tout de même, pensa-t-il agacé, il aurait pu me demander mon avis avant de se décider comme ça, sur un coup de tête, pour les deux rousses… »

Après tout maintenant, ils étaient complices, non ? Donc associés, pour toutes les décisions…

Chloé Larrieux fut la première à s'éveiller. Une fois encore, le décor avait changé. C'était toujours le silence profond et l'obscurité. Mais elle ne baignait plus dans la douce tiédeur de tout à l'heure. Pire : elle grelottait.

Les yeux encore vitreux, sonnée par les calmants quelle avait absorbés, titubante au sortir de la plongée dans le noir qu'avait constitué son nouveau séjour dans le caisson de relaxation, elle avait l'impression d'émerger d'une longue anesthésie.

Elle examina l'élément sur lequel elle reposait. Une épaisse moquette d'une consistance molle sur laquelle on l'avait allongée. Les murs autour

d’elle étaient recouverts d’une sorte de mousse synthétique brune assez lugubre.

Elle essaya de se lever et n’y parvint pas. Elle se sentait envahie par un grand vide qui creusait en elle une immense lassitude.

Alors elle s’examina. La réalité prenait peu à peu des contours précis. La première chose qu’elle constata, ce fut qu’elle n’était pas exactement nue. Sa taille était entourée d’une sorte de harnachement au contact désagréable. Du métal. De l’acier. Mais qui curieusement ne la blessait pas. Ce qu’elle s’expliqua en voyant la doublure de cuir tendre qui gainait l’inquiétant appareil.

Soudain elle tressaillit. Une ceinture de chasteté ! C’était une ceinture de chasteté dont on l’avait affublée ! L’instrument légendaire de domination et de pouvoir sur les femmes dont les hommes ont usé pendant des siècles, en ces âges noirs, heureusement disparus, où le sexe féminin gémissait, écrasé sous le pouvoir mâle…

D’horreur, elle faillit s’évanouir à nouveau. Incapable de lier les détails les uns aux autres ni d’opérer des connexions logiques dans son cerveau, c’est-à-dire de réfléchir, elle enregistra alors, sans faire la relation d’un élément à l’autre, que ses mains disparaissaient dans des espèces de moufles épaisses, du genre gants de boxe, extrêmement envahissantes. Et pas du dernier pratique si on voulait par exemple se gratter le dos…

Sous l’éclairage étrange, un peu verdâtre avec des reflets jaunes, qui donnait à la pièce des allures moirées et ondulantes d’aquarium, elle examina ses pieds. Eux aussi, comme ses mains, comme sa taille et son ventre, étaient « prisonniers ». Chaussés d’épais souliers de fourrure qui, comme les gants, comme l’infâme ceinture également, étaient bloqués par un système de fermeture terminé par un minuscule cadenas.

Assise à présent, elle remua quelques instants ses pieds puis ses mains. Avec des gestes maladroits et angoissés de chat qui essaie de se débarrasser des chaussons de bébé qu’on vient de lui attacher aux pattes rien que pour l’embêter.

Puis elle s’arrêta, épuisée par l’effort.

C’est alors que quelque chose – une intuition sourde, incompréhensible – lui fit comprendre qu’elle n’était pas seule dans la pièce.

Elle tourna la tête et sursauta. Deux autres femmes l’observaient en silence. Muettes. Visiblement épouvantées. Et nues elles aussi, hormis la

ceinture, les souliers démesurés et les espèces de gants de boxe. C'est-à-dire logées à la même enseigne qu'elle. Participant du même cauchemar incompréhensible.

Loin de la rassurer, la présence de ces deux inconnues rousses qui la regardaient acheva de la paniquer. Comme un animal affolé qu'on torture à travers les barreaux de sa cage, elle se dressa et se précipita contre le battant de la porte malheureusement capitonné. Ce qui fit que ses gants, en s'y écrasant, y firent une sorte de « vouff » sourd et inopérant. Elle se retourna, s'élança, dégringola, déséquilibrée par ses chaussures monstrueuses, se redressa, retomba encore. Et hurla.

Son cri redégringola sur elle comme si, projeté au plafond, il s'y était brisé et éparpillé en mille petits copeaux sonores. Ça au moins elle le comprit : elle était dans une chambre sourde. Un de ces endroits parfaitement isolés où on s'entend battre du cœur et palpiter jusqu'aux moindres pulsations du sang. Où tout le corps devient torrent. Cataracte de nerfs, d'artères, d'organes en folie.

Un peu comme les caissons de *sensory deprivation* où elle avait fait déjà au moins deux séjours, si sa mémoire était encore bonne.

Justement il y en avait trois, là-bas, au fond de la pièce. Trois grands cylindres en métal noir avec leurs dômes de plexiglas. Mais devant chacun d'eux trônait un « meuble » bizarre, une sorte de table de massage assez basse aux pieds en tubulures d'acier et aux piètements scellés au sol, mais dont le plateau était découpé selon une ligne qui rappelait la silhouette d'un corps humain. Un corps ouvert. Bras écartés. Jambes à l'équerre.

C'était trop pour elle. Un long hurlement sortit de sa poitrine, s'arracha à ses entrailles et résonna, caverneux, dans le local insonorisé.

Alors, d'un haut-parleur encastré dans un angle du plafond, une voix douce tomba. Une voix chaude, méridionale.

— Chloé, murmura la voix. Chloé, c'est moi. C'est Dante… Ton amant…

Elle s'immobilisa, ruisselante de sueur.

— Dante… répéta-t-elle. Dante… Dante est mon ami…

Elle se balança d'une jambe sur l'autre, comme dans un état second.

— Où es-tu ? murmura-t-elle tandis que les deux autres la dévoraient du regard.

— En haut, reprit la voix. N'aie pas peur. Je veille sur toi.

En haut, un grand soleil vif et blanc dansait joyeusement au milieu du ciel et des armées de mouettes valsaient à la crête des vagues de l'océan.

En haut, dans la salle de gymnastique de *l'Institut Samsara*, la séance d'aérobic battait son plein. Trois quarts d'heure de musculation et d'efforts en musique, à suivre sur cassette vidéo sur écran géant.

En haut c'était la vie qui continuait.

Pendant qu'en bas, isolées du monde par vingt centimètres de béton étouffant tous les bruits, c'était l'enfer qui commençait pour les trois séquestrées.

Dante Parmigiano eut un sourire froid façon Bogart du pauvre. La mission que lui avait confiée le docteur Antifer n'était pas vraiment fatigante. Tandis que ce dernier surveillait la séance d'aérobic, il devait garder l'œil sur ce qui se déroulait au sous-sol, dans l'ancien cabinet de thalassothérapie très vite abandonné depuis qu'on avait installé des piscines d'eau de mer dans le Jardin d'Hiver et sur la terrasse dominant l'océan, en plein soleil.

Abandonné mais réaménagé pour d'autres expériences.

Il se réintéressa à l'écran. Les deux filles rousses progressaient à quatre pattes vers Chloé Larrieux. Celle-ci recula, étonnée d'abord puis furieuse. Elle tomba, gênée par ses « chaussures » géantes, et les deux autres se penchèrent aussitôt sur elle. Comme leurs mains étaient bloquées sous des gants dont il était hors de question de se débarrasser, ce furent leurs bouches qui entrèrent en action, autour des seins lourds et fermes de Chloé.

Parmigiano s'immobilisa, confortablement installé dans un fauteuil du bureau du patron. Le spectacle devenait vraiment à son goût.

CHAPITRE XIV



Boris Corentin s'arracha à l'étrange spectacle qui s'offrait sur la grande terrasse de l'Institut en bordure de l'océan éclaboussé de soleil. Deux chiens minuscules en train de se grimper dessus avec un enthousiasme et une ardeur tout à fait hors de proportion avec leur taille. Deux bichons maltais. Il existe plusieurs variétés de bichons. Les bolonais, les havanais, les maltais. Ceux-là appartenaient de toute évidence à la troisième catégorie. C'était ce qu'on appelle des « chiens d'agrément », c'est-à-dire ce genre de petites bêtes qui ressemblent aux manchons fourrés que les femmes portaient au siècle dernier. Deux grosses boules de poils^ bouclés sur des pattes noires. Avec des queues en trompette dont l'une – celle du « planteur » en l'occurrence – balayait l'air avec une énergie dérisoire. La terrasse était vide pour cause de déjeuner. Boris avait passé la matinée à régler toutes les questions indispensables avant de débarquer à *l'institut Samasara.*

— Je crois que vous ne serez pas déçu, reprit le docteur Antifer. Nous expérimentons ici toutes ces médecines dites « parallèles » ou « différentes » et je crois pouvoir dire que nous avons d'excellents résultats.

Il toussota en regardant ses mains. Boris aussi les regardait. De drôles de pattes roses et grassouillettes, qui avaient – quoique visiblement soignées et manucurées avec acharnement – quelque chose d'un peu répugnant. La peau sans doute. Molle. Ou plutôt ramollie. Le gras du bout des doigts était boursouflé comme autant de cloques sur le point d'éclater. On aurait dit des mains tout récemment ébouillantées.

— Pourquoi « différentes », ces thérapies ? reprit Antifer en regardant le « chemin de câble » qui partageait le plafond de son bureau en deux, distribuant un nombre respectable de spots lumineux. Tout simplement parce que ces médecines sont inspirées par des « philosophies » qui n'ont

qu'un lointain rapport avec celle qui fit naître la médecine occidentale. Il ne s'agit d'ailleurs pas de prendre la place de celle-ci, mais de la compléter, de l'enrichir… De lui apporter la souplesse dont elle se montre, hélas, si rarement capable.

Boris Corentin se laissa aller dans son fauteuil. Rien à dire pour le moment, côté discours. Le baratin habituel des adeptes et praticiens des thérapies nouvelles ou très anciennes, en tout cas « naturelles » comme la phytothérapie (soins par les plantes médicinales), l'acupuncture, l'homéopathie, la vertébrothérapie (manipulations vertébrales), l'auriculothérapie (méthode d'acupuncture concernant uniquement les oreilles), et autres biothérapies… Le tout agrémenté bien sûr de considérations banales sur l'effet bienfaisant du microclimat de la baie d'Audierne exposée aux vents marins vivifiants.

— Un véritable aérosol naturel, ajouta le directeur de l'Institut. Ici, vous avez à votre disposition l'ozone, le chlorure de sodium, l'iode et les bromures indispensables à l'organisme.

Il évoqua aussi bien entendu les algues, « source de vie », et détailla les traitements que l'établissement offrait. Douches sédatives et toniques, douches sous-marines, bains bouillonnants et carbogazeux. On accueillait les rhumatisants, ceux qui souffraient des nerfs, qui avaient des troubles statiques de la colonne vertébrale, des scolioses ou des impotences fonctionnelles.

Boris Corentin s'était présenté le plus sobrement possible, comme responsable d'une petite société de relations publiques de Strasbourg surmené par les responsabilités, les dîners d'affaires et les voyages à l'étranger. La dépression le guettait. Il ne souffrait de rien en particulier, sinon d'une perte de tonus physique et psychique. C'était difficile à croire, quand on considérait l'athlète brun aux yeux un peu étirés au-dessus des pommettes saillantes, qu'un léger bronzage rendait encore plus éclatant de santé et de sex-appeal masculin. Pour corriger tout ça, Boris s'était un peu voûté, avait essayé de se donner l'air fatigué. Il avait également négligé de se raser avant de partir. Mais tout ça, ça ne faisait qu'une composition très artificielle. Quand on éclate de charme et de force, c'est dur d'avoir l'air écrasé et malheureux.

— Vous savez, fit-il en essayant de masquer le feu de son regard sous des paupières lourdes tombantes, je n'ai pas l'intention de participer à une cure

précise, docteur… C'est surtout le repos que je cherche…

Il lui donnait du « docteur » tout en disant qu'il était prêt à parier son salaire de six mois qu'Antifer était médecin comme lui était maréchal de France.

— Dommage, émit l'autre en s'appuyant du dos contre un *rolltop*, ces fameux meubles classeurs à rideau courbe en lamelles sur rouleau permettant d'escamoter les dossiers. Un bijou des années 20 authentique, rapporté des Etats-Unis quand il avait dû en déguerpir en catastrophe.

— Que voulez-vous dire, docteur ? questionna-t-il aussitôt, saisissant la balle au bond.

Ce « docteur » lui restait en travers de la gorge. Avant de partir il avait appelé Paris, le Quai des Orfèvres. Au bureau des Affaires Recommandées, il était tombé sur Tardet et lui avait demandé de faire des recherches aux archives sur un certain Julien Antifer. On ne savait jamais… Il s'agissait d'un service personnel et Boris avait insisté. Après tout, même si Antifer avait passé de longues années à l'étranger, il avait tout de même peut-être laissé des souvenirs en France…

— Je vais être sincère, fit soudain Antifer en le regardant droit dans les yeux. Nos clients sont pour nous des amis. Nous ne souhaitons qu'une chose : leur redonner le bonheur et la paix, s'ils les ont perdus ; pour cela, nous expérimentons – avec leur accord bien entendu – de nouvelles techniques encore inconnues dans la vieille Europe, mais déjà très en vogue de l'autre côté de l'Atlantique…

— C'est-à-dire ?

Antifer balaya l'espace de sa petite main « ébouillantée ».

— Les détails ici importent peu, fit-il discrètement. Ce qui compte, ce sont les résultats…

L'élément de base, bien entendu, c'est l'eau. Toujours. La fontaine de jouvence de nos origines… Mais ce qui importe plus encore, c'est la philosophie, et j'oserai dire la mystique, qui sous-tend ce type de cure. Nous autres Occidentaux avons perdu le sens du sacré…

On y était. Des mots hindous ou chinois défilèrent. Antifer évoqua le Samadhi, expérience indienne de concentration, les dissolutions de la conscience, le néant cosmique… Il parla de sa conviction que nous sommes

tous des réincarnés en puissance et que notre salut est dans la remontée mentale de nos vies antérieures.

— Aux Etats-Unis, se vanta-t-il, j'ai dirigé des séminaires de voyage dans le passé. Chacun régressait, retrouvait le stade du fœtus, puis se perdait dans les éléments de l'univers, dans l'extase multipliée de la matière…

Au passage, il évoqua aussi les cours de yoga tantrique qu'il donnait (Corentin saisit au vol l'allusion : le tantrisme est une branche de l'hindouisme où les expériences sexuelles tiennent la place de choix ; en bref, c'est la paix de l'âme par la partouze, mais avec des tas de prétextes mystiques pour enrober la chose)…

« Tiens, tiens, se dit-il, on dirait que ça devient très Mondaine brusquement, cette affaire… Je ne suis peut-être pas si déplacé que ça, finalement… »

Il se souvint soudain d'une des dernières phrases du commissaire divisionnaire Tallement, le matin même :

— Attention, Corentin ! Antifer a des amis dans la région. Des notables qui ont du poids et qu'il reçoit, paraît-il, royalement à certaines soirées un peu… disons « chaudes »… vous imaginez bien que nous ne pouvons rien faire, nous, que fermer les yeux…

Et il avait ajouté :

— Tout à fait en confidence, je crois que Mannoni a été invité deux ou trois fois. J'aurais préféré ne pas en parler, mais puisque vous allez vous jeter dans la gueule du loup !

— Ça expliquerait en tout cas ses réticences à garder le dossier Jacqueline Le Garrec ouvert, avait conclu Corentin en songeant au policier de Quimper qui l'avait reçu avec une amabilité très contestable…

Antifer continuait. Mélangeant tout. Trainings de biofeedback et Livre des Morts égyptiens. Théorie de la relativité d'Einstein et BardoTodol[12]. Découverte des quantas de Max Plank et « trous noirs » cosmiques, ces ultimes découvertes astronomiques qu'il interprétait comme les « entonnoirs » de l'espace par lesquels on pouvait communiquer d'un univers à l'autre comme par des couloirs en forme de tourbillons nucléaires ménagés dans les différents compartiments de la Création…

Enfin il s'attarda sur les NDE, ou Near Death Expériences, un truc qui fait fureur actuellement aux Etats-Unis. Les expériences « au plus près de la

mort »…

— J'ai travaillé sur le cas d'un jeune homme de 21 ans, expliqua-t-il, qui avait eu un accident de voiture et était resté plusieurs semaines dans le coma. Neurologiquement mort, il était revenu inexplicablement à la vie. Et il se souvenait avec une précision bouleversante des mondes qu'il avait traversés. Des espaces incroyables, lumineux, baignés de musique… Il avait… Oui, on peut le dire, il avait vu Dieu… Et le plus troublant, c'est qu'il était revenu de cette expérience avec d'étranges pouvoirs comme je n'en avais jamais vus. Il était capable de voir à distance des événements très concrets, de prévoir certaines choses avec une précision troublante. Sans parler des phénomènes de télépathie presque permanents qu'il déclenchait…

Antifer se leva.

— Tout cela, monsieur, s'explique très bien scientifiquement. Le OOB, les « Out Of Body Expériences »[13] comme on dit aux Etats-Unis, n'ont rien d'une charlatanerie parapsychologique. Si vous le désirez, nous approfondirons la question ensemble. Je vous expliquerai comment nous pouvons passer dans des états de conscience altérés par la baisse de fréquence des ondes du cerveau… Comment nous pouvons glisser, comme par une sorte de fêlure dans la réalité, de l'état d'attention à celui du rêve.

Corentin se leva aussi. La fêlure, c'était le petit homme au nez fort, aquilin, et aux cheveux noirs lissés comme ceux d'un danseur de tango argentin, qui l'avait. Et ça crevait les yeux.

— Hélas, fit-il, je n'avais pas prévu un budget… disons : très large, pour ce séjour. Enfin, je réfléchirai, docteur…

Ce qu'il venait de dire était cruellement vrai. Il était en train d'écorner ses économies de vacances, à jouer les cow-boys solitaires sur le sentier du crime sans mission officielle ni bons roses ni commission rogatoire… D'ici a ce que ses vacances avec Ghislaine à Ronie soient compromises, il n'y avait qu'un pas…

Sa seule planche de salut, c'était de découvrir le pot aux roses, maintenant qu'il était dans la place. Et vite. Sinon il se ruinerait en « soins » entre les mains du bon docteur à moitié dingue.

— Réfléchissez, cher ami, fit l'autre en souriant. Vous devriez en tout cas profiter de l'occasion. Nous n'avons pas beaucoup de clients en ce moment,

c'est la morte-saison. Je pourrais m'occuper de vous avec beaucoup d'attention…

Boris frémit. Charmante perspective. Sur la terrasse, les deux clébards bouclés – l'un aux poils blancs et l'autre couleur havane – se fatiguaient avec ardeur l'un dans l'autre, comme d'habitude.

— C'est Yin et Yang, fit soudain Antifer. Contrairement à ce que vous pouvez imaginer ce sont deux mâles.

Il ricana.

— Deux mâles complètement pédés. Quand ils ne dorment pas, ils passent leur temps l'un sur l'autre… Il n'y a que ça qui les intéresse.

Quoique sa chambre fût fort confortable, Boris n'avait aucune envie d'y mijoter toute la journée, en proie aux méditations en rond des flics qui flairent une piste sans savoir encore quel dessin elle va prendre. Allongé sur le lit, il rumina quelques minutes, laissant son regard errer sur la moquette bleu foncé, les murs de satin bleu clair, le téléphone, le téléviseur avec magnétoscope (les cassettes étaient à la disposition des clients, à la réception). Depuis qu'il était à l'Institut, il avait l'impression d'avoir pénétré dans un autre monde. Exaspérant de douceur, de silence et de luxe. Aucun bruit ne lui parvenait. Il avait constaté que les hôtesses de la réception étaient pour la plupart ravissantes. Il avait croisé deux ou trois employés mâles aux carrures de maîtres nageurs. Les salles de sport, de yoga, d'aérobic, étaient indiquées par des petites flèches dans les couloirs. Il avait aperçu aussi deux ou trois clients d'âge canonique qui, en peignoir bleu, allaient à la piscine ou en revenaient avec cet air concentré des curistes pour qui chaque minute est une nouvelle victoire sur le mal qui les ronge activement.

Dans sa chambre, il avait également repéré presque tout de suite – bien qu'il fut fort habilement camouflé comme s'il s'agissait d'un spot lumineux parmi d'autres – la caméra vidéo qui permettait de surveiller la vie intime des clients. De ce côté-là, il n'avait pas eu de surprise : les quatre écrans de contrôle, dans le bureau d'Antifer lui avaient tout de suite attiré l'œil, tout à l'heure. Il fallait bien qu'ils aient une utilité…

Il sauta du lit, brusquement impatient. L'inactivité le rongeait déjà. Il décida d'aller faire connaissance avec la piscine d'eau de mer du jardin

d’hiver.

Miroitante comme un lagon polynésien entre des buissons de plantes exotiques luxuriantes qui formaient une sorte de petite forêt vierge tout autour du grand bassin en mosaïque aux formes serpentines, la piscine du jardin d’hiver était déserte. Boris l’avait pour lui tout seul. Il laissa tomber son peignoir et s’allongea, uniquement vêtu d’un slip bleu nuit décoré des anneaux olympiques entrelacés.

Décidément, Antifer était peut-être un fou doublé d’un charlatan, mais il avait contracté au moins aux Etats-Unis ce goût du luxe et de la douceur de vivre dont on est en train d’oublier jusqu’au nom, en Europe où les moindres éléments de bien-être deviennent des signes honteux et extérieurs de richesse, c’est-à-dire des preuves d’injustice sociale.

La grande question, bien entendu, c’était : d’où venait l’argent ? Il avait fallu à Antifer une fortune pour faire bâtir l’Institut Samsara. Probablement des dollars. En Amérique, on donnerait sa chemise pour retrouver la jeunesse, la santé et la beauté. Tout ce que Antifer promettait… Quand en plus, comme lui, on mixait diverses thérapies « naturelles » avec des messages mystiques orientaux ou autres, on avait toutes les chances de faire un malheur aux Etats-Unis où le culte du corps est une religion et où les fondateurs de sectes deviennent milliardaires.

Il se redressa sur les coudes. Ce qui apparaissait avait de quoi mettre l’élasticité de son slip olympique à rude épreuve, si ce qu’il y avait sous la blouse bleue de l’employée tenait les promesses de celle-ci. L’élasticité faite femme. Une élasticité dansante qui se rapprochait de lui dans un nuage de cheveux auburn, faisant valser à des étages différents, mais en parfaite harmonie, seins, hanches et fesses.

— Désirez-vous quelque chose ? questionna-t-elle lorsqu’elle fut près de lui.

Il la regarda et elle détourna très vite ses yeux de l’endroit où ils venaient de se poser, rapidement, effleurant une certaine bosse qu’arrondissait très généreusement l’étoffe bleue du slip aux petits anneaux blancs.

— Oui, murmura-t-il. Connaître votre prénom.

Elle croisa ses jambes fines aux mollets musclés. Sans parler des cuisses qu’on apercevait avec une certaine précision puisque les trois derniers

boutons de sa blouse avaient été négligemment oubliés.

— Vous, alors, fit-elle…

Elle sourit.

— Je voulais dire : désirez-vous boire quelque chose ?

— Un café, oui. Mais ça ne vous dispense pas de satisfaire mon premier désir.

— Mylène, souffla-t-elle la bouche arrondie. Je m'appelle Mylène.

Elle se retourna. Sur les dalles bleues de la piscine, un bruit de talons hauts venait de sonner. Talons aiguille aurait été plus juste. La nouvelle apparition – une cliente, cette fois, de toute évidence, vêtue d'un de ces peignoirs bleus que l'Institut mettait à la disposition des curistes – dépassait la serveuse d'une bonne tête. Et si on laissait remonter le regard au-dessus des escarpins noirs vernis, on apercevait des chevilles fines, des mollets cambrés, et le commencement de deux cuisses pleines qui annonçaient éventuellement des merveilles, côté serrage d'un torse d'homme, en certaines positions bien précises…

— Bon, eh bien je vais vous chercher votre café, soupira Mylène en battant en retraite à regret, s'arrachant avec un soupçon de jalousie à la contemplation de l'athlète presque nu dont les épaules n'étaient qu'une masse de nœuds de muscles impressionnants, et qui de toute évidence devait être musclé comme ça de partout, si on en croyait ce qui bombait en frémissant imperceptiblement plus bas sous l'étoffe bleu sombre du slip.

La cliente passa près de Boris sans le regarder, s'allongea un peu plus loin, sous une sorte d'alcôve naturelle formée par deux philodendrons entrelacés. Du coin de l'œil, Boris nota qu'elle n'otait pas son peignoir.

Un quart d'heure passa dans le silence total. L'employée était revenue avec le café de Boris puis repartie après un regard déchirant et déchiré. L'inconnue ne bougeait pas. Corentin ne la voyait que de profil, allongée sous les rayons du soleil qui traversaient la verrière du jardin d'hiver et tapaient avec une ardeur décuplée. Elle était longue et belle avec de magnifiques cheveux noirs rejetés en arrière en boucles sauvages. Ses traits étaient extraordinairement réguliers, ce qui rendait sa bouche large et très rouge presque indécente. Comme une promesse tout à fait érotique au milieu d'un visage parfaitement sage. Un air de nonne perverse en quelque sorte à qui on n'aurait sûrement pas donné le Bon Dieu sans une confession serrée destinée à savoir ce qu'elle faisait avec une bouche comme ça…

Boris Corentin s'arracha à l'ambiance de torpeur du jardin d'hiver et fit quelques pas vers la piscine où il plongea dans une grande gerbe d'eau bleue tahitienne.

L'instant d'après, lorsqu'il remonta à la surface, la fille brune était dressée de toute sa longueur avec son air de créature immaculée où scintillait, comme une blessure horizontale, cette bouche qui, il ne savait pourquoi, réveillait instantanément dans l'esprit de Corentin le mot « pipe », par une association d'idées sûrement complètement arbitraire.

— Bravo, fit-elle avec une moue adorable de reproche. Vous m'avez complètement éclaboussée.

Boris s'excusa. Eclaboussée c'était beaucoup dire. Deux petites gouttes brillaient sur sa joue droite.

Mais elle tenait à avoir été éclaboussée. Debout, à cinq centimètres du rebord de la piscine où Boris s'appuyait, elle s'essuya le visage avec un des pans de son peignoir.

Pour réussir cette opération, il fallait relever ledit pan dudit peignoir. Ce qu'elle fit. Révélant à Boris Corentin qu'elle ne portait absolument rien en dessous.

À la vue de cette tache d'un noir ardent et luisant qui bouclait entre le nombril de la jeune femme et ses cuisses, Corentin s'aperçut brusquement qu'avaler sa salive était devenu une opération impossible.

— Vous devriez vous baigner, fit-il d'une voix extrêmement altérée. Comme ça, mon éclaboussement serait oublié et on repartirait sur de nouvelles bases.

Elle regarda le jardin d'hiver où ils étaient toujours seuls au milieu de la végétation tropicale, réfléchit un instant et secoua les épaules. Le peignoir céda à ce simple geste de mépris et alla s'arrondir par terre en chiffon rabougri par la honte.

Corentin sentit sa gorge devenir une annexe du Sahara. Le spectacle était en effet assez dévastateur. Deux lourdes poires de chair couronnées d'aréoles très brunes aux pointes dardées bien droit. Une taille qui ne s'amincissait que pour préparer l'évasement des hanches et la courbe délicate du ventre au bas duquel saillait cette toison couleur de nuit dont deux gouttes d'eau, un instant avant, avaient motivé l'apparition radieuse.

Il n'y avait pas d'échelle ni d'escalier. Elle s'accroupit au bord de la piscine, ce qui eut pour effet de révéler, entre ses cuisses, très loin au bout d'une perspective affolante, une longue fente charnelle aux muqueuses d'un rose de corail au milieu des ténèbres du pubis.

— J'ai horreur de plonger, annonça-t-elle.

— Si vous me le permettez, fit Boris, je peux vous aider à me rejoindre.

Elle se laissa choir entre ses bras tendus. Il la reçut, des deux mains, sous les aisselles. Elle glissa dans l'eau jusqu'aux seins, ceux-ci restant flottants à la surface comme deux bouées de chair tendre et gonflée.

Elle s'éloigna dans un crawl impeccable, alla jusqu'au bout de la piscine et revint. Tout près de lui elle plongea, et ressortit les cheveux lisses, ruisselants d'eau.

— Je trouve que vous ne jouez pas vraiment le jeu, constata-t-elle. Vous avez quelque chose à cacher ?

Inutile d'être sorti major de Polytechnique pour comprendre de quoi elle voulait parler.

— À cacher non, rit-il. À contenir, plutôt.

Elle haussa les épaules.

— N'ayez pas peur de m'affoler, fit-elle. Les hommes m'ont toujours moins intéressée que les femmes.

Brusquement, il sembla à Corentin que la piscine venait de se refroidir d'une dizaine de degrés.

— Ne faites pas cette tête, reprit-elle. Je n'ai pas dit que les hommes, de temps en temps, ne m'intéressaient pas quand même. Surtout quand ils sont beaux et qu'ils n'ont pas l'air de brutes épaisses.

En même temps, la main glissée entre eux, elle s'insinua sous l'élastique de son slip, glissant rapidement vers lui.

— Hé, dites, fit-elle en s'immobilisant. C'est ma main qui a rétréci, ou c'est votre…

Elle n'en revenait pas. Ses doigts non plus, sous l'eau, bloqués autour d'une hampe aux dimensions tout à fait hors compétition.

— Ça alors, soupira-t-elle, tu as la plus grosse…

Elle rougit fugitivement.

— Enfin tu vois ce que je veux dire.

— Pas du tout, fit Corentin avec l'air le plus innocent du monde. Poursuis ta pensée.

Elle prononça le mot et il sentit en même temps sa main trembler légèrement autour de lui.

— Ecoute, murmura-t-elle, je crois que je vais faire une entorse à mes habitudes. Tu es beau, tu as l'air de tout ce qu'on veut sauf bête et tu es monté comme un âne.

— Merci pour l'âne.

— C'est un compliment. Aide-moi à sortir de l'eau.

Cette fois, c'est par les fesses qu'il la prit pour la hisser sur les dalles, à la surface.

Boris Corentin vit la longue fille brune, encore haletante se soulever sur les coudes.

— Pas mal, apprécia-t-elle. Ce n'était pas mal pour un homme. Mieux en tout cas que tous ceux que j'ai connus jusqu'ici. Mais avec ton physique de tombeur et ta… (elle redit le mot, cette fois sans rougir) à convertir à l'hétérosexualité tout un bataillon de lesbiennes militantes, il y a quand même des trucs que tu ne sais pas.

— Lesquels ? fit Corentin intrigué.

Il reprenait haleine, couché avec elle derrière un massif de rhododendrons qui explosait de fleurs rouges et roses.

— Je t'expliquerai. Les… les gouines, comme vous dites, connaissent quand même certains trucs que les hommes ignorent en général. Même toi.

Elle roula sur le ventre, exhibant des fesses superbement callipyges.

— Comment t'appelles-tu ?

— Boris. Et toi ?

— Lisiane. Ça t'ennuie de dîner avec moi, ce soir ?

S'il lui avait dit oui, il aurait vraiment fait le plus gros mensonge de sa vie.

— C'est curieux, reprit-elle. J'étais venue ici rejoindre deux amies pour le week-end. Normalement, Jeanne et Estelle auraient dû se trouver à l'Institut pour une cure de quinze jours. Or, à la réception, on m'a expliqué qu'elles avaient regagné Paris précipitamment. J'ai appelé chez elles.

Personne. Je ne comprends pas. Ce sont deux véritables copines. Elles ne m'auraient jamais posé un lapin…

Toujours sur le ventre, elle leva une jambe.

— Elles avaient envie d'essayer les… Tu sais : les caissons de privation sensorielle. Un truc qui vient d'Amérique. Dingue, paraît-il, du point de vue relaxation…

— J'en ai entendu parler, murmura Boris.

— Ça ne te dit rien de tenter l'expérience ?

— Peut-être, fit-il évasivement.

Elle remua sa croupe magnifique, écartant un peu les cuisses.

— Une supposition que ça te reprendrait d'avoir envie d'une femme, eh bien je ne dirais pas non.

L'instant d'après, elle le sentit s'allonger sur elle, passer une main sous son ventre pour relever légèrement ses reins tandis que dans la fourche de ses jambes maintenant grandes ouvertes battait un bélier de chair impatient d'entrer en action.

— Vas-y, souffla-t-elle. N'aie pas peur. Le plus fort que tu pourras.

Il remonta en elle si loin qu'elle avança de dix centimètres.

— Nom d'un chien, fit-elle d'une voix brûlante. C'est pas mal non plus, un homme.

Dix mètres plus bas, dans une pièce insonorisée, moquettée et aux murs recouverts de dalles de liège sur lesquelles était appliqué un revêtement de mousse épais et élastique, trois créatures, trois femmes étaient en train de jouer un huis clos qui tournait mal. Comme à chaque fois que des êtres humains se retrouvent enfermés ensemble contre leur gré. L'histoire éternelle des prisonniers qui s'entre-tuent ou des naufragés du radeau de la Méduse qui se dévorent mutuellement.

Chloé Larrieux avait lutté pendant des heures contre les deux autres femmes qui elles-mêmes, hagardes, probablement droguées, se jetaient sur elle et essayaient de l'embrasser, de la lécher sur tout le corps, d'arracher sa ceinture d'acier qui isolait son ventre avec des gestes d'autant plus comiques qu'elles étaient, comme Chloé, affublées d'espèces de gants de boxe qui rendaient chacun de leurs mouvements grotesque et dérisoire.

Puis les deux filles rousses s'étaient battues entre elles, se donnant des coups de pied ou de poing, roulant à terre, luttant encore, s'interrompant

pour s'enlacer brusquement, se chevaucher, tenter de se caresser. Dans une succession de sentiments et de pulsions contradictoires de plus en plus délirante.

Elles avaient alors semblé conclure une alliance provisoire et s'étaient précipitées sur Chloé, cherchant à la mordre puisque c'était tout ce qui leur restait pour faire mal, pour tuer peut-être.

Mais elles s'étaient brusquement calmées, avaient encore changé d'avis et s'étaient désintéressées provisoirement de la fille blonde pour s'enlacer et s'embrasser longuement.

Ni l'une ni l'autre des trois séquestrées n'avait assez de lucidité pour imaginer que leurs évolutions étaient minutieusement observées, très loin de là, dans un bureau confortable, grâce à un écran qui répercutait tout en direct.

— Magnifique, répétait toutes les cinq minutes Antifer avec le détachement d'un expérimentateur observant des rats qui se battent à mort dans une cage.

Il réalisait son grand rêve. Observer les êtres humains plongés dans des conditions de « privation sensorielle » absolue. Les deux rousses, Jeanne et Estelle, ainsi que Chloé, la blonde, avaient visiblement perdu toute notion du temps et de l'espace. Bientôt, elles oublieraient même leurs réflexes élémentaires de désir ou de survie.

Elles entreraient alors dans l'« état Têta », selon le jargon du directeur de l'Institut. L'état où le cerveau, libéré de toutes sensations, descend dans les fréquences les plus basses, celles du rêve.

Pour le moment, pour les trois prisonnières, c'était plutôt le cauchemar.

CHAPITRE XV



Boris Corentin repoussa doucement la bouteille d’eau minérale. Au restaurant de *l’Institut Samsara* le vin semblait une denrée absolument bannie par des lois inviolables.

— Pas terrible, le repas végétarien pour curistes, murmura-t-il. On change de décor ?

Le chemisier rouge de Lisiane était ouvert sur un décolleté qu’on qualifie de vertigineux et au creux de ce vertige scintillaient deux rangées de perles.

— Attends, fit-elle. J’ai quelque chose à te proposer.

La jeune femme avait passé tout le dîner à répondre aux questions de Boris. Réponses franches et nettes. Mariée ? Oui, mariée, à Paris. Son mari était un psychanalyste ultra-célèbre qui avait adopté le principe de la séance courte. Jamais plus de sept minutes. À ce rythme là, il lui arrivait de recevoir trente clients par jour, et il possédait dans un coffre en Suisse de quoi s’acheter la moitié d’un des cantons de ce confortable et rassurant pays, célèbre pour ses banques et sa propreté.

Elle, elle menait sa vie en toute liberté. Elle s’offrait les amants qu’elle voulait, et surtout les amantes, et avait assez d’argent de poche pour faire trois fois par semaine le tour du monde, si ça l’avait amusée.

Tout en racontant sa vie, ses souvenirs, quelques aventures de collège, dans son adolescence, où l’une des surveillantes avait été sa première initiatrice aux délices « saphiques », elle laissait son pied droit, libéré de son escarpin à talon aiguille, jouer librement entre les jambes de son vis-à-vis avec un intérêt qui prouvait qu’elle était loin d’être complètement perdue pour l’espèce masculine.

— Que veux-tu me proposer ? murmura Corentin en se rapprochant par-dessus leurs assiettes vides.

— Tu ne m'en voudras pas ?

— Vas-y. Dis toujours.

Elle sourit avec une esquisse de minauderie qui n'était pas vraiment son genre.

— Je t'ai expliqué que j'aimais bien varier les plaisirs, n'est-ce pas ?

— Et alors ?

— Alors, est-ce que tu serais vraiment ennuyé si la serveuse de la piscine – tu sais, celle qui t'a apporté le café, cet après-midi ? – nous rejoignait tout à l'heure ?

Boris la regarda, sidéré. Pensant soudain que la veille encore il dormait sagement dans un lit à une place, au premier étage de la vieille maison maternelle ! Et ce soir… Oui, il était vraiment dans un autre monde. Et pourtant, cet autre monde n'était qu'à deux kilomètres environ du premier…

— Tu as déjà tout combiné avec elle, hein ? questionna-t-il, estomaqué.

Elle baissa pudiquement les yeux sur son visage de Madone agrémenté d'une bouche qui était une pure provocation au viol.

— Pas tout à fait, fit-elle d'une voix de gorge. J'attendais quand même ton accord. Ça t'ennuie ?

Il se passa la main dans les cheveux.

— Idiote, fit-il. Tu me prends pour qui ?

Elle se leva aussitôt, rayonnante.

— Je vais la prévenir.

Elle hésita :

— Ta chambre ou la mienne ?

— La mienne, décida-t-il.

Il la regarda évoluer entre les tables, coupant la digestion des autres curistes, en particulier les trois mâles quinquagénaires qui savouraient leur gâteau à la cannelle.

Boris Corentin sortit de la salle de bains et retraversa la chambre, baignée de ténèbres.

Il retomba sur le lit et eut l'impression de plonger dans un nid d'esturgeons. On aurait presque pu dire que les draps clapotaient, tant ils étaient trempés de la sueur des trois êtres qui venaient de s'y agiter dans diverses postures pendant deux heures. Il eut l'impression de plonger dans une fondrière traversée par une armée de Land Rovers.

— Viens, souffla la bouche rouge écarlate, comme tuméfiée, de Lisiane.

Il avait appris peu à peu à distinguer les deux femmes dans le noir. Au parfum, au halètement. À la peau aussi. Mylène plus petite et menue, plus enveloppée également, avec un ventre rond et une toison soyeuse aux boucles si fines qu'elles semblaient presque un duvet. Lisiane plus longue et musclée, plus entêtée aussi et expérimentée, mais si passionnée par les caresses qu'elle administrait à Mylène qu'il n'avait pu la prendre que deux fois.

— Vous allez me tuer, chuchota-t-il.

La chambre était devenue un hammam.

— Idiot, souffla Lisiane. On veut t'apprendre quelque chose.

Il rampa entre elles, effleurant des seins et des cuisses luisants de sueur.

— Tu sais ce que c'est, le Point G ? reprit Lisiane.

— Le point G ?

— Ah ! Je l'aurais juré. Etonnez-vous après, vous autres hommes, que les filles préfèrent si souvent se faire caresser par d'autres filles. Alors tu ne sais pas ce que c'est que le Point de Gräfenberg ?

Elle expliqua longuement qu'un médecin du nom de Gräfenberg avait découvert qu'il existait une autre zone érogène chez la femme qui n'avait rien à voir avec le clitoris. Plus profondément enfoui dans le ventre, bien des femmes l'ignoraient, ainsi que la presque totalité des hommes.

— Eh bien, soupira Boris, au moins j'aurai appris quelque chose.

Lisiane saisit sa main.

— Tu vas essayer avec elle. Je vais t'aider, te guider…

Boris se laissa faire. Le Point G, imaginaire ou pas, était en effet une belle invention. Mylène cria trois fois, à laisser des souvenirs inoubliables aux autres pensionnaires. Puis ce fut le tour de Lisiane. Elles exigèrent ensuite qu'il les reprenne, et il les chevaucha jusque vers deux heures du matin. Non sans déclencher des chapelets de réflexes sonores qui devaient tenir en haleine tout l'Institut.

Ce fut Lisiane qui succomba la première. L'épouse d'un psychanalyste dont le nom était presque aussi connu à Paris que celui du Président de la République sombra dans une torpeur profonde et instantanée.

Mylène resta silencieuse dix minutes. Puis soudain :

— Si on remettait ça ? proposa-t-elle à voix basse.

Elle était à plat ventre. Il la sentit onduler de la croupe contre lui. Il se déplaça un peu pour se présenter entre ses fesses.

— Dis donc, fit-il subitement contre son oreille, la bouche à hauteur de la nuque, tu pourrais peut-être me rendre un petit service…

Elle ondula, ouvrant puis refermant ses cuisses pour le coincer dans la prison de chair de sa croupe humide et touffue.

— Je suis en train de t'en rendre un gros, non ? souffla-t-elle.

Il rit.

— Ne plaisante pas, c'est sérieux.

Il respira profondément.

— En fait, si je suis ici, mentit-il, c'est parce que j'espérais retrouver une fille… Une amie qui m'a plaqué…

Elle bascula doucement, l'entraînant avec elle de manière à ce qu'ils se retrouvent l'un sur l'autre à plat ventre.

— Plaqué ? Toi ! rit-elle, la bouche dans l'oreiller.

— C'est la première fois que ça m'arrive, murmura-t-il.

Il la sentit passer une main entre ses cuisses de façon à l'attirer en elle.

— Je me demande comment on peut quitter quelqu'un qui a une telle…

Elle s'arrêta, souffle coupé. Il venait de commencer à coulisser en elle.

— Chloé, murmura-t-il tandis qu'il poussait son boutoir à petits coups. Chloé Larrieux ? Ça ne te dit rien ?

Elle commença à feuler imperceptiblement.

— Plus tard, miaula-t-elle. Baise-moi maintenant. Oublie le reste.

Lisiane dans son demi-sommeil roula jusqu'à eux, tâtonna et, comprenant qu'il se passait quelque chose d'intéressant, se colla contre eux, bercée par les soubresauts de leur chevauchée fantastique.

Ce qu'était en train de faire Dante Parmigiano n'était pas du tout prévu au programme du docteur Antifer, et il le savait parfaitement. Mais c'était la faute de ce dernier, après tout ! On ne confie pas pendant toute une nuit la surveillance de trois filles nues superbes et sans défense à un homme en pleine possession de ses moyens. Les supplices de Tantale, ça a tout de même des limites.

Le pied-noir aux rêves de comédien si vite envolés était descendu dans le sous-sol, il avait libéré les trois prisonnières de leurs ceintures de chasteté et les avait installées sur les tables « d'opération » qui se trouvaient près des caissons de déprivation sensorielle. Puis il leur avait fait absorber des capsules de MDA, MéthylèneDioxy-Amphétamine, un psychotrope aux effets aphrodisiaques miraculeux qui a été baptisé Ectasy aux Etats-Unis. Des gélules hyperactives qui vous donnent de l'énergie pendant au moins une semaine en même temps qu'elles vous envahissent de sensations incroyables. Lui-même avait pris une gélule. Une coulée de sueur chaude ruisselait le long de sa colonne vertébrale et les corps des trois femmes entravées, jambes ouvertes, sur les trois tables « chirurgicales », lui apparaissaient comme cernés d'étranges irisations phosphorescentes.

Elles-mêmes se tordaient en gémissant, à mille lieues depuis longtemps de s'étonner de la situation où elles se trouvaient. Elles n'avaient même plus froid ou faim. Seulement de vagues impressions de plaisir ou de douleur qui elles-mêmes se confondaient. Leurs neurones ne distinguaient plus rien. Comme une paralysie progressive du cerveau. Seul subsistait le désir. Le désir d'un membre masculin au fond de leur ventre. D'un épieu de chair cognant leur intimité, les ouvrant, les forçant, les massacrant.

Dante Parmigiano les fit hurler l'une après l'autre, passant d'une croupe à l'autre, d'un sexe à l'autre sans cesser de darder, au centre de lui-même, ce bélier viril inépuisable sous l'effet de la drogue. Merveilles de l'Ectasy, qui fige l'orgasme, le suspend, le rend pour ainsi dire comme éternel ! Sous lui, ces trois filles qui visiblement, sans doute pour des raisons différentes, détestaient les hommes, se tordaient et hurlaient, sanglotaient, bavaient, roulaient des yeux exorbités comme de petits ballons de football parcourus d'éclairs de sang.

Vers 3 heures du matin, il commença à être effrayé par l'état dans lequel se trouvaient les trois femmes. Dépassé par les événements, il décida de les

enfermer dans les caissons, les « tanks » d'isolation sensorielle. Un réflexe de panique qui ne devait rien à la réflexion. Lorsqu'il les eut installées chacune sur son « lit » d'eau et de sel, espérant qu'elles finiraient bien par se calmer, sous l'effet du silence et de la nuit, il s'allongea et sombra dans un sommeil comateux.

Il se réveilla en sursaut. Immédiatement paniqué. Son propre sexe n'avait pas trouvé le repos pendant son sommeil. Il se dressait toujours, comme un pieu arrogant et insatiable.

Il était 5 heures du matin. Il se rua vers les caissons.

Le premier qu'il ouvrit était celui de Chloé Larrieux. Elle semblait reposer et dormir. Il referma la coupole de plexiglas.

Le second caisson était vide. Ne comprenant pas, il tituba jusqu'au troisième, souleva le dôme qui le fermait et se pétrifia.

Horrifié.

Les deux rousses étaient là, au fond de l'habitacle, à moitié enlisées dans le mélange salé qui se cristallisait autour de leurs corps.

Des traces de morsures et d'ecchymoses trahissaient la lutte acharnée qu'elles avaient dû livrer l'une contre l'autre, au comble d'un délire où avait sombré ce qu'il leur restait de conscience.

La tête de l'une était enfouie dans le sel. L'autre émergeait un peu, mais sa bouche était remplie d'une pâte lourde qui l'avait étouffée depuis longtemps lorsque Parmigiano la découvrit.

Elles s'étaient affrontées et massacrées comme des bêtes prisonnières. Des rats. Oui : c'était à cet état que les expériences du docteur Antifer avait ravalé ces deux créatures venues à lui dans l'espoir naïf de soigner quelques vagues problèmes psychiques en se relaxant au soleil. Des fauves criminels…

Halluciné, Parmigiano vacilla vers la porte. Elle était lourde, avec un système de serrure compliqué dont il mit dix minutes à triompher.

Le premier réflexe d'Antifer fut de vouloir abattre son employé qui venait de le tirer du sommeil pour lui apprendre la mort des deux femmes qui avaient été ses clientes avant de sombrer de l'autre côté des apparences, de basculer dans cette « quatrième dimension » où il bricolait ses

expériences. Parmigiano le saisit au quart de tour, rien qu'à voir la lueur dangereuse qui dansait dans les yeux du patron. Mais Antifer avait besoin de lui. On verrait plus tard. Quand on réglerait les comptes.

— Pour le moment, les cadavres ne doivent pas sortir de l'Institut, décida-t-il, réfléchissant très vite.

Il regarda l'ancien acteur qui ne serait jamais le Bogart français.

— Va chercher des sacs de gros sel dans le garage, ordonna-t-il. Puisqu'elles sont mortes dans le caisson, elles vont y rester. Par la suite, j'aviserai. Tu vas remplir simplement l'habitacle de sel. Jusqu'en haut. Pour qu'elles se conservent.

Resté seul, il tomba dans une sorte de délire éveillé. La mort des deux clientes le perturbait, oui, mais seulement dans la mesure où ça faisait deux sujets d'expérimentation en moins. Il comptait tellement sur les traitements qu'il entreprenait pour conquérir cette gloire qui le fuyait !

Il regarda ses mains et elles lui parurent sales.

Heureusement il lui restait un cobaye. La blonde. Chloé Larrieux.

Ruminant le « cas Larrieux », il tituba vers la salle de bains pour se savonner les mains avant de les recouvrir longuement d'une crème protectrice parfumée au santal.

— Tu es fou ! Je vais être en retard.

Il était 6 h 30. L'heure où Mylène prenait son service. Ce matin, elle devait servir les petits déjeuners dans les chambres, et certains clients étaient plutôt matinaux.

Dans le petit cabinet de toilettes attenant à la chambre de Boris, Mylène, nue sous la douche, cambrait ses formes généreuses en se savonnant.

— Tu es contre la douche en duo ? fit Boris en la rejoignant.

Le savon s'immobilisa entre ses cuisses.

— Non, avoua-t-elle. Surtout avec une trique pareille.

Le mot lui avait échappé.

— Ça te choque ? interrogea-t-elle.

— Pas du tout, murmura Corentin en rapprochant d'elle le sujet de la conversation.

Elle se laissa tomber sous la cataracte d'eau chaude, lèvres arrondies.

— Alors, décida-t-elle, je vais me payer mon petit déjeuner à moi avant tout le monde !

À grands coups de peigne, Mylène tentait de mettre de l'ordre dans ses boucles blondes qui se rebroussaient nerveusement.

— Tu ne m'as pas répondu, cette nuit, à propos de Chloé. Tu te souviens ?

— Ah oui ? La folle qui t'a quitté ?

— En réalité, mentit Corentin, j'espérais la retrouver ici…

Mylène reposa le peigne sur la tablette, devant la glace.

— Il y a eu une Chloé Larrieux, fit-elle. Du moins je crois. Elle est repartie précipitamment. Mais c'est drôle que tu m'en parles parce que j'ai l'impression, il y a trois jours, d'avoir entendu le patron prononcer son nom…

— Qu'est-ce qu'il disait ? interrogea Corentin.

— Il parlait avec un employé… Il avait l'air d'être content qu'elle soit revenue…

— Tu es sûre ?

Elle vira et se retrouva face à lui.

— En tout cas je ne l'ai pas revue, moi… Je te plais ?

Appuyée au lavabo, ventre en avant, elle lui plaisait énormément.

— Si tu continues à me demander ça, fit-il, je te jure que tu seras encore plus en retard que tu ne le crois !

Elle le regarda, de ses yeux cernés par la nuit blanche.

— Tiens, ton amie qui t'a plaqué, je me souviens, maintenant : elle a quitté l'Institut le jour où il y a eu ce drame, tu sais… Quand une collègue, Jacqueline Le Garrec, est morte d'un arrêt du cœur dans un des caissons de relaxation… C'est drôle, non ?

Il se rapprocha.

— Ce qui est drôle, Mylène, murmura-t-il, c'est que j'ai encore envie de toi.

— Bon, fit-elle simplement en grimpant sur le rebord du lavabo. Mais je ne me redéshabille pas, d’accord. Je trousse ma robe simplement. OK ?

CHAPITRE XVI



Boris Corentin accéléra l’allure. Un vent très léger faisait chuchoter les pins sur la route, et l’océan n’était qu’une immensité de lumière mouvante et calme, le long de sa plage vide interminable.

La distance qui séparait *l’Institut Samsara* du port d’Audierne était dérisoire pour quelqu’un comme Corentin qui pouvait abattre ses dix ou quinze kilomètres de jogging à Paris. Il retrouva très vite le port avec ses bateaux multicolores hérissés d’antennes obliques qui les faisaient ressembler à des espèces de libellules filiformes. Les thoniers, les langoustiers, la criée sur le quai, les deux phares de Trescadec et celui de Raoulic. Bientôt, il se retrouva sur la place de la Liberté qui borde l’estuaire, asséché pour le moment pour cause de marée basse. Il hésita. Cette ruelle en escalier qui débouchait sur la place et montait vers l’église, c’était là qu’à 13 ans, un après-midi, il s’était fait dépuceler. « Violer » littéralement avec le plus grand ébahissement et le plus vif plaisir. Est-ce que la superbe épicière de ses 13 ans tenait encore boutique, là-haut, à l’ombre de la vieille église ? Flot de souvenirs doux-amers. D’autant plus mélancoliques qu’il s’aperçut brusquement qu’il avait oublié son prénom. Il

ne revoyait que quelques détails. Son visage. Le geste qu'elle avait eu pour soulever son pull, libérant des seins qui lui avaient paru gigantesques, étant donné que c'était les premiers qu'il voyait au naturel – du moins les premiers qu'on avançait vers lui avec cet air-là, les portant à deux mains à sa rencontre, comme une offrande lourde et capiteuse.

Il hésita. Est-ce qu'il allait se payer un flashback romantique en faisant un crochet par l'épicerie avant de faire ce qu'il avait à faire ? Il revoyait encore la façon dont, dans l'arrière-boutique, appuyée à une table, elle avait descendu son pantalon, puis l'avait attiré à elle, lui faisant traverser en quelques minutes cet abîme qui sépare un adolescent d'un homme.

Non, on ne remonte pas le fleuve du temps. Francine – il venait de se souvenir brusquement de son prénom – devait être vieille maintenant. Si elle existait toujours, et si elle vivait toujours là. Inutile de massacrer les premières images tendres qui avaient ensoleillé son adolescence.

Sur le port, il passa devant les vastes baies du restaurant-hôtel Le Goyen où on déguste d'admirables salades de pigeonneau au foie de canard confit avec julienne de champignons et sauce à l'huile de noix. Les quais étaient presque déserts, ce matin. C'est fou ce que les petites villes envahies l'été par les touristes peuvent avoir l'air déshabitées, hors-saison. Audierne vivait de sa vie quotidienne normale. C'est-à-dire qu'un grand calme régnait sur les ruelles et le port. Crêperies, boutiques de souvenirs ou de vêtements, tout était pratiquement vide. Il remarqua un peintre en salopette grise en train de restaurer à grands coups de rouleau la devanture d'une boulangerie. L'ensemble faisait tout à fait décor de théâtre avant ou après la représentation.

Il obliqua vers un café-tabac. Après la torpeur calculée de l'Institut Samsara dont les fluorescences euphorisantes et le luxe omniprésent masquaient – il en était maintenant à peu près sûr – des mystères qui ne devaient rien avoir de réjouissant, Audierne, si paisible, faisait l'effet d'une douche rafraîchissante. Il avait l'impression d'avoir échappé provisoirement à un petit enfer méthodique d'autant plus redoutable qu'il était masqué sous des sourires et dissimulé sous le prétexte le plus rassurant qui soit : le soulagement des souffrances de l'âme et du corps…

Au bar, il commanda d'abord un café, l'avala, puis demanda le téléphone.

Le premier coup de fil était pour Aimé Brichot.

— Mémé ? fit-il quelques instants plus tard, et des nombreuses variations de friture téléphonique après. C'est toi, Mémé ? C'est Boris. Ouvre bien tes oreilles.

Il appelait du comptoir du café. Dans l'espace désert, sa voix résonnait. Seul un gamin chevelu façon années 70 mettait un peu d'animation en s'énervant devant un flipper dont l'attraction principale était une reproduction lumineuse de Silvester Stalone en pleine activité de boxeur. Ce n'était pas très pratique ni très discret pour avoir une communication avec le Quai des Orfèvres, mais Boris s'était dit qu'appeler de l'Institut ç'aurait été probablement comme d'envoyer un faire-part directement au directeur de l'établissement pour l'avertir avec amabilité que les plus graves soupçons pesaient sur lui. Si son intuition était exacte, toutes les lignes de l'Institut étaient surveillées. Comme les chambres avec leurs caméras.

— Tu es toujours sur l'affaire du garçon qu'on a retrouvé assassiné dans son appartement ? questionna-t-il.

— Marc Mado ? Oui. Si je t'avoue qu'on piétine et que ça te fait rigoler, Boris, je te jure que je vais me vexer…

— Attends, fit Corentin. J'ai peut-être la possibilité d'arrêter ton piétinement.

Il baissa la voix. Le silence était tel qu'il avait l'impression qu'on avait branché son récepteur sur un haut-parleur répercutant ses moindres soupirs à travers toute la ville. Le plus pratique aurait évidemment été de se rendre chez sa mère pour passer ses coups de fil. Mais il ne voulait pas faire participer la vieille dame à cette aventure, même de très loin, et lui donner des alarmes supplémentaires.

— Chloé Larrieux ? reprit-il, le visage presque enfoui dans son blouson en même temps que le récepteur. Tu as mis la main dessus ?

— Ni la main ni le pied ni rien, glapit Brichot. Evaporée. À son bureau, enfin sa maison d'édition, on ne sait pas ce qu'elle est devenue. Elle avait pris quinze jours de vacances pour faire une cure, mais elle n'avait pas précisé où…

La confidence échappée à Mylène, tout à l'heure, commençait à prendre la consistance d'une sorte de certitude.

— Ecoute, Mémé, je crois qu'elle est ici, à Audierne. Je ne suis pas sûr à 100 %, mais j'ai des picotements de plus en plus insistants dans la case « intuition », si tu vois ce que je veux dire ?

Heureusement, le chevelu du flipper eut la bonne idée de mettre une pièce de monnaie dans le juke-box qui se déchaîna aussitôt : Comment ça va ? Comme ci, comme ci, comme ci, comme ça, etc. C'était assez tonitruant pour que Boris puisse désormais s'expliquer aussi discrètement que dans une cabine insonorisée.

Rapidement, il brossa le topo. La disparition de Jacqueline Le Garrec et de son amant Farid, le même jour. L'étrange « accident » qui avait mis fin à la vie de la jeune femme. La découverte du cadavre de l'Algérien en pleine mer, les poumons bourrés d'une dose de sel tout à fait époustouflante. Le « cas » Chloé Larrieux enfin. Sa disparition le jour du drame et la quasi-certitude de sa présence clandestine à l'Institut.

— Tu m'avais parlé d'un reçu de carte bleue à son nom trouvé chez le mort, avenue du Général Leclerc. Avec adresse d'une boutique d'Audierne. Si on y ajoute mes informations, ça justifie que tu sautes dans le premier avion pour Quimper, Mémé.

Brichot toussota.

— Et Baba ?

— Je l'appelle tout de suite, bien entendu, pour préparer et annoncer l'entrevue que tu vas avoir avec lui. Evidemment, pas question que tu partes sans bons roses ni commission rogatoire.

Quelques instants plus tard, avant de raccrocher, Corentin murmura soudain :

— Attention, Mémé. Puisque tu vas me retrouver à l'Institut, j'aime mieux t'avertir. On a affaire à un dingue. Un dingue dangereux sous des dehors tout ce qu'il y a de plus… thérapeutiques.

Il joua des mâchoires.

— Si mes intuitions sont bonnes, on va donner encore un sacré coup de pied dans une drôle de fourmilière. Je ne sais pas encore quel lien il y a entre l'Institut d'Antifer et ton mort de l'avenue du Général-Leclerc, mais…

— Au fait, le coupa Brichot, tu avais demandé à Rabert de faire des recherches aux Archives sur cet Antifer, non ?

— Exact, fit Boris. Alors ?

— Rabert n'est pas là pour le moment, mais il m'en avait parlé hier soir. Rien. Ce qui s'appelle rien. Toute sa carrière s'est passée aux Etats-Unis.

Tardet a contacté Interpol, il attend de nouvelles informations.

— Trop tard, fit Corentin d'une voix hachée. Maintenant il faut foncer. Si on ne veut pas que les cadavres continuent à s'aligner, au nom des thérapies nouvelles et naturelles…

Cinq minutes plus tard, après avoir avalé un nouveau café et fumé une Gallia, il avait au bout du fil les célèbres crachotements, toux, borborygmes gutturaux et cliquetis divers, qui constituaient la panoplie sonore accompagnant habituellement chaque phrase prononcée par le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, chef de la Brigade mondaine.

— Dumont m'a tout avoué, Corentin, rugit celui-ci d'entrée de jeu, histoire de mettre une excellente ambiance dans la conversation. Vous êtes encore en train de vous fourrer dans un guêpier où personne ne vous forçait à plonger, hein ?

Corentin négligea de préciser qu'il n'était pas « en train » d'y plonger, mais qu'il y baignait jusqu'au cou. Entre deux râles montés des poumons nicotinisés du patron de la Brigade mondaine, il refit posément tout le topo qu'il venait de brosser à Brichot. En insistant bien entendu sur ses excellentes relations avec le commissaire divisionnaire Tallement, chef du SRPJ de Rennes. Cette dernière précision eut la vertu de prévenir des explosions verbales de la part du vieux Niçois. Celles-ci se réduisirent à une quinte de toux frénétique.

— Vous avez de la chance d'être bien vu par Gromaire[14], maugréa-t-il. Enfin, je vais plaider une fois de plus votre cause pour que vous soyez chargé officiellement de donner un coup de main à vos collègues locaux… Idem pour Brichot, évidemment.

La fin de la communication fut expédiée. Indemnités de frais de déplacement, bons roses, heure de départ d'Aimé Brichot… Le vol Paris-Quimper durait une heure et demie. Il débarquerait dans l'après-midi.

La raison pour laquelle Charlie Badolini acheva précipitamment cette communication, Corentin l'ignorerait toujours. En réalité, le patron de la Brigade mondaine se battait depuis un quart d'heure avec un des tiroirs de son bureau définitivement coincé. Il aurait fallu une demi-douzaine d'athlètes munis de barres de fer pour le débloquer. L'ennui, c'était que sa réserve de Celtiques maïs s'y trouvait prisonnière…

Le troisième coup de téléphone fut pour Tallement au SRPJ de Rennes. Mis au courant, Tallement ne manifesta pas un étonnement énorme. Antifer et son Institut lui avaient toujours paru suspects. Il n'était pas méchant, mais la perspective de voir le commissaire Mannoni, son collègue de Quimper, obstiné dans sa version accident de la mort de Jacqueline Le Garrec, en train de courir dans la plus parfaite inconscience vers des embêtements carabinés pour avoir essayé, aussi peu que ce soit, d'éviter d'autres embêtements à son ami le « docteur » Antifer, cette perspective, donc, ne le rendit pas triste du tout.

— Ce soir ? conclut Corentin.

— Cet après-midi, vers cinq heures.

Quatrième coup de téléphone pour Le Garrec.

Dieu merci, il était chez lui, les ventes au porte-à-porte d'encyclopédies ne constituant pas une occupation trop absorbante. Avant de débarquer à l'Institut Samsara, la veille, Boris Corentin l'avait contacté et lui avait demandé de lui rendre le service de venir avec lui jusqu'à Quimper à bord de sa R 14 de location. Là, il avait confié à Le Garrec le véhiculé et avait repris un taxi pour Audierne.

Ce qu'il demandait à Le Garrec, c'était de lui ramener la R 14. Inutile de jouer au plus malin, maintenant. L'assaut final se préparait et une voiture serait peut-être nécessaire.

Dernier appel pour rassurer Mme Corentin mère. Non, tout allait parfaitement bien et il serait de retour ce soir ou demain en l'état où elle l'avait vu la veille pour la dernière fois. La vieille dame ne parut pas consciente de sa gaieté forcée, ou du moins ne voulut pas le laisser voir.

Le patron du café commençait à se demander si ce client athlétique aux cheveux aussi noirs que les yeux n'était pas un maniaque de l'encombrement des lignes téléphoniques. Il parut soulagé quand Boris lui demanda ce qu'il lui devait.

Corentin ressortit. Le juke-box crachait toujours ses comme ci, comme ci, comme ça mélodieux. Aucun accompagnement musical ne pouvait être mieux accordé à la situation. Ça allait vraiment comme ci, comme ci, comme ci, comme ça…

Sur la plage, il alluma une nouvelle cigarette. Un cri de mouette résonna dans le silence. Une guêpe bourdonna tout près de lui comme si on était en

plein été. Pas très loin, les rouleaux de la mer montante commençaient à mitrailler la plage.

Il fit quelques pas vers les mâts multicolores des bateaux. Le Garrec n'allait sûrement pas tarder.

CHAPITRE XVII



Mathieu Le Garrec rebroussa les mèches blondes clairsemées qui avaient encore la charité de ne pas faire de lui un chauve avant l'heure.

— Je crois que je vous ai tout dit, murmura-t-il. Vous savez, Jacqueline ne me racontait pas grand-chose sur son travail à l'Institut. Surtout à la fin…

Boris se laissa aller sur le siège de la R 14. Réfléchissant. Ils s'étaient arrêtés sur la route, le long de la côte, surplombant l'assaut des vagues qui bondissaient sur les rochers comme si elles voulaient les arracher, s'y brisaient, les blanchissaient d'écume, reculaient et recommençaient. Un peu plus au large, l'eau se soulevait et se creusait sans se déplacer, dans un impressionnant mouvement de respiration.

— Vous êtes sûr qu'il existe d'autres salles équipées de ces maudits caissons de privation sensorielle ? reprit-il lentement.

— Oui, répondit Le Garrec. Jacqueline n'y avait pas accès, d'après ce qu'elle m'avait dit. C'était en sous-sol. Sous un des locaux avec les

baignoires… Vous savez : des jacuzzis.

Il eut un sourire pâle.

— Je vous répète : nous n'en parlions pas très souvent ensemble. Ça n'allait plus, entre nous. Elle menait sa vie, moi la mienne…

Son regard se brouilla.

— Tout ça ne serait pas arrivé si Eric, notre petit garçon, n'était pas mort…

Boris le fixa.

— Je n'en ai jamais plus parlé à personne, inspecteur. Ça faisait trop mal. On a eu un enfant, il y a un an. Malade presque tout de suite. Malformation cérébrale. Il est mort pendant l'opération.

Il avala péniblement sa salive.

— Après, entre Jacqueline et moi, tout s'est détraqué.

Dans le hall de l'Institut Samsara, Boris Corentin s'arrêta, se massant la nuque comme s'il avait voulu effacer quelques courbatures obstinées.

Il traversa le hall désert. C'était à nouveau l'heure du déjeuner. Par la porte vitrée de la salle de restaurant, il aperçut Lisiane qui mangeait seule. Elle lui tournait le dos et il ne voyait que ses longs cheveux noirs cascadant sur ses épaules nues.

Il fit demi-tour, se disant qu'il était inutile de la mêler à toute cette affaire, et se dirigea vers le bar.

Mylène n'était pas là. Il se rendit au jardin d'hiver où il l'avait aperçue pour la première fois. Personne.

Personne non plus sur la terrasse. Sauf Yin et Yang, les deux bichons maltais d'Antifer qui continuaient à se livrer à leurs activités homosexuelles habituelles avec un entraînement morose.

Personne dans les salles de gymnastique. Ni dans les salons. Ni dans la bibliothèque.

Il regagna sa chambre. Il n'avait pas faim. Rien qu'une fatigue vague qui le fit s'allonger pour récapituler. Dans quelques heures, Brichot serait là. Ainsi que le commissaire divisionnaire Tallement. Même s'il fallait retourner l'Institut au bulldozer, on trouverait la fameuse salle secrète où

Antifer avait installé d'autres caissons pour des expériences qui lui vaudraient probablement un séjour prolongé à l'ombre et un autre genre d'isolation – carcérale celle-là…

À la même heure, à Paris, un certain inspecteur Brichot se faisait des soucis au téléphone.

— Jeannette, tu crois que je peux emporter mes costumes d'été ? questionnait-il avec inquiétude.

— Mais non, Mémé, la Bretagne au mois de mai ce n'est pas le Sahara, tu sais. Tu ne pars pas en exploration !

Brichot relégua pour une autre fois ses chemises bariolées de cocotiers et son pantalon vert olive taille basse du plus joli effet sous les Tropiques.

— Mon ciré, alors ? interrogea-t-il, virant loft pour loft et se voyant déjà en proie aux embruns du grand large, à la barre d'un bateau démâté que les vagues précipitaient dangereusement vers une côte rocheuse hérissée de brisants tranchants comme des rasoirs.

— Laisse-moi faire, conclut Jeannette. L'important, c'est que ta valise soit prête et que tu ne rates pas l'avion, non ?

Boris Corentin se réveilla en sursaut et s'aperçut qu'il n'avait dormi qu'une demi-heure. Assez longtemps tout de même pour rêver que le docteur Antifer s'amusait à enfermer une dizaine de femmes dans des espèces de boîtes de conserve géantes dont il scellait le couvercle avec des ricanements démoniaques.

Il se dressa sur son lit, la bouche pâteuse. Immédiatement, il pensa à la caméra dissimulée dans un des spots design du plafond.

On avait dû observer leurs ébats, à Lisiane, Mylène et lui, cette nuit.

À nouveau il pensa à la barmaid blonde, étrangement introuvable dans l'établissement.

Brusquement il sauta du lit et se précipita dans la salle de bains. Il regarda le revêtement plastifié des murs. Il arracha le porte-serviettes scellé au-dessus de la baignoire. Puis le portemanteau auquel était accroché le peignoir. Si on était entré à ce moment, on aurait immédiatement alerté

l'hôpital le plus proche et deux infirmiers auraient débarqué et l'auraient emmené, solidement maîtrisé par une camisole de force.

Enfin il s'attaqua au néon qui était fixé au-dessus de la glace de lavabo. Il revissa le tube puis examina attentivement son boîtier.

Il n'eut pas besoin de le massacrer comme le reste. Ce qu'il cherchait s'y trouvait. Un micro. Un simple petit micro qui complétait utilement l'arsenal de surveillance vidéo de la chambre.

Un micro grâce auquel on avait pu très bien, ce matin, écouter sa conversation avec Mylène au sujet de Chloé Larrieux…

Il se débarrassa de sa chemise trempée de sueur, enfila une Lacoste bleue toute fraîche, s'aspergea le visage d'eau et dégringola les escaliers.

Au premier, il croisa un couple de curistes essoufflés. Il eut énormément de mal à ralentir l'allure et à se donner l'air insouciant de quelqu'un à qui les soins du docteur Antifer étaient en train de redonner le goût de vivre…

Deux salles comportaient des installations de jacuzzis. La première était équipée de baignoires ultramodernes assez vastes, où pouvait tenir toute une famille jusqu'à la cinquième génération. C'était le style jacuzzis sophistiqués pour amateurs de confort.

La seconde contenait des systèmes plus rustiques et traditionnels en bois. Rien à voir avec les bassins en fibre de verre de l'autre salle. Ici, c'était des espèces de grands tonneaux dont Corentin en s'approchant se dit qu'ils devaient être – comme le sont traditionnellement les jacuzzis californiens – en bois de séquoia. Le jacuzzi (hot-tub) est né de la rencontre des tonneaux utilisés pour entreposer les vins de Californie, et des sources d'eau chaude. Antifer, dans son délire perfectionniste, avait visiblement tenu à ce que la tradition du séquoia soit maintenue.

À part un soupirail en verre dépoli, la salle baignait dans l'obscurité. Corentin n'osa pas allumer. À tâtons, il constata que les deux jacuzzis étaient vides. La paroi du plus petit était légèrement humide. Celle du plus grand était en revanche complètement sèche.

Il se fouilla, sortit son briquet et regarda autour de lui. Si Le Garrec ne s'était pas trompé, il devait se trouver au-dessus des installations souterraines et clandestines du « docteur » Antifer.

Mais ni le sol ni les murs de béton ne recelaient la moindre porte ou trappe de communication.

Il revint aux jacuzzis. En examinant de plus près le plus grand des deux, il s'aperçut que le grand cylindre de séquoia était fendillé en plusieurs endroits.

— Bizarre, murmura-t-il. Avec ces fissures, il est inutilisable.

Se disant qu'il faisait fausse route et qu'il aurait mieux fait d'attendre les hommes du SRPJ de Rennes et l'arrivée de Brichot, il enjamba le hot-tub et atterrit sur le cercle de bois qui en constituait le fond.

Sa chute sonna creux. Briquet à nouveau allumé, il se pencha, accroupi dans le fond du jacuzzi.

Quand il se dit qu'on était en train de l'assommer à coups de matraque appliqués sur la nuque, c'était déjà trop tard. Une brume lourde se mit à fumer devant ses yeux. Une envie de vomir l'envahit, mais lorsqu'il fut sur le point de satisfaire cette envie, elle fut remplacée par un profond évanouissement, une chute à pic au fond de la perte de conscience.

— L'ordure, grogna Dante Parmigiano en se massant la main. Il était sur le point de tout découvrir. Heureusement que le docteur l'avait à l'œil depuis ce matin.

L'ancien acteur, dont le rôle de matraqueur n'était prévu à aucun des cours de comédie qu'il avait pris jadis, avait cogné trop fort. Un autre crâne que celui de Corentin aurait éclaté sous le choc.

Repoussant l'athlète évanoui, Parmigiano pressa, à l'intérieur du jacuzzi, l'une des lattes de séquoia de la paroi.

Le fond du tub bascula brutalement, libéré de son clip de fixation, et le corps de Boris Corentin dégringola les quatre marches de pierre d'un petit escalier qui s'enfonçait dans le noir le plus absolu, tandis que des odeurs d'humidité et de moisi remontaient du gouffre ainsi libéré.

Lorsque Boris Corentin rouvrit les yeux, il eut l'impression bizarre que quelques images capitales avaient sauté, dans le film de son existence. Entre ses derniers souvenirs et son réveil au milieu de cette pièce aux murs recouverts d'un épais revêtement brun, il y avait un grand blanc qu'il n'arrivait pas à remplir, même en y pensant très fort. Ce qui n'était pas

facile, car son crâne le cognait comme s’il avait pris la cuite de sa vie. Instinctivement, il voulut porter les mains à sa tête pour y constater l’existence d’une bosse. Seulement ses mains étaient attachées dans le dos avec une corde nouée bien serré.

Et les deux visages qui se penchaient sur lui n’avaient rien d’amical.

— Cher monsieur Corentin, siffla Antifer qui lui soufflait au visage une haleine plutôt pénible à supporter, je ne parviens pas à comprendre pourquoi vous avez fourré le nez dans mes affaires.

— Il va nous le dire, pourquoi, grogna l’autre d’une voix menaçante.

C’était Dante Parmigiano. Boris le regarda attentivement. Il l’avait croisé deux ou trois fois dans les couloirs de l’établissement sans faire vraiment attention à lui. La seule chose qu’il avait remarquée, c’était son faux air d’Humphrey Bogart.

Cette fois, Parmigiano jouait encore Bogart. Mais dans ses rôles de méchant. De vrai dur qui ne plaisante pas.

— Alors ? reprit-il. Tu nous mets au parfum ? Tu parles ? Qui es-tu ?

Boris haussa les épaules, essayant de carburer très vite. Au fond de la pièce, il y avait trois caissons. Il frissonna. Songeant à Jacqueline Le Garrec. Songeant à Chloé Larrieux disparue. À Mylène, enfin, la barmaid. Volatilisée elle aussi. Se pouvait-il que…

— C’est ici que vous faites vos expériences ? interrogea-t-il.

Parmigiano s’approcha, serrant les poings.

— C’est nous qui posons les questions, si tu veux bien ?

Il allait cogner. Antifer l’interrompit.

— Attends. Il veut savoir, ça l’intéresse. Laissons-lui l’occasion de ne pas mourir idiot.

Les yeux du « docteur » scintillèrent. Boris avait touché juste en flattant sa folie. Antifer se dilata de vanité.

— C’est ici que s’inventent les thérapies de l’avenir, oui. L’effacement de nos névroses par l’apesanteur provoquée par l’immersion en eau salée… La relaxation totale… le grand voyage transcendantal… Ici nous étudions les réactions des centres de contrôle cérébraux des sujets. L’isolement, la privation sensorielle produisent des déconnexions intéressantes des circuits du cerveau. Mais on peut aussi l’utiliser à des fins spectaculaires. Savez-vous qu’à Dallas, par exemple, les joueurs d’une certaine équipe de football

font des séjours dans des « tanks » de ce genre équipés d'un circuit fermé de télévision grâce auquel ils peuvent visionner leur programme d'entraînement tout en recevant par écouteurs des conseils de performance[15] ? Le flottement de la pensée, libérée des stimuli sensoriels, permet une disponibilité totale pour toutes les manipulations psychiques.

Il sourit :

— C'aurait été vraiment dommage, n'est-ce pas, que vous veniez perturber un tel programme d'expériences ?

Immobile, Corentin calculait ses chances. Elles approchaient du zéro.

— Qui êtes-vous ? reprit le « docteur » Antifer.

Boris haussa les épaules :

— Quelqu'un, en tout cas, que vous aurez beaucoup plus de mal à faire disparaître corps et biens que cet homme que vous employiez clandestinement… Le malheureux Farid.

Antifer éclata de rire.

— Il sait ! explosa-t-il. Tant mieux au fond. Maintenant, il va mourir en connaissance de cause.

Il montra l'un des caissons, celui du milieu.

— Dans celui-ci, expliqua le patron de *l'Institut Samsara*, se trouvent deux femmes qui ont malheureusement succombé au cours des expériences. Leurs corps sont conservés bien au frais dans le sel. Ne t'inquiète pas. Ton cadavre aussi sera respecté. Nous attendrons le temps qu'il faudra pour nous en débarrasser.

Il montra le caisson de droite.

— Dans celui-ci il y a Chloé Larrieux, dont nous t'avons entendu t'inquiéter, ce matin, à l'aube… Elle vit, rassure-toi. Elle voyage.

Corentin frissonna, horrifié.

— C'est un sujet d'expérience hors pair, reprit Antifer. Jeune, belle, et complètement dingue. Violée il y a trois ans par des voyous, elle en a gardé une haine des hommes qui l'a déjà conduite au meurtre. C'est elle qui a tué Farid. Sans compter Jacqueline Le Garrec qui était probablement venue au secours de celui-ci…

Boris se figea, songeant à un des autres meurtres probables de Chloé Larrieux : celui d'un jeune homme, à Paris, avenue du Général Leclerc.

Antifer montra le troisième caisson, à gauche.

— Là-bas, c'est Mylène, la barmaid. Celle que tu vas aller rejoindre. Puisque vous vous entendez si bien, n'est-ce pas ?

Boris Corentin ferma les yeux.

« Mémé, songea-t-il, je crois que cette fois il va vraiment falloir que tu fasses des prouesses pour me tirer de là… »

Il rouvrit les yeux.

— Je suis policier, murmura-t-il, s'accrochant à l'ultime espoir bien dérisoire d'impressionner le dément.

— Figurez-vous que je m'en doutais, ricana Antifer. Un flic ! Seulement voilà : il s'est passé trop de choses ici pour que j'espère obtenir l'indulgence d'un jury, quel qu'il soit. Même si je vous relâchais séance tenante…

Boris masqua le feu noir de son regard.

— Je suis policier et d'autres policiers sont prévenus. À l'heure actuelle ils approchent. Vous n'avez aucune chance.

Antifer gloussa.

— Tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir, non ? Eh bien, mon espoir je vais lui apporter un sérieux secours en vous faisant disparaître à jamais.

Les yeux d'Antifer se mirent à luire.

— Dante, gronda-t-il. Vas-y. Tu l'enfermes là-bas. Compris ?

L'infâme magma salé dans lequel Boris Corentin venait d'être précipité se referma sur lui. Il pataugea, vacillant dans cette espèce de gadoue immonde qui remplissait le caisson presque à ras bord. La nuit dans l'habitacle était totale et le moindre de ses mouvements se répercutait en son d'une puissance inouïe.

Soudain une main effleura son visage.

— C'est toi ?

Il reconnut la voix de Mylène. Il essaya de s'élancer. Mais il avait toujours les poignets liés et il s'écroula. Avalant du sel par la bouche et les narines.

Dante Parmigiano vérifia que les deux volants commandant l'arrivée d'eau dans les vannes étaient grands ouverts. La pièce en sous-sol avait été conçue d'abord comme une piscine. Et puis, sur un coup de tête, Antifer avait bouleversé les plans de construction. Mais les installations originelles de la piscine subsistaient. En parfait état de marche.

Il regarda les deux jets d'eau salée qui cataractaient, aux deux bouts de la salle. Il faudrait plusieurs heures pour que tout soit rempli et que les trois êtres encore vivants, dans les caissons, soient morts. On viderait plus tard la « piscine » et on se débarrasserait discrètement des cadavres.

Il remonta rapidement l'escalier, réémergea dans le jacuzzi au fond truqué et le referma, vérifiant son étanchéité.

Il réfléchit un instant puis rouvrit l'espèce de trappe.

« C'est trop bête », songea-t-il.

Il redescendit, traversa la salle où l'eau arrivait déjà aux chevilles, s'arrêta devant l'un des caissons, celui de droite, et en souleva la coupole.

Chloé Larrieux n'avait plus rien de la jeune femme énergique qui, à Paris, dirigeait une maison d'édition. Son séjour au fond du « tank » de privation sensorielle avait fait d'elle une autre femme. Une véritable loque. Depuis des heures qu'elle voguait dans les ténèbres et le silence, elle avait sombré dans un autre monde. Des cauchemars, toujours les mêmes, d'étouffement ou de noyade, l'avaient assaillie. Puis elle avait perdu conscience.

Elle ne se rendit compte de rien. Dante Parmigiano l'avait arrachée à son habitacle et allongée par terre, face contre le sol où l'eau continuait à monter.

Elle était nue, exhibant bien malgré elle une croupe superbe et rebondie au sillon profond et sombre où remontait une riche toison de couleur claire.

Il la disposa comme il le souhaitait, jambes bien écartées, reins cambrés. Puis il ouvrit son pantalon et se rua à l'abordage.

Il la secoua longuement sous l'assaut de son plaisir.

Quand enfin il se libéra, l'inondant au plus profond de son ventre, l'eau lui arrivait à mi-cuisses.

Dans son excitation, il ne s'était même pas aperçu que le visage de Chloé, beaucoup plus bas que sa croupe qu'il soulevait à deux mains, était

complètement immergé. Il l'avait noyée.

Il la laissa retomber au fond de l'eau.

— Idiote, murmura-t-il.

Le cadavre nu oscillait lentement dans les courants contradictoires produits par l'eau qui déferlait des vannes.

« On a quand même passé de bons moments ensemble », médita-t-il avant de disparaître.

Par pur réflexe, puisqu'il ne pouvait absolument rien voir dans les ténèbres où ils évoluaient, Boris regarda ses poings endoloris. Depuis que Mylène l'avait libéré à tâtons de la corde qui entravait ses poignets, il s'acharnait contre la coupole du caisson étanche.

— Je ne comprends pas, murmura la jeune femme. Normalement, ça s'ouvre aussi bien de l'extérieur que de l'intérieur. Exprès. Pour le cas où le sujet paniquerait et voudrait sortir avant la fin de la séance.

Boris Corentin massa ses mains l'une contre l'autre.

— Ceux-là ne sont pas comme les autres, murmura-t-il d'une voix hachée.

Il sentit les seins de la jeune femme puis toutes les courbes de son corps s'appuyer contre lui.

— On va mourir là-dedans ? gémit-elle.

Il ne répondit pas. Lentement, malgré l'insonorisation du caisson, il était en train de comprendre. Ces bruits sourds, dehors, c'était de l'eau. On noyait la pièce !

Et quand l'eau arriverait jusqu'aux minuscules orifices invisibles permettant l'aération du caisson, ils succomberaient, asphyxiés.

CHAPITRE XVIII



Un grand nuage bleu sombre rectiligne coupait le ciel au-dessus de la mer, lorsque le taxi d'Aimé Brichot stoppa dans un crissement de pneus devant Y Institut Samsara.

— Gardez tout, cria l'adjoint de Boris Corentin en giclant du véhicule dans son superbe ciré jaune digne d'une traversée jusqu'au cap Horn.

Il avait gambergé en avion, puis dans le taxi, depuis l'aéroport de Quimper jusqu'à Audierne. Son sixième sens. Boris était en danger. Il le sentait. À l'intuition.

Il traversa en courant un vaste terre-plein gravillonné où deux minuscules chiens aux poils bouclés étaient en train de s'enfourcher avec des jappements aigus. Comme Brichot soulevait des gerbes de gravillons, ils crurent qu'on les bombardait et s'éloignèrent, furieux, mais sans toutefois se quitter, ce qui conféra une curieuse allure à leur déplacement.

Deux femmes de ménage étaient en train de lessiver les dalles bleues du hall. Il faillit renverser le seau de l'une d'elles, l'évita de justesse, et se précipita vers la réception.

— Le directeur de l'établissement ? Je veux le voir tout de suite.

La fille qui était derrière le comptoir, vêtue d'une blouse bleue, le regardait ahurie.

— Police, ajouta-t-il en criant et en se fouillant pour trouver sa plaque.

À cet instant, il entendit une portière claquer. Puis une autre.

Il se précipita à nouveau dehors.

Deux hommes s'activaient à charger des valises dans une Alfa Romeo GTV bleue. Immédiatement, Brichot reconnut l'un d'eux.

Le « docteur » Antifer.

Tout à l'heure, juste avant son départ de Paris, Brichot avait croisé Rabert qui venait enfin de recevoir les renseignements demandés à Interpol.

Antifer était recherché dans plusieurs Etats des Etats-Unis. On pouvait le suivre à la trace d'après ses chefs d'inculpation. Vols, extorsion de fonds, chantage, faux et usage de faux. Des soupçons de meurtre pesaient aussi sur lui, mais on n'avait jamais rien pu prouver.

Au passage, Brichot avait vu la photo du prétendu « docteur ».

Maintenant, il avait l'original en face de lui.

— Police, cria-t-il encore.

Il venait de sortir son MR73 et le brandissait.

— Arrêtez !

Antifer, loin d'obéir à cette injonction, se précipita au volant de l'Alfa Romeo et mit en marche.

Dante Parmigiano qui venait de l'aider à charger les valises hésita.

Un crissement de pneus, au-dehors, lui fit tourner la tête.

De plusieurs voitures, jaillissaient des inspecteurs du SRPJ de Rennes, Tallement en tête.

— Merde, grogna Parmigiano en levant lentement les bras, c'est vraiment bien fini de rigoler.

Antifer eut une réaction plus malheureuse. Au volant, il voulut forcer le barrage que formaient les voitures des policiers, s'interposant entre la route et son Alfa Romeo.

Il fonça sur l'une d'entre elles comme si elle allait se dématérialiser par miracle. Elle n'en fit rien et le choc apocalyptique provoqua la projection de la poitrine du dément contre le volant. Il s'affala, coinçant l'avertisseur, le souffle coupé et pas mal de côtes cassées.

— Pas la peine de tirer, je vous dis où ils sont, lança Parmigiano en regardant, terrifié, la gueule noire du revolver d'Aimé Brichot.

Il avait été un acteur médiocre, un kinési minable, un homme de main sans génie. En faux truand qui se rend à la police, il était parfait.

C'était son meilleur rôle. De loin.

— Trop long, jugea Brichot. Ils sont là-dessous et ça prendra des heures à se vider. Prenez-ça.

Il tendait son ciré à l'un des policiers qui l'entouraient.

Parmigiano les avait conduits à la salle des jacuzzis et leur avait indiqué, derrière la porte d'un grand placard, le système de commande permettant l'ouverture des vannes de la « piscine », au-dessous d'eux, et sa vidange.

— Qu'est-ce que vous faites ? cria Tallement, stupéfait.

Sous ses yeux, Brichot venait de se débarrasser de son pull anglais en mohair, de son pantalon de flanelle grise et de ses mocassins de cuir beige clair. Il arracha ses chaussettes écossaises et apparut en caleçon. Made in England, bien sûr. De chez Old England.

— Vous n'allez pas… ? commença Tallement.

— Si, « je vais », fit Brichot. Il faut bien que quelqu'un le fasse et ça me revient.

Il était descendu au fond du jacuzzi. La trappe s'ouvrit. Au-dessous, c'était le noir complet. Un noir liquide. Et froid.

Il appréciait l'eau modérément. Et à condition qu'il y ait un grand soleil par-dessus. Ce qui était tout à fait le cas, il fallait l'avouer.

Il plongea avec l'énergie du désespoir.

Couchée à plat ventre sur l'immonde matelas de sel et d'eau qui cédait et rebondissait sous elle à chaque secousse, Mylène gémissait. Puisqu'ils allaient mourir, puisqu'ils n'avaient plus aucune chance d'y échapper, elle avait demandé à Boris de la prendre une dernière fois. Au moins qu'il la fasse jouir, puisque bientôt ils ne seraient plus que deux cadavres tétanisés par l'asphyxie.

À demi couché sur elle, enlisé jusqu'à mi-corps dans la vase salée qui emplissait leur ultime prison, Boris Corentin allait et venait dans son ventre brûlant, laissant ses mains caresser ses seins et ses hanches. Pensant que la vie est étrange. Ils étaient foutus, il ne reverrait jamais le soleil, l'océan, les grèves infinies de la baie d'Audierne ni la petite, maison blanche de sa mère, et pourtant son corps « répondait », obéissait instinctivement, et il sentait déjà monter le plaisir du fond de ses reins.

L’ouverture du dôme d’acier du caisson provoqua une avalanche d’eau à l’intérieur de l’habitacle qui ressemblait à la grande cataracte du Niagara.

L’apparition de Brichot relevait du miracle, mais Boris n’eut pas le temps sur le moment d’y songer. À demi noyé, il sentit une main qui, venue d’en haut, se tendait vers lui. Il la saisit.

Sans quitter Mylène qui, au fond, fichée à lui comme elle l’était, soudée à son ventre, les jambes repliées sur ses reins, était finalement dans la meilleure des positions pour remonter avec lui vers l’air libre.

En plongeur sous-marin, le Français moyen osseux, moustachu et chauve qu’était Aimé Brichot avait une certaine allure.

Surtout en caleçon d’Old England.

Il tira avec l’énergie du désespoir. Au bout de son poing refermé, il y avait une autre main. Celle de Boris Corentin.

Et cette autre main était prolongée par quatre-vingt-cinq kilos de muscles en pleine santé. Sans compter le poids supplémentaire que représentait Mylène, menue certes mais enveloppée à tous les bons endroits.

Arc-bouté au couvercle du caisson, Brichot tira. Il n’aurait pas lâché même si une armée d’hommes-grenouilles l’avait transformé en passoire avec des fusils sous-marins.

L’eau, Dieu merci, portait quelque peu son fardeau. Quatre-vingt-cinq kilos d’amitié, de fidélité, de complicité vieille de quinze ans !

Il tira, aveuglé par le sel qui, répandu hors du caisson, flottait en nappes lourdes qui leur brûlaient les yeux.

Bientôt ils furent tous les trois à l’air libre, dans la salle des jacuzzis. Haletants et immobiles sur le sol. Reprenant longuement leur souffle tandis que des mouches de cauchemar voletaient encore dans leurs rétines.

Ils reprirent conscience tous les trois à peu près en même temps. Ils se regardèrent. Ils dégoulinaient d’eau mélangée au sel. Ils étaient gluants et leurs yeux cuisaient.

Mylène était blottie contre Corentin, et il sentait sa poitrine secouée de sanglots nerveux. Le choc en retour de sa frayeur, de la mort qu’elle avait crue si proche.

— C’est fini, murmura Corentin en caressant sa chevelure doublée de volume et de poids à cause du sel. Tout est fini.

La cage thoracique osseuse de Brichot se creusait, remplie par l’air comme par un ouragan.

Il regarda sa flèche. Ses yeux s’arrêtèrent un instant sur un certain endroit de l’anatomie de Boris Corentin, et se détournèrent avec précipitation.

— Toi alors, souffla Brichot, on ne peut pas dire que tu perds tes moyens.

Boris se regarda à son tour. Ce qui faisait de lui un homme n’avait pas, malgré les circonstances, abandonné sa position « intéressante »…

— Somme toute, je t’ai dérangé en pleine action ? murmura encore Brichot.

— Somme toute oui, fît Corentin sur le même ton.

Il enveloppa son coéquipier d’un regard chaud.

— Jamais je n’ai été aussi heureux d’être dérangé, Mémé, confia-t-il à mi-voix.

CHAPITRE XIX



Du fond du sous-sol où les vannes de vidange avaient fini par faire leur œuvre, Boris Corentin remonta le cadavre d’une fille blonde et nue qui avait cessé de vivre depuis des heures. Il la déposa doucement sur le sol.

— Tu la reconnais, Mémé ? interrogea-t-il.

Brichot se détourna après un rapide examen du corps où le sel, tandis que l'eau s'enfuyait par les vannes, s'était déposé comme une carapace blanche.

— Evidemment, fit-il d'une voix étranglée. Chloé Larrieux. C'est horrible…

Il prit une inspiration.

— Il faudra que je te raconte, Boris. Cette fille avait un secret. Sa vie a été brisée par un viol, il y a quelques années. Viol collectif. Trois types. À leur procès, elle avait annoncé qu'elle les tuerait dès qu'ils sortiraient de prison.

Il gratta sa moustache.

— À partir de là, il semble qu'elle a complètement débloqué avec les hommes. Marc Mado, avenue du Général-Leclerc, à Paris, c'est sûrement elle.

Solidement menotté entre deux inspecteurs du SRPJ de Rennes, Dante Parmigiano était livide.

— Elle a tué un autre homme ici, fit-il brusquement. Et une femme.

— Jacqueline Le Garrec ? interrogea Corentin.

— Oui, monsieur le commissaire.

— Vous allez nous raconter tout ça dès qu'on sera rentré et qu'on aura de quoi écrire, coupa Tallement.

— Tout, monsieur le commissaire ! cria Parmigiano qui se voyait déjà en train d'organiser pendant de longues années des représentations théâtrales d'amateurs au fond de sa prison. Tout ! Je vous raconterai tout, commissaire.

— Ça vaudra mieux, grinça Corentin.

À l'heure qu'il était, au CHU Laennec de Quimper, on devait être en train d'admettre en urgence un certain Julien Antifer, aux côtes défoncées par le volant de son Alfa Roméo.

— Celui-là, fit Tallement entre ses dents, je me le garde pour après. Quand il aura repris conscience. Je vous jure qu'il va se mettre à table. Pour installer son Institut, il a dû bénéficier d'appuis importants parmi les autorités locales. Ça doit faire pais mal de complicités. À commencer peut-être par le commissaire Mannoni.

Il roula des yeux et ça rappela à Boris des souvenirs : le tic habituel du patron de la Brigade mondaine, Charlie Badolini, quand il était surexcité.

— À mon avis, murmura-t-il rien que pour Corentin, il y a de la grande lessive en perspective.

La vieille Mme Corentin avait bien fait les choses. Si, pour le retour du fils prodigue après deux jours d'escapade, elle n'avait pas tué le veau gras, elle avait tout de même sérieusement écorné – et avec enthousiasme – son budget, pour fêter la réapparition de Boris. Les langoustes à l'armoricaine étaient une pure merveille.

— Maman, gronda Corentin avec reproche, tu as fait une folie.

Elle le regarda, les yeux un peu embués. Silencieusement. Entre la mère et le fils, il y eut, un instant, tout ce qu'ils ne se diraient pas : tout l'amour qui les unissait et qu'ils ne songeaient pas à exprimer avec des mots.

— Champagne ? interrogea Aimé Brichot pour rompre l'émotion.

Il fit sauter le bouchon de la seconde des bouteilles qu'il avait achetées le matin même au village.

— La folie, fit enfin Mme Corentin à mi-voix comme si elle se parlait à elle-même, c'est d'aller risquer ta vie, mon grand, alors que tu es en vacances et que tu as si peu de temps à me donner.

Boris ne lui avait rien dit du détail de l'affaire et elle ne lui avait rien demandé. Mais à Audierne les langues allaient bon train, et la vieille n'était pas sourde. Elle avait plus ou moins compris ce que son fils avait fait depuis qu'il avait quitté la maison pour aller se précipiter dans la gueule du loup, autrement dit l'Institut Samsara.

— Maman, supplia Boris, j'ai encore deux jours à passer avec toi. Par pitié, on ne parle plus de ça !

Deux têtes, l'une blonde et l'autre brune, s'appuyèrent contre les épaules de Corentin.

— Deux jours ! souffla Mylène à son oreille. Mais alors on a tout le temps de…

— De t'apprendre à découvrir les mystères ensorcelants du Point G., continua de l'autre côté Lisiane qui commençait à peine à oublier l'abominable découverte, la veille, de ses deux amies, Estelle et Jeanne, au fond d'un des caissons du sous-sol, raidies dans leur linceul de sel.

— À Mme Corentin, s'écria Brichot en remuant de ses fesses maigres tandis qu'il levait son verre.

Cinq coupes s'entrechoquèrent et, pendant quelques instants, on n'entendit plus que le pétillement des bulles de Champagne.

Ils prirent un chemin de sable qui serpentait entre les fougères. L'eau montait et ses bras d'écume enserraient progressivement les rochers de la côte sauvage dans un grondement sourd et continu. Des insectes bourdonnaient sur la lande.

— Si on se baignait ? proposa Lisiane en se renversant, s'offrant au soleil déjà brûlant comme si on avait été en plein mois de juillet.

— Formidable, s'écria Mylène.

Déjà elle dégrafait sa jupe rouge en cuir.

— Tu viens, Mémé ? fit Corentin en virant vers Brichot.

— Mais… Je n'ai pas de slip de bain, s'écria le coéquipier de Boris en rougissant.

— Et alors ? questionna Mylène. Tu crois qu'on en a, nous ?

Presque en même temps, Lisiane et Mylène firent voler leurs tee-shirts par-dessus leurs têtes. Boris commençait à ôter sa chemise Lacoste.

Deux paires de fesses féminines sans une once de cellulite dansaient en direction des vagues.

— Et puis flûte ! fit Brichot en déboutonnant nerveusement la ceinture de son pantalon vert. On n'est plus en service, hein !

Le Boeing 747 vira sur l'aile au-dessus de l'aéroport Leonardo da Vinci. Rome ! La Ville Eternelle ! La Cité mille fois sainte des Césars et des Papes. Où des milliers d'années d'histoire de l'humanité se sont inscrites et stratifiées dans un chaos fabuleux de monuments inouïs.

Boris Corentin boucla sa ceinture, obéissant aux instructions lumineuses, au-dessus de lui. La masse gigantesque du 747 vibrait en descendant par paliers.

Mardi. Boris et Ghislaine Duval-Cochet s'étaient quittés un mardi, à Paris, gare Montparnasse, après des adieux assez « rapprochés ». Ils allaient se retrouver un mardi. Il était fidèle au rendez-vous.

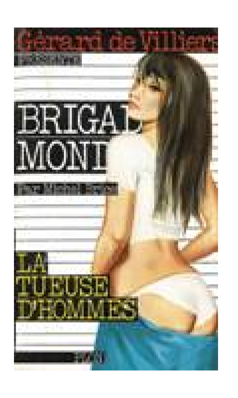
Corentin songea avec tendresse aux formes voluptueuses de Ghislaine, sa maîtresse régulière et volcanique qui devait l'attendre sur le pied de guerre,

dans la chambre ultraconfortable d'un hôtel cinq étoiles, tout près de la villa Médicis, dans le quartier du Pincio d'où on domine toute la ville…

« Cette fois, songea-t-il en écrasant sa cigarette dans le cendrier, pas question de jouer à l'inspecteur, je le jure. Sous aucun prétexte. Même si une armée de gangsters prend d'assaut le Vatican pour y organiser des ballets roses dans la basilique Saint-Pierre. Je suis en vacances ! »

L'instant d'après il repensa à Ghislaine, et la vision de sa nudité frémissante et avide traversa son regard. Même s'il ne lui arrivait rien en tant que flic, son séjour à Rome ne serait sûrement pas de tout repos.

TABLE



---

[1] Accélérateurs de particules.

[2] BM n°44, Les Femmes Mygales de Côte d’Ivoire.

[3] BM n°26, Le Bouddha vivant.

[4] BM n°27, La Planchette bulgare.

[5] BM n°52, Love Téléphoné.

[6] Voir BM n°9, La Cité des disparues.

[7] Autrement dit, doctrine des réincarnations.

[8] À l’usage des enfants.

[9] Chacun a son penchant qui l’entraîne.

[10] Par le fait même.

[11] C’est maintenant qu’il faut boire.

[12] Livre des Morts tibétain.

[13] Expériences hors ou au-delà du corps.

[14] Directeur de la Police judiciaire.

[15] Authentique.